PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE No. 1

Chants dévotionnels tamouls
de
KĀRAIKKĀLAMMAIYĀR

EDITION ET TRADUCTION PAR KARAVELANE

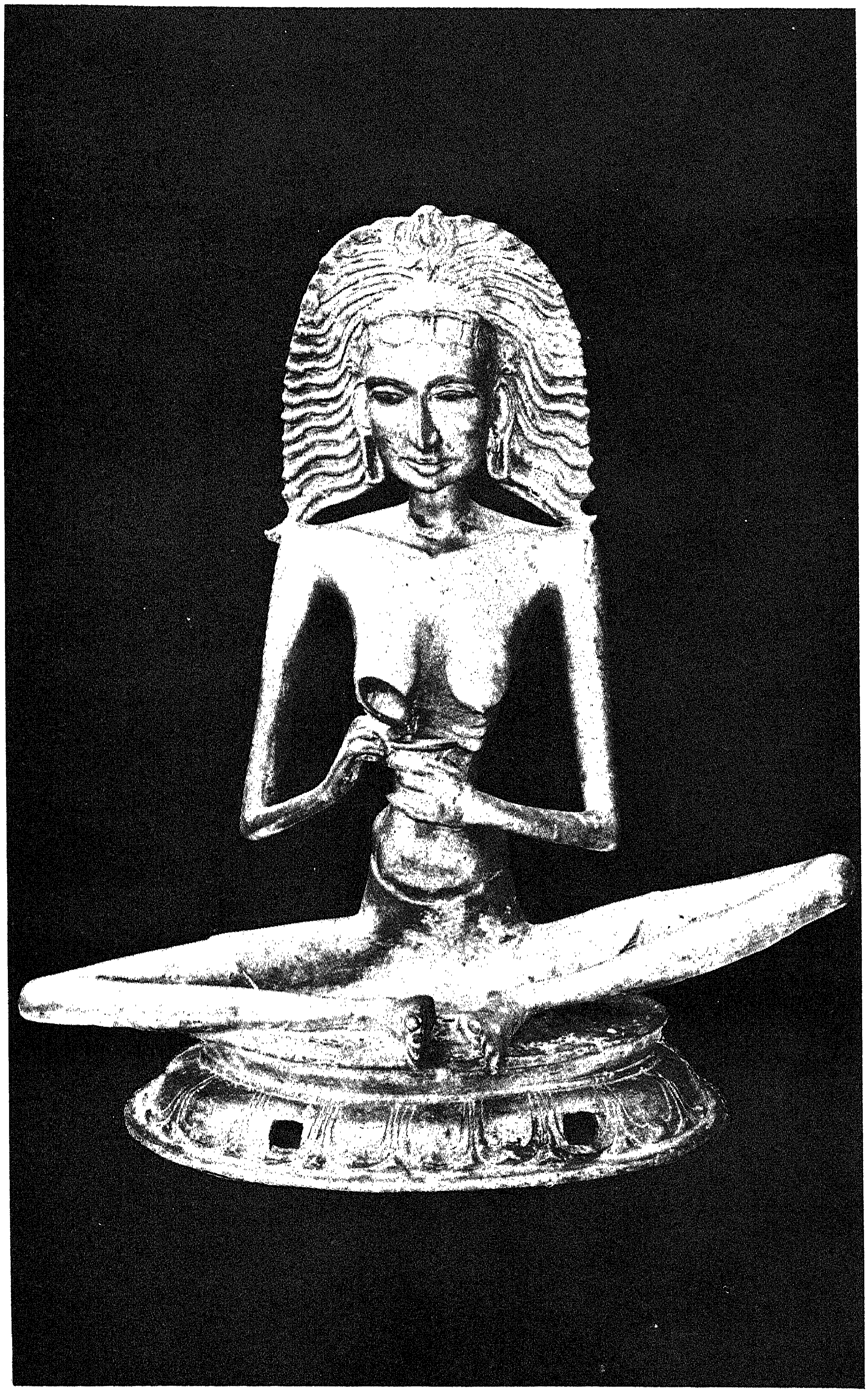
Introduction par Jean Filliozat

NOUVELLE EDITION

Postface et index-glossaire par François Gros

INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE
PONDICHÉRY
1982

CHANTS DÉVOTIONNELS TAMOULS
DE
KĀRAIKKĀLAMMAIYĀR



Kāraikkālammaiyār devant Naṭarāja. Tiruvālangāḍu. Bronze; ht. 52 cm.

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE No. 1

Chants dévotionnels tamouls
de
KĀRAIKKĀLAMMAIYĀR

EDITION ET TRADUCTION PAR KARAVELANE

Introduction par Jean Filliozat

NOUVELLE EDITION

Postface et index-glossaire par François Gros

INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE
PONDICHÉRY
1982

La nouvelle édition (1982) reproduit l'introduction 1956 de Jean Filliozat avec une note additionnelle de l'auteur, l'avant-propos, l'édition, la traduction et les notes de Kārāvēlane pour la première édition, avec de simples corrections typographiques.

Elle est augmentée par la traduction française intégrale de la vie de Kāraikkālammaiyār de Cēkkiḻār empruntée à Julien Vinson (1906), par une concordance complète avec glossaire et par une étude nouvelle dues à François Gros.

L'illustration a été entièrement revue.

The present new edition (1982) reproduces the 1956 introduction by Jean Filliozat with an additional note by the author, the foreword, text, translation with notes by Kārāvēlane as in the first edition with typographical corrections only.

The new elements consist of the complete French translation of Cēkkiḻār's biography of Kāraikkālammaiyār borrowed from Julien Vinson (1906), of a complete concordance with glossary and a new essay by François Gros.

Illustrations have been thoroughly revised.

© Institut Français d'Indologie 1982

Imprimerie de Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry
Imprimé en Inde

INTRODUCTION

L'objet immédiat d'un institut de recherches de sciences humaines dans l'Inde est nécessairement l'Inde elle-même, telle qu'elle est aujourd'hui. Mais une civilisation actuelle ne consiste pas seulement dans ses activités en cours, dans ses plans prochains, dans son idéal d'avenir. Son passé, parce qu'elle est vivante, est vivant lui aussi, inclus dans son présent, comme la mémoire dans l'esprit. Il ne l'est pas seulement parce que les situations antécédentes ont été les conditions effectives des situations actuelles qu'elles peuvent expliquer. Il l'est surtout parce qu'elles sont toujours à l'œuvre pour une part considérable. Le nouveau n'est qu'un dernier appoint au préexistant qui en demeure contemporain. Même destructeur, il n'anéantit éventuellement que pour l'avenir – plus ou moins proche, voire immédiat et plus ou moins durable – mais, dans le moment précis où il détruit, la nature et la résistance de ce qui cède imposent encore une mesure à sa force et peuvent marquer sa forme.

Immémoriales ou récentes, les structures établies, les idées préexistantes, les croyances et les habitudes en vigueur, sont des faits actuels au même titre que les conjonctures économiques ou les évènements politiques du jour, et les vues qui les ignorent concernent des problèmes à données déficientes, qui ne sont pas ceux de la réalité. Dans l'action, ces vues sont hasardeuses et dans la science, sans valeur. D'autre part, le réel le plus complet est le réel moderne, somme de tout le passé dont il est l'accomplissement en cours. L'étude scientifique d'une société moderne comporte donc son observation entière, laquelle a pour matière tout à la fois et les traits d'apparition contemporaine et les éléments anciens toujours agissant. Mais ces éléments anciens restés vivants se trouvent mêlés à tout un héritage de choses mortes, traces d'un passé effectivement disparu et sur les vestiges duquel, pourtant, l'esprit moderne parfois rebâtit.

Il faut donc, pour connaître le réel observable, non pas seulement en recenser les traits, mais encore y distinguer le fossile et le vivant, la trace et le signe. Il faut ensuite en rechercher les assises constitutives, non pas tant pour en établir rétrospectivement la succession chronologique que pour y déceler et y mesurer les courants venus du passé et qui fluent dans le présent parmi le nouveau. C'est là une tâche commune pour des générations de chercheurs que la nécessité inéluctable de la spécialisation enferme chacun dans une recherche partielle; certains dans celle des fait bruts actuellement observables, d'autres dans celle de leurs antécédents, d'autres encore dans l'expertise des vestiges d'arts, de pensées. Mais les instituts de recherches doivent tendre à former les premiers groupements de ces chercheurs dont les trouvailles et les mises au point sont des matériaux dégrossis nécessaires à l'œuvre collective lointaine. Sans rejeter les pierres d'attente isolées que l'initiative individuelle peut leur procurer, ils peuvent s'engager, selon leurs moyens, en des études déterminées offrant pour eux les perspectives d'un déroulement continu sur le terrain où ils sont placés, et d'un raccordement prochain à des études extérieures.

C'est dans ces vues qu'il a paru opportun ici d'entreprendre des recherches sur des ordres de faits qui longtemps ont été plus profondément étudiés dans leurs origines reculées que dans leurs manifestations tardives ou actuelles. Or le pays tamoul offre à cet égard une matière, non pas oubliée ou inexplorée, car elle est intensément vivante, mais immense et encore confuse, insuffisamment utilisée, en tout cas, pour la connaissance de la civilisation de l'Inde du Sud et de sa position par rapport à celle de l'Inde du Nord et par rapport aux cultures indianisées de l'étranger, de l'Indochine et de l'Indonésie en particulier.

La position de la culture tamoule suscite fréquemment de nos jours dans l'Inde des controverses ardentes. Savoir en quelle mesure les cultures dravidiennes sont tributaires de la culture sanskrite, implantée de longue date au Sud de l'Inde, suscite un vif intérêt dans les pays dravidiens. Au pays tamoul surtout, dont la littérature est la plus ancienne et constitue un corps de savoir traditionnel complet en soi, c'est là une question majeure pour bien des consciences. Le sentiment n'est pas rare que la présence et l'importance du *vaḍamoLi*, de la "langue du Nord", le sanskrit, sont le fait d'une intrusion, d'une invasion culturelle qui, pour être ancienne, n'en serait pas moins étrangère et non moins attentatoire à l'originalité des peuples du Sud. Ce sentiment s'appuie sur le fait linguistique avéré que les langues dravidiennes ne peuvent dériver du sanskrit indo-européen et ont leur origine propre dans le passé insondable. Mais il s'appuie aussi sur une tradition d'antiquité de la littérature tamoule qui fait remonter le temps de son premier éclat bien avant l'apparition même de la littérature sanskrite. La résistance actuelle à la diffusion du hindi, bien qu'elle ait des raisons multiples, de sentiment, de convenance pratique, voire de politique, s'alimente souvent par surcroît à ces idées, lesquelles animent aussi certains esprits contre les brâhmanes d'aujourd'hui, auxquels ils font, entre autres griefs, celui de l'apport massif de la culture sanskrite par leurs ancêtres.

Ceux, brâhmanes ou autres, qui n'acceptent pas de telles opinions ont beau jeu à faire valoir que l'originalité de structure d'une langue n'implique nullement l'antiquité d'une culture qui a pu fort bien ne se développer dans cette langue que sous influence extérieure, et ils soulignent l'apparition tardive de la tradition d'antiquité littéraire qu'invoquent les partisans de la priorité tamoule.

L'indianisme, en dépit d'un Eugène Burnouf, qui avait bien senti l'importance du fait tamoul et des faits de toutes dates et toutes provenances pour la connaissance scientifique générale de l'Inde, a, tout naturellement, été longtemps absorbé, en la personne de Burnouf même, par l'étude qui s'imposait d'abord: celle de la culture universelle du monde indien, la culture du sanskrit. En outre, la tendance de beaucoup d'indianistes au XIXème siècle a été archaïsante et romantique non pas dirigée vers l'étude objective du complexe indien par l'investigation de tous ses éléments. Beaucoup demandaient seulement à l'Inde un nouvel aliment pour les Belles-Lettres et, gardant le goût de l'Antique, hérité de l'éducation classique, ils voulaient seulement un Antique teinté des feux de l'Orient. Ils y ajoutaient le rêve du primitif, de l'originel, pur encore des atteintes et des apprêts de la civilisation. Ils voulaient, par l'antiquité de l'Inde et par la littérature poétique qui apparaissait la toute première dans la tradition indienne, non pas connaître l'Inde telle qu'elle vivait mais telle qu'elle avait dû naître à l'aurore des temps. Et certains se complaisaient à y chercher directement, ou à retrouver par l'image qu'elle évoquait de son génie ancestral, l'aube de leur propre race, puisque le prestigieux sanskrit se révélait parent des langues antiques de l'Europe et paraissait restituer du fond des âges la voix des ancêtres communs de l'antiquité classique et de l'antiquité indienne. Prenant parenté de langage pour parenté de race, ils revendiquaient le titre d'Arya, de "Nobles", que se donnaient les poètes du Veda et retrouvaient ainsi dans les Veda un livre de famille à opposer à la Bible des Sémites. Même quand ils n'alimentaient pas de ces idées, comme il est arrivé, les haines racistes du moment, ils s'intéressaient à l'Inde dans la mesure où ils la sentaient parente, non pas pour tout ce qu'elle avait produit de civilisation propre dans sa complexité de peuples et de langages.

Dans ces conditions l'indianisme du XIXème siècle ne pouvait guère être orienté d'abord vers les études dravidiennes qui, toutefois au XVIIIème, avant l'essor des études sanskrites et la fondation de l'Asiatic Society of Bengal à Calcutta avaient atteint au moins pour l'étude de la langue tamoule des résultats qui n'ont pas été perdus.

D'ailleurs l'indianisme au XIXème siècle avait, en dehors de l'étude du sanskrit, à développer les enquêtes générales mises en œuvre au XVIIIème, à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de Paris, et portant sur les données étrangères relatives à l'Inde. Ces données étaient seules capables de fournir un cadre historique général à la connaissance de l'Inde, pays dravidiens compris, seules capables de situer et de délimiter la place de l'Inde dans le monde. A cet égard, en délaissant les études dravidiennes pour un temps, l'indianisme leur préparait du moins la base de référence nécessaire dont elles doivent bénéficier aujourd'hui.

Il reste, cependant, étrange à première vue que cet indianisme du XIXème siècle ait préféré s'informer sur la civilisation indienne en recourant aux Grecs, aux Persans, aux Arabes, aux Chinois, plutôt qu'aux Indiens du Sud qui avaient pourtant déjà fourni sur l'Inde des informations fondamentales et qui en faisaient partie.

Mais ceci tient à ce que l'étude de la littérature tamoule n'avait pas été aussi activement entreprise que celle de la langue, et avait d'abord recouru à des textes tamouls imités du sanskrit et qu'on devait naturellement négliger une fois en possession des originaux. Cela tient aussi à ce que les textes sanskrits auxquels recouraient en premier lieu les indianistes, *Dharmaçâstra,* épopées et *Purâṇa*, ne recommandaient guère les Dravidiens à l'attention.

Manu les classe parmi les *kṣatriya* qui, par négligence des rites et par manque de considération pour les brâhmanes, sont tombés au rang de *vṛṣala*, et qu'il énumère (X, 43-44). Ils ne sont pas, dans cette énumération, en infâme compagnie; ils sont notamment dans celle des Grecs (Yavana), des Parthes (Pahlava), des Chinois (Cîna). Ils n'en sont pas moins placés hors du domaine de la culture brahmanique et on pouvait en conclure qu'ils ne pouvaient pas fournir, sauf à titre d'étrangers, d'informations valables sur l'origine et le développement de la culture sanskrite brahmanique, à la formation et à l'essor de laquelle ils n'avaient pas participé.

Le *Râmâyaṇa* place dans les pays du Sud des peuples hostiles aux brâhmanes et y montre à l'œuvre le sage brahmanique Agastya que la tradition tamoule admet précisément comme l'instituteur de sa culture et même le premier grammairien de sa langue. D'où la notion que la culture tamoule était, de son propre aveu, dépendante de la culture sanskrite.

Les grands *Purâṇa* classiques, eux, contiennent les listes dynastiques de l'Inde du Nord avant tout. Si les Andhra, du pays télinga, y sont assez largement mentionnés, les Drâviḍa y occupent une place très réduite. Par là encore, la culture dravidienne, et spécialement tamoule, paraissait se caractériser comme un élément tout à fait mineur de la civilisation indienne.

Aujourd'hui certains prêtent, au contraire, un substrat dravidien considérable à la civilisation brahmanique, qui a dû en effet absorber beaucoup d'éléments autochtones admis par les Aryens védiques organisant leur société dans l'Inde. La plupart des études à cet égard sont malheureusement conjecturales. Mais ce qui importe surtout, c'est qu'une fois passé le temps des origines, par le fait même que l'influence du Nord, en sanskrit et en moyen-indien, s'est exercée fortement dans toute la péninsule, y compris le pays tamoul, par le fait même que le Sud a été brahmanisé, les auteurs du Sud, loin de composer à l'écart du grand courant général de la littérature indienne, lui ont apporté beaucoup de leurs œuvres. Celles-ci ont été directement rédigées en sanskrit mais au sein des sociétés dravidiennes, en sorte qu'on ne peut négliger la composante dravidienne de la littérature sanskrite.

Cette composante n'apparaît que tard par rapport aux origines védiques et brahmaniques, et après l'introduction des usages du Nord en pays du Sud, mais elle véhiculait au sein de la littérature sanskrite classique l'apport permanent du substrat vivant. L'indo-aryen n'a pas construit seulement une fois sur un fonds antérieur à sa propre fixation au terroir indien qu'il aurait recouvert, mais plutôt, il a construit tout au long de sa propre vie en se nourrissant par l'intérieur du génie toujours présent de ce terroir. Ceci est surtout clair en pays tamoul car, là, la langue et sa tradition consciente ont persisté jusqu'aujourd'hui et le sanskrit n'a rien supplanté: il a enrichi et modifié sans détruire.

Le passage de Manu qui range les Draviḍa parmi les étrangers, par rapport à la société brahmanique, ne vise en réalité, comme l'a souligné le commentateur Medhâtithi (vers 900) que les *kṣatriya*, les guerriers, des peuples énumérés. Medhâtithi entendait sans doute qu'on ne pouvait dénier à tous les Draviḍa toute appartenance au brahmanisme, tant les brâhmanes étaient chez eux nombreux. Dans tous les cas, le texte de Manu se réfère manifestement surtout aux guerriers de peuples qui parfois portaient leurs armes dans les contrées aryennes ou aryanisées, au mépris de tout respect pour le Dharma brahmanique: Grecs, Saces, Parthes, voir Chinois, si l'on songe aux interventions de ceux-ci – telle celle de Pan-tch'ao, au 1er siècle de l'ère chrétienne, et qui avaient commencé notablement plus tôt – dans les royaumes indianisés d'Asie centrale.

Le *Râmâyaṇa* de Vâlmîki est aujourd'hui fréquemment accusé dans le Sud d'avoir déformé la vérité au profit des héros du Nord et indûment persuadé d'anciens auteurs du Sud d'une primauté de la littérature sanskrite et de la culture brahmanique. Quoiqu'il en soit de la question des luttes de Râma, héros du Nord, et de Râvaṇa, héros du Sud, il est en tout cas certain que la tradition du Sud qui fait d'Agastya, sage brahmanique, quasiment le créateur de la langue tamoule est fausse, par la simple raison que cette langue est étrangère à la famille indo-européenne. Il y a lieu de croire que l'enseignement très tôt remarquablement développé de la grammaire sanskrite, une fois introduit en pays tamoul, y a porté l'idée d'analyser grammaticalement la langue et d'en fixer les règles et les usages, comme il avait été fait pour le sanskrit, car le *Tolkâppiyam*, la plus ancienne grammaire tamoule conservée, se fait parfois l'écho de l'enseignement grammatical sanskrit. Seulement le *Tolkâppiyam* n'en est pas moins original car il est loin d'essayer d'appliquer au tamoul les règles du sanskrit. Il repose au contraire sur une analyse pertinente directe des règles du tamoul lui-même, dont la structure morphologique est irréductible à celle du sanskrit. Et c'est seulement à époque tardive, en périodes de vogue particulière du sanskrit, que des grammairiens tamouls se sont évertués à calquer leurs exposés de la morphologie tamoule sur ceux de la morphologie sanskrite, classant les formes tamoules sous les désignations de celles qui peuvent les traduire en sanskrit mais sont constituées tout différemment.

C'est à ces époques de vogue particulière du sanskrit et des modes du Nord qu'il a paru de bon ton de revendiquer des origines sanskrites pour la langue tamoule, et brahmaniques pour toute la culture du Sud. C'est, selon toute probabilité, dans l'une de ces périodes qu'on a cru devoir attribuer à Agastya, introducteur du brahmanisme au Sud selon la tradition du *Râmâyaṇa* de Vâlmîki, la paternité première des lettres et des sciences tamoules.[1] C'est encore dans une de ces périodes que des précisions sur les temps où auraient vécu les saints tamouls vishnouites, les ÂLvâr, ont été données avec grand luxe de détails d'horoscopes, reportant une partie de ces saints dans les âges révolus de la chronologie brahmanique du monde, alors que les mêmes textes, les *Guruparamparei*, dont le nom sanskrit indique déjà l'esprit, rattachent plusieurs d'entre eux à des règnes qui sont réels, mais que l'ignorance de l'histoire permettait de placer sans trouble dans les temps fabuleux.

C'est encore à ces époques qu'ont été adoptés et imités en tamoul plusieurs des *Purâṇa* classiques du Nord ou qu'a été empruntée leur matière se rapportant au Nord, pour être incorporée à la matière du Sud dans des compositions de cette région, faites les unes en tamoul, les autres en sanskrit même.

Or nous ne sommes plus sans repères pour l'histoire de la littérature tamoule, après les travaux de nombreux savants qui ont entrepris l'inventaire critique des données littéraires tamoules, et la détermination de leurs positions réciproques, tout en s'éclairant des données extérieures datées.[2] Nous bénéficions en outre d'une connaissance progressivement meilleure des conditions de diffusion et d'usage du sanskrit et des langues indo-aryennes en dehors de l'aire de leurs premières littératures et nous pouvons nous représenter plus clairement aujourd'hui les relations de la culture du Sud avec celle du Nord.

La plus ancienne littérature conservée en tamoul celle dite du "Sangam" nous montre le pays tamoul divisé en trois royaumes, Cêra, Côla et Pâṇḍya, qui ont persisté, avec des fortunes diverses selon les époques, dans les périodes historiques, mais qui sont déjà mentionnés par Aśoka, au milieu du IIIème siècle avant J.C., comme états limitrophes et indépendants des domaines sur lesquels s'étendait sa suzeraineté de "roi magadhien". Les Pâṇḍya au moins existaient plus tôt encore, à l'époque de Candragupta Maurya à la fin du IVème siècle avant J.C., car Mégasthène, informé à l'occasion de son ambassade auprès de Candragupta, fait d'une Pandaia, fille et épouse d'un "Héraklès" indien, une reine du Sud où on pêche les perles. Or ces données correspondent à une histoire tardivement contée par le *Hâlâsyamâhâtmya* et les deux *TiruviḷeiyâṭaRpurâṇam* (chap. 4 et 5) où Taṭâtakei, reine du Pâṇḍinâṭu, du pays Pâṇḍya, naît par la grâce de Çiva et devient plus tard son épouse, histoire dont l'existence ancienne au pays tamoul même, et la connaissance jusque dans le Nord, sont ainsi attestées d'une manière inattendue. Mathurâ des Çûrasena est, d'après Mégasthène, une ville de l'Héraklès indien, or Kṛṣṇa est le héros de Mathurâ. Madurei, où règne celle qu'on ne peut manquer de reconnaître en la Pandaia de l'auteur grec, est ville de Çiva et pourtant elle est bien la réplique de la Mathurâ des Çûrasena, car le souvenir de leur nom est conservé dans sa légende du *TiruviḷeiyâṭaRpurâṇam* de Parancôti muNivar (IV, 2): la mère adoptive de notre reine, est fille d'un ÇûraçêNaN. Tout ceci atteste, en tout cas, et l'ancienneté du royaume Pâṇḍya et ses relations anciennes avec le Nord.

---

[1] K.N. Sivaraja Pillai, *Agastya in the Tamil land*, University of Madras, 1930 (Compte-rendu par Jules Bloch, *Journal Asiatique*, Juil.-Sept. 1932), a montré que les plus anciens textes tamouls connus ne font aucune allusion à Agastya, même à propos du Podiyamalei dont les textes plus tardifs font sa résidence.

[2] Voir notamment:

K.N. Sivaraja Pillai. *The Chronology of the early Tamils*, University of Madras, 1932, compte-rendu par Jules Bloch dans *Journal Asiatique*, av.-juin 1934.

V.R. Ramachandra Dikshitar, *Studies in Tamil literature and history*, University of Madras, 1936.

T.V. Sadasiva Pandarathar, *A History of Tamil Literature (250-600 A.D.)* (*Tamiḻ ilakkiya varalāṟu*, en tamoul), Annamalai University, 1955.

S. Vaiyapuri Pillai, *History of Tamil Language and Literature (Beginning to 1000 A.D.)*. Madras, New Century Book House, 1956, et en tamoul: *Tamiḻ ilakkiya caritattil kāviya kālam*, Madras. TamiLpputtakalayam, 1957.

Sur les poètes du Sangam voir: K. GovindaN, *Saṅgat TamiLp pulavar varicai* (en tamoul) 6 Vol. Madras, The South India Saiva Siddhanta Works, 1954-1956.

Il n'est donc pas surprenant que la connaissance des choses du Nord soit manifestée dans les poèmes du Sangam par des allusions à des faits védiques et par les mots indo-aryens qui s'y rencontrent. Mais l'apport du Nord ainsi constaté n'est pas strictement sanskrit et savant. Bien au contraire, il se signale par l'adoption en tamoul ancien de mots indo-aryens sous des formes moyen-indiennes, prâkrites, et ceci tient certainement à l'usage des moyen-indiens comme langues courantes à travers tout le pays indo-aryen, et jusqu'à Ceylan, usage qu'attestent les inscriptions d'avant l'ère Çaka.

Mais l'influence des littératures du Nord, sanskrite et prâkrite, reste faible dans la poésie du Sangam et c'est peu à peu ensuite qu'elle augmente avec la vogue du sanskrit, lequel devient langue de relations générales, parce qu'au milieu des parlers indo-aryens qui se différenciaient de plus en plus dans les provinces diverses, il était préservé partout uniforme par son enseignement devenu classique. Les Pallava, qui se mettent à dominer une grande partie du pays tamoul, font d'abord rédiger leurs inscriptions en prâkrit, puis généralisent dans leur épigraphie l'emploi du sanskrit. C'est clairement à leur époque que la littérature tamoule s'imprègne profondément d'expressions sanskrites ou commence à calquer couramment sur le sanskrit ses propres expressions. Elle reste cependant fidèle à sa langue qui varie peu, ou lentement, signe qu'elle aussi est l'objet d'un enseignement régulier qui a pu la retenir dans le cours de l'évolution populaire, grâce à la codification précoce de sa grammaire. Et c'est après le dixième siècle environ seulement que le sanskrit fait prime et conduit d'une part des auteurs tamouls comme Râmânuja à composer en sanskrit sur une philosophie inspirée en grande partie des poèmes tamouls des ÂLvâr, d'autre part à susciter la fabrication des légendes qui font du génie tamoul le produit d'une inspiration sanskrite.

Les poèmes de Kâreikkâlammeiyâr sont un exemple remarquable, du côté çivaïte, de la littérature d'une époque que nous pouvons maintenant fixer et qui nous montre une langue et des images poétiques profondément influencées par la littérature sanskrite mais ne témoignant pas encore d'une recherche pédante de sanskritisme. Cette littérature, au contraire, reste toute animée de sentiments d'amour mystique, de *bhakti* intense pour Dieu dans toutes ses formes d'être, même les plus effroyables, surtout sans doute les plus effroyables, où l'amour pour lui a plus de prix à percer plus d'horreur en allant à lui.

Dans leur forme tamoule, les désignations de Çiva rappellent souvent celles du *Kumârasambhava* et font apparaître à l'évidence l'influence du *kâvya* sanskrit. Mais l'expression reste plus simple et l'élan du sentiment plus spontané que dans le chef d'œuvre de Kâlidâsa. A cet égard, Kâreikkâlammeiyâr se place entre les poètes du Sangam tamoul et les auteurs des Mahâkâvya sanskrits contemporains ou de leurs répliques tamoules sanskritisantes ultérieures.

Les noms sous lesquels elle désigne Çiva et les traits qu'elle lui prête sont souvent manifestement des clichés traduits du sanskrit – que ce sanskrit ait pu être conçu en pays du Nord ou en pays du Sud – et ils répondent déjà à des représentations fixées du dieu. Ce ne sont pas des créations littéraires de Kâreikkâlammeiyâr elle-même. Celle-ci les emploie simplement comme images consacrées, elle ne porte pas la responsabilité de leur confection artistique. Aussi l'art des poèmes, pas plus que la légende de la sainte, ne voilent-ils sous la technique et la fiction les mouvements humains de la femme qui vit aux pieds de son Dieu, qui souffre du sentiment de son indifférence, s'en indignant et s'y soumettant tour à tour, qui exalte ce Dieu, qui en a peur, que parfois abîme dans le vertige le miracle de sa grandeur à lui et de son amour à elle, ou qui goûte, dans l'oubli de son corps ascétique, la simple sérénité d'être devant lui.

Par ses poèmes ce n'est pas son génie seulement qui se découvre; c'est aussi la conception de Çiva chez ses dévots qui se précise. Au milieu de l'horreur des bûchers funéraires, au milieu des actes frénétiques des diables qui hantent les morts, le dieu qui danse immaculé (*Vimala*, 2ème Dizain, 10) est la négation de la Mort, la négation des naissances toujours répétées pour ramener la mort. Il est la forme souveraine de l'existence éternelle, refuge de ceux qui sont à ses pieds et participent à son éternité, hors des courants de perdition, mais dans son mouvement sublime.

Un des éléments de la discipline bouddhique est une méditation de l'horrible, destinée à vaincre par le dégoût l'attachement au corps qui, tôt ou tard, entrera en décomposition, comme l'image de cadavre qu'évoque méthodiquement l'exercice. Par la destruction de cet attachement, l'arrêt de l'impulsion aux naissances sera obtenu et, à la mort, ce sera l'extinction finale, le *nirvâṇa*. Ici, pas d'extinction, pas davantage d'élan dénaturé vers l'horrible; l'unisson avec l'activité transcendante éternelle de celui qui est "propice", *çiva*, par delà le funeste.

Les artistes le savaient. Ils ont représenté la sainte parfois simplement recevant dans les mains, ou présentant à son époux, la mangue miraculeuse qui a révélé sa sainteté (planches 8b, 13), mais bien plus souvent aux pieds du dieu dansant. A Tanjore (vers 1010) et à GaṅgeikoṇḍacôLapuram (pl. 10), le corps, mais non le visage, émacié de jeûne et d'abandon, la chevelure flottante, elle est en extase de participation à la danse divine qu'elle a rythmée de ses cymbales et qu'elle a chantée dans les "Dizains de Tiruvâlaṅgâḍu". A GaṅgeikoṇḍacôLapuram (vers 1030), Kâli est représentée dansant aussi, en arrière-plan, magnifique et terrible. A Tiruvâlaṅgâḍu, au site chanté par la sainte, où elle a vu près du banian qu'on montre toujours, dans l'envolée du pied lancé vers le ciel (pl. 1, "Vieux Dizain", st. 4), le triomphe définitif de la danse divine sur celle de la même Kâli superbe (pl. 2), Kâreikkâlammeiyâr a, en bronze, la plus belle de ses images.

Là, son corps aux lignes pures ayant perdu sa chair, mais son visage ayant gardé sa beauté, la chevelure défaite dans la frénésie des visions diaboliques, mais déjà retombant en ondes apaisées, elle écoute, arrêtée, suspendue, une cymbale relevée, la résonance du coup de triomphe qui instaure l'absolu.

C'est bien ainsi qu'il faut traduire son geste, ici et dans toutes les images frustes, naïves et mécaniquement façonnées, qui forment la plus grande partie de son iconographie, dont nous avons reproduit l'essentiel,[3] car la résonance, qui rejoint celle de la syllabe *om*, le *praṇava* des *Upaniṣad*, est, dans la vision çivaïte de l'absolu, la forme audible éternelle de la Réalité permanente sur laquelle se fondent toutes les réalités du monde.

A GaṅgeikoṇḍacôLapuram, dans la représentation à laquelle se rattachent plus ou moins, quant au type, les images reproduites en frontispice et aux planches 4, 5, 7, 8a, 9, 10 et 16, l'attitude est plus tendue, l'extase ne s'est pas encore établie dans l'éternel, l'arrêt du choc des cymbales est encore un mouvement qui élève les mains, mais il s'agit bien de l'arrêt, car les deux cymbales sont levées, signe qu'elles ne se choqueront plus. Et là, l'image, en dépit de la présence de Kâli dansant, ne correspond pas à la scène de la légende de Tiruvâlaṅgâḍu, et qu'évoque le "Vieux Dizain" stance 4, mais bien à celle qu'évoque aussi le "Vieux Dizain", qui précise, stances 6 et 7, la position classique des jambes de Naṭarâja, justement celle qui est figurée à GaṅgeikoṇḍacôLa̍puram, tout comme à Tanjore.

---

[3] Les représentations sont en nombre assez limité et surtout généralement de peu de valeur artistique en sorte que très peu ont été publiées. Une image en bronze a été reproduite dans Benjamin Rowland, *The Art and Architecture of India*, 1953, pl. 127 a, identifiée à tort avec Kâli.

Une autre sorte d'image, d'un type beaucoup plus rare,dont nous reproduisons un exemple en bronze de Tiruttureipûṇḍi (pl. 7), figure encore la sainte levant ses cymbales et écoutant leur résonance, au moment final et culminant de la danse, mais elle se distingue des autres figurations par le masque démoniaque qu'elle présente: de la bouche élargie dans un visage crispé, aux yeux exorbités, sortent deux crocs de diable. C'est qu'alors Kâreikkâlammeiyâr est sous la forme qu'évoque le nom même qu'elle se donne à la fin de son "Poème de l'Admirable" et de ses deux "Dizains": KâreikkâRpêy, et qu'on interprète normalement comme signifiant la "Diablesse de Kâreikkâl". Rejetant son corps et sa beauté inutiles, elle a secoué sa chair, comme le conte ÇêkkiLâr, pour mieux approcher son Dieu, en entrant dans sa troupe terrible, pour mieux atteindre, par la mort du corps et parmi les corps des morts, l'Immaculé qui sauve de la matière immonde, portant directement dans la violence de la suprême horreur la béatitude éternelle. (pl. 11, 14 et 15).

Malgré les textes, c'est la "Mère" (*ammeiyâr*), la femme révérée, qui a prévalu sur la diablesse (*pêy*), dans les dénominations comme dans les figurations matérielles. Kâreikkâlpêy est la désignation la plus ancienne, puisqu'elle est celle des textes de la sainte elle-même. Kâreikkâlpêyammeiyâr se rencontre par addition d'*ammeiyâr* à ce nom, avant que *pêy* tende à disparaître dans l'usage courant et à être remplacé purement et simplement par *ammeiyâr*.

Mais la réticence, que marque cette évolution onomastique, à l'emploi pour une sainte d'une désignation aussi défavorable que celle de "diablesse" tient à une évolution péjorative du sens du mot *pêy* lui-même. Aujourd'hui, et depuis longtemps, *pêy* veut dire "diable" ou "diablesse" indifféremment car le nom est du neutre, s'appliquant à une classe d'êtres non doués de la raison humaine. Mais le terme est simplement le prâkrit *peya*, forme normale en ardhamâgadhî jaina du sanskrit *preta*, proprement "trépassé". Ceux qui sont sortis de la vie tombent naturellement, s'ils ne sont sauvés par un mérite ou une grâce, parmi les êtres, démons pour la plupart, qui s'agitent en dehors de la vie, qui souvent sont eux-mêmes les âmes des morts vulgaires hantant les cimetières, les *bhûta*, proprement "ceux qui ont été", et les termes de *preta* et *bhûta* l'un et l'autre deviennent couramment synonymes de "démons". En tamoul, *pûdam*, forme du sanskrit et du moyen-indien *bhûta*, retient, entretenu par la connaissance du sanskrit, un sens occasionnel d' "esprit des morts" que *pêy* a perdu, son origine prâkrite étant totalement oubliée. Mais ce sens, que le tamoul tardif ou actuel ne

---

4. Il est à noter qu'à Tiruvâlaṅgâḍu même la représentation classique du Naṭarâja existe aussi, cf. F.H. Gravely and T.N. Ramachandran, *Catalogue of the South Indian Hindu metal images in the Madras Government Museum*, Bull. of the Madras Gov. Mus., New Series, Gen. Section, Vol. I, part. 2, Madras, 1932 pl. XVIII (où il faut lire Tiruvâlaṅgâḍu au lieu de Tiruvelangadu).

peut plus reconnaître, a sûrement convenu à merveille aux chants de celle qui s'est voulue en réalité, non pas "diablesse" de nature, mais "trépassée" dans la promiscuité des diables, pour mourir au monde qu'elle abandonnait et s'attacher aux pieds éternels qui foulent et dominent le feu et la mort.

L'artiste qui a conçu l'image de Tiruttureipûṇḍi entendait *pêy* au sens de son époque tardive, et il a donné à la sainte des crocs d'ogresse, interprétant dans le même sens, plausible mais non pas nécessaire, la qualification que se donne KâreikkâRpêy à la fin du second "Dizain": *kaNal vây eyiRRu*, "à la bouche et aux dents en feu". Les autres ont été plus fidèles à l'intention qui, dans le sens ancien, n'était pas obscure. Conscients ou non de ce sens littéral, habiles ou maladroits, ils ont figuré la sainte avec un corps squelettique mais une tête vivante, dont aucune ride ne creuse les joues pleines. Ils nous aident ainsi à mieux comprendre la demande d'un corps de *pêy*, de "trépassée" que l'hagiographe CêkkiLâr met dans la bouche de la sainte de Kâreikkâl, en même temps que ses propres expressions dans le "Poème de l'Admirable" où elle dit "pour se sauver" (*uya*, st. 14), "nous sommes sauvés" (*uyndôm*, st. 16), mots qui signifient également "pour vivre", "nous avons eu la vie". C'était une trépassée qu'elle voulait être, mais une trépassée qui gardât la connaissance et l'amour. Si elle voulait par la mort passer au milieu des goules et des fantômes, ce n'était point pour partager leurs frénésies inconscientes, c'était pour y revivre sauvée, vibrant à l'unisson du Danseur qu'elle savait retrouver là. Tel est le sens de la vision qu'elle s'est donnée, et que la tradition iconographique si clairement illustre.

Peut-être même doit-on songer que cette tradition s'est déterminée en s'inspirant des conceptions du yoga salvifique. On sait, en effet, par des textes relativement tardifs de Haṭhayoga – mais les représentations sont relativement tardives aussi – que le rassemblement des *prâṇa*, des souffles vitaux qui animent toutes les parties du corps, doit se faire dans les *cakra*, les carrefours de souffles étagés du bassin à la tête pour une concentration finale en celle-ci, dans le *cakra* supérieur et qu'alors se réalisent et l'union de Çiva et de la Çakti et l'installation totale de l'Etre psychique, le *samâdhi*, dans l'absolu exprimé par l'audition de la résonance cosmique, *OM*. Et les conceptions de ce genre, largement répandues, ont pu grandement favoriser l'usage de garder à la sainte "trépassée" – mais en fait "délivrée-vivante", puisqu'elle dit d'un même mot "nous sommes sauvés" et "nous avons eu la vie", et puisqu'elle a vécu pour chanter – sur un corps de squelette sa tête de femme. Quel autre moyen plastique pouvait-il mieux évoquer tout ensemble le vœu exaucé de la sainte, demandant le corps de trépassée qui la met auprès de son Dieu et l'état identique d'atteinte de ce Dieu que le yogin obtient dans sa tête en retirant, pour les y concentrer, les souffles vitaux de tout le reste de son corps?[5]

---

5. Le *Kiraṇâgama*, un des traités çivaïtes en usage au pays tamoul, confirme la localisation dans la tête du yogin qui rejette la mort de l'*amṛta* et de la syllabe *OM* (*Yogapâda*, I, 17-26, éd. Çrîpañcâpageçaçivâcârya. Devakoṭṭai, 1932, p. 157-158).

Nous sommes sûrs, en tout cas, que la sainte n'a pas été révérée par une simple routine traditionnelle, une fois connus ses poèmes et sa légende. Il apparaît, bien au contraire, que la dévotion qu'elle a inspirée a été active et créatrice.

Notre collaborateur, M.P.Z. Pattabiramin, à qui sont dues toutes les photographies publiées ici, a fort utilement reproduit dans son ouvrage traitant de danses de Çiva[6] une stance indiquant leur symbolisme et que Gopinatha Rao avait signalée et traduite.[7] Cette stance est extraite d'un ouvrage moderne, et qui, comme tel, se fait l'écho des spéculations tardives qui nous intéressent présentement, le *ÇivaksêttirâlayamagôRçava uṉmei viḷakkam.*[8] Elle indique que "dans le pied appuyé ferme est la garde véritable des secrets (*uRRatirôdam, skr. tirodhâna*)" et que "le lieu du pied en suspens est la délivrance" (*mutti nâNRa malarpadattê nâḍu*). Et c'est bien précisément au moment final de la danse souveraine, à l'arrêt du pied divin dans son envolée dernière que la "trépassée" de Kâreikkâl atteint la délivrance. C'est la délivrance des naissances qu'elle vise dans le "Poème de l'Admirable", par la grâce du Maître qui les coupe (st. 9), ou dont elle parle quand elle rassure son cœur sur son salut et sa vie par l'atteinte des pieds divins. C'est la destruction du péché ou du mal en général (*pâvanâçam* ardhamâghadî jain *pâva*, skr. *pâpa*) qui s'obtient par la grâce des pieds divins (aḍigaḷ aruḷâl, 2ème Dizain, 11) et, si le terme "ses pieds" est l'expression respectueuse courante pour le désigner lui-même, il s'agit cependant dans le cas particulier proprement de ses pieds dansant, voire, plus pertinemment encore, du pied, désigné apparemment au pluriel honorifique, dont le "Vieux Dizain" chante les deux poses de danse. C'est bien selon l'inspiration de la sainte que le catalogue des symbolisations de la danse associe la délivrance au "pied en suspens".

L'adoration du "Roi de la danse" toujours vivante et populaire, pratiquée par quiconque, car elle n'est le privilège d'aucune classe, prend ses racines dans des sentiments comme ceux de Kâreikkâlammeiyâr que la tradition littéraire a toujours entretenus.[9] Le symbolisme de la danse n'est pas rien qu'arrangement de docteurs. Ceux-ci sont toujours intervenus, mais après coup, pour enregistrer, classer et systématiser les correspondances naturelles que le génie mystique spontané a conçues entre ses idées et ses visions.

L'œuvre de Kâreikkâlammeiyâr paraît bien avoir porté encore d'autres fruits. Les deux communautés vishnouite et çivaïte du Sud, qui cherchent semblablement le salut par l'amour divin, vivent parallèlement et, soit par émulation soit par convergence de sentiments et d'idées, la communauté vishnouite a elle aussi ses saints morts au monde et devenus fantômes à la suite de Dieu.

---

[6] *Trouvailles de Nedoungâdou. Tandavas de Siva*, Pondichéry, 1950, p. 37. Dans ce livre a paru en appendice une première traduction par M. Kârâvêlane du second "Dizain".

[7] T.A. Gopinatha Rao, *Elements of Hindu Iconography*, Vol. II, part I, Madras, 1916, p. 239.

[8] Imprimé à Madras à la suite d'un *Çivaksettiraviḷakkam*, au Madrâs RippaN Acciyantiraçâlai, 1921, 2ème partie, p. 35.

[9] Les poèmes de Kâreikkâlammeiyâr sont inclus dans le recueil dit TirumuRei (cf. Ki. Va. JagannâdaN, *PadiNôrân TirumuRei*, Madras, 1950, pages 2 à 27) et souvent publiés à part.

Deux des premiers ÂLvâr sont BûdattâLvâr (ou Bûdattâr, en sanskrit Bhûta) et PêyâLvâr. Nous avons d'eux de courtes œuvres et nous savons d'eux peu de chose que nous rapporte la littérature tardive des *Guruparamparei*. Mais celle-ci place BûdattâLvâr parmi les *mâdavaNbûdaṅgaḷ*, les *bhûta* de *Mâdhava*, c'est-à-dire de Viṣṇu[10] et dit de *PêyâLvâr* qu'il devait ce nom à ce que, sans regards pour ce monde, il errait comme un *pêy.*[11] Comme me le signale notre collaborateur M.R. Dessigane, un des ÂLvâr, KulaçekaraN, fou de Dieu, dit lui-même qu'il est un *pêy.*[12] La comparaison convient sans doute à tous ceux qui sortent du monde pour n'y plus paraître que fantômes, leur être vrai étant auprès de leur Dieu. Mais la recherche chez les Vishnouites tardifs d'un parallélisme avec la tradition çivaïte est évidente, si l'on songe qu'originellement c'est Çiva et non Viṣṇu qui est entouré de *bhûta* et de *preta.*

Mais il existe encore au moins un cas d'un auteur qui a porté le titre de *pêy* en dehors de toute influence de l'exemple de Kâreikkâlpêy, car il est antérieur à celle-ci. Il s'agit de PêyaNâr, auteur de la cinquième section de l'anthologie ancienne intitulée *AiṅguRunûRu* et également de poèmes recueillis dans une autre anthologie, le *KuRuntogei.* Nous ignorons jusqu'à présent quelle raison lui a fait porter ce nom. Mais ceci a entraîné des confusions dans l'histoire de la littérature tamoule.

Le *Yâparuṅgalaviruttiyurei*, comme l'a relevé V. Çâminâdeiyar dans son édition de l'*AiṅguRunûRu* (p. XXI), attribue une stance qui met en scène une *pêy*, à deux auteurs conjointement, Bûtattâr et Kâreikkâlpêyâr (variante: Kâreikkâllpêyammeiyâr) et S. Vaiyapuri Pillai[13] a considéré cette attribution comme établissant que BhûtattâLvâr et KâreikkâRpeyâr étaient contemporains et les a placés tous deux vers 700, parce que BhûtattâLvâr a fait allusion à Mâmallei, qui est Mahâbalipuram fondée par Mâmalla Narasiṃhavarman 1er (630-660). Il semble bien que l'attribution de la stance sur la *pêy*, soit une simple hypothèse du commentateur récent qui la fournit et qui aurait dû tout au moins parler de PêyâLvâr, contemporain, lui, de BûtattâLvâr, avec lequel il est toujours associé comme saint vishnouite, plutôt que de KâreikkâRpêyâr, çivaïte et d'un autre temps, comme le montre ici M. Kâravêlane, en mettant en lumière à la fois le synchronisme de Tiruñânaçambandar et de Parañçôdi, contemporains du grand roi Pallava, et l'antériorité de Kâreikkâlammeiyâr.

---

[10] *Guruparamparâprabâvam*, éd. C. Kiruṣṇamâcâriyar, Tiruvallikkêṇi, 2ème éd., 1927, p. 10. Ce texte indique que BûdattâLvâr est né "dans une fleur de *mâdhavî*" (Gaertnera racemosa), *mâdavi pûvil* et joue en sanskrit et en tamoul des analogies des mots *pûdam* (skr. *bhûta*), *pû* en tamoul "fleur" et "terre" (skr. *bhû*), ce qui montre le caractère très artificiel des renseignements donnés dans ce genre de texte, mais manifeste leurs croyances.

[11] *PêyâLvâr vaibavam* dans *Nâlâyiradivyappirabandam*, éd. U.V. Çrînivâsavaradâcâryasvâmi Madras (1903).

[12] *Perumâḷ TirumoLi.* III, 8.

[13] *History of Tamil Language and Literature* (beginning to 1000 A.D.), Madras, 1956, p. 118.

L'étude de cette dernière nous a paru pour tout cela propre à inaugurer une série d'études des auteurs qui ont joué un si grand rôle dans la constitution des religions aujourd'hui vivantes de l'Inde et dont les œuvres montrent l'union féconde du génie tamoul et des grandes traditions sanskrites.

1956 J. FILLIOZAT.

NOTE ADDITIONNELLE

Publiant, il y a un siècle, une traduction de la notice du *Periyapurāṇam* sur Kāreikkālammeiyār, Julien Vinson la présentait comme la "Dame de Karikal"[1], ce qui était correct, mais il ne voyait en elle qu'une sainte locale. En fait la notice même qu'il traduisait du *Periyapurāṇam* la plaçait déjà au rang des principaux saints çivaïtes de la tradition majeure.

Nous savons aujourd'hui que bien avant que le *Periyapurāṇam* la célèbre, et même avant que paraissent en Inde, à Tañcāvūr et à GaṅgaikkoṇḍacōLapuram, les premières images que nous connaissions d'elle, elle avait été représentée au Cambodge et en Thailande, battant la mesure aux pieds de Çiva dansant, tout comme à Tañcāvūr et GaṅgaikkoṇḍacōLapuram.

Nous l'avons d'abord trouvée, B.Ph. Groslier et moi-même, en Thailande, à Pimāy, en cherchant à rapprocher les éléments dispersés des frontons écroulés du monument khmer. La trouver représentée assise, avec ses seins flétris, en un coin de fronton évoquait aussitôt la danse de Çiva et, justement, un membre inférieur droit entier gisant non loin pouvait être celui, levé et fléchi, de Çiva dansant. La photographie que j'avais prise du regroupement de ces éléments et de quelques autres a été publiée par Mireille Bénisti[2]. Depuis lors, la reconstitution du fronton entier a été faite par B.Ph. Groslier. La photographie que m'a communiquée ce dernier est publiée ici (pl. 12a). Ce fronton date du dernier quart du XIe siècle.

---

[1] Histoire religieuse de l'Inde française. Une sainte çivaite. La Dame de Karikal, *Revue Orientale et Américaine*, Nouv. série, t.IV, 1880, pp. 117-136.

[2] Notes d'iconographie khmère, VII. Kāraikkālammaiyār, *BEFEO*, LV, 1969, p. 159-161, pl.XVI, B.

Par ailleurs, en 1967, Mireille Bénisti avait reconnu Kāreikkālammeiyār, d'après l'ouvrage de Kârâvêlane, sur un linteau khmer de Vat Baset[3] datable de la deuxième moitié du XIe siècle. Dans l'article précédemment cité, où elle signalait la présence de la sainte à Pimāy, elle faisait remonter plus haut encore, au Xe siècle, son apparition dans l'iconographie khmère en l'identifiant dans le bas-relief du fronton est du gopura I Est du temple de Bantāy Srei, temple que l'épigraphie date officiellement de 967 A.D. (889 Çaka)[4].

L'imagerie de la sainte de Kāreikkāl apparaît donc en Asie du Sud-Est, par le hasard des trouvailles et des identifications, un peu plus tôt qu'en Inde même, d'après notre documentation présente. La plus ancienne représentation indienne que nous connaissons jusqu'ici étant celle de Tañcāvūr, date du début du XIe siècle.

L'iconographie atteste maintenant la vogue et la rapidité de diffusion à l'étranger de l'hagiographie çivaïte de cette sainte tamoule. Elle est un signe supplémentaire de la liaison établie, d'ailleurs tout naturellement[5], entre l'Inde du Sud et l'Empire khmer. Cette constatation rejoint celle de l'attestation en 802 sur le Phnom Kulen (Mahendraparvata) du devarāja qui est Çiva, particulièrement chanté au pays tamoul, par Māṇikkavācagar, dans son *Tiruvācagam*, comme roi des dieux Brahman, Viṣṇu et Indra siègeant sur le Mayentiram[6]. Et ce n'est sans doute pas un hasard si la représentation de ce Çiva Devarāja surmontant précisément ces trois divinités se trouve au fronton oriental du même temple de Pimāy qui nous livre Kāreikkālammeiyār aux pieds de Çiva Naṭarāja sur un fronton voisin.

Un relief a encore été photographié au musée de Phnom Penh et publié par Mireille Bénisti. Il figure une femme assise à terre s'appuyant de la main droite sur le sol, portant dans la gauche un objet indéterminé et aux seins flétris et pendants. Mais c'est par ce trait seulement qu'elle fait songer à Kāreikkālammeiyār[7].

Les représentations caractéristiques, en Inde comme en Asie du Sud-Est, placent celle-ci aux pieds du dieu, soit à sa droite[8] soit à sa gauche[9] et en pendant à un tambourinaire. Ce dernier, par sa poitrine, semble parfois être une femme (Vat Baset). Kāreikkālammeiyār bat la mesure (*tāla*) avec de petites cymbales ou, à Bantāy Srei avec un grelot et un percuteur à manche tenu dans la main gauche. A Pimāy on lui voit aussi un percuteur à manche mais dans la main droite. Le tambourinaire de Bantay Srei a deux tambours verticaux d'inégale hauteur qu'il frappe chacun d'une main.

---

[3] Notes d'iconographie khmère, IV. Au sujet d'un linteau de Vat Baset, *BEFEO*, LIII, 1967, p. 513-516, pl.XV.

[4] *BEFEO*, LV, 1969, pl.159-161, pl.XVI-XIX.

[5] Cf. en dernier lieu, J. André et J. Filliozat, *Pline l'Ancien*, Histoire Naturelle, Livre VI, 2e partie, Coll. Guillaume Budé, Paris, 1980, p. 146 et 3e carte.

[6] J. Filliozat, New researches on the relations between India and Cambodia, *Indica 3.2*, sept. 1966 p. 95-106 et *Laghuprabandhāḥ*, Leiden 1974, p. 454-465. Sur le çivaïsme et le bouddhisme du Cambodge, à propos de deux livres récents, *BEFEO*, 1981, p. 59-99.

[7] *BEFEO*, 1969 pl.XVI A.

[8] Bantāy Srei, Gaṅgaikkoṇḍa., Pimāy.

[9] Tañcāvūr, Vat Baset.

Les images publiées par Kârâvêlane représentent la sainte sous forme strictement humaine quand elles font partie de la scène de la danse. Mais la plus ancienne que nous possédions aujourd'hui, celle de Bantāy Srei la montre sous la forme de Kāreikkālpēy avec des crocs issant de la bouche, conformément à l'évocation contenue dans les textes mêmes qui lui sont attribués. On est alors au Cambodge encore proche des origines de sa tradition hagiographique.

1981 J. FILLIOZAT

AVANT-PROPOS

Jamais croyons-nous, l'amour de Dieu ne s'est exprimé avec autant de tendresse et de poésie que dans les vers de Kāreikkālammeiyār. Nous sommes parfaitement conscient du fait que la traduction que nous en donnons est loin de refléter toute la beauté des poèmes originaux. Elle servira du moins à souligner le rôle insigne de cette mystique dans la littérature civaïte tamoule.

Nous ne connaissons pas la date exacte de Kāreikkālammeiyār. Mais par recoupement nous arrivons à la fixer avec quelque certitude vers le milieu du VIème siècle après le Christ.

A quinze kilomètres au Sud-Ouest de Karikal[1] se trouve Tiruccеṅgāṭṭaṅguḍi, le village célèbre où a vécu l'un des soixante-trois saints civaïtes[2], Parañcōdi, surnommé Cirut-toṇḍa-nāyanār, le Saint Petit-Serviteur. L'Histoire admet aujourd'hui, avec CēkkiLār[3] que Parañcōdi[4] servit comme général sous le Pallava

---

[1] Dans tout cet ouvrage, il s'agit de Karikal ou Kāreikkāl, l'un des anciens Etablissements français dans l'Inde, situé dans le district de Tanjore (Tañcāvūr) sur la côte de Coromandel, à environ 150 kms au sud de Pondichéry, entre Tranquebar (Taraṅgambāḍi) et Négapatam (NāgeipaṭṭiNam).

[2] V.R. Gopalan, *History of the Pallavas of Kanchi*, University of Madras, 1928, p. 98 et P. Meile in *L'Inde classique*, T.I., p. 450.

[3] CēkkiLār, poète et docteur civaïte, aurait vécu dans la première moitié du XIIe siècle ap. J.-C. Il est l'auteur du recueil appelé *Periyapurāṇam* qui contient des poèmes hagiographiques de 63 dévots de Civa. Le civaïsme tamoul les considère comme des saints ayant atteint la délivrance de la vie terrestre. Leurs statues sont placées, en une rangée imposante, à droite du dieu du sanctuaire, dans les temples civaïtes importants et postérieurs en date à CēkkiLār. Mais l'artiste avait déjà fixé la légende de Kāreikkālammeiyār sur la pierre dans les grands temples de Tanjore et de Gaṅgei-koṇḍa-CōLapuram, datant respectivement de l'an 1000 et de l'an 1025 de l'ère chrétienne.

[4] Parañcōdi avant de se consacrer uniquement à sa vocation religieuse fut le chef des armées du roi Pallava Narasiṃhavarman 1er. Celui-ci fut le fils et successeur de Mahendravarman 1er. Il régna de 630 à 660 ap. J.-C. Dans certaines de ses inscriptions, il est désigné sous le nom de Vātāpi-koṇḍa-Narasiṃhavarman (R. Gopalan,op. cit. p. 98). Mais il fut surtout connu sous le surnom de Mahāmalla, "le grand athlète". Son titre de gloire fut la fondation de Māmallapuram (Mahābalipuram, Māvalipuram) ou "Sept Pagodes", avec ses "curieux et artistiques sanctuaires en forme de char". (Louis de la Vallée Poussin, *Dynasties*

Narasiṃhavarman 1er et fut l'artisan de la prise et du sac de Vātāpi (Bādāmi)[5], la capitale des Cālukya, vers l'an 642 de l'ère chrétienne.

Après cette victoire, Parañcōdi revint dans son village[6]. Il s'y consacra uniquement à la vie religieuse. C'est alors qu'il fut connu sous le nom de Sirut-toṇḍa-nāyanār. Il fut l'ami de l'illustre poète mystique Tiruñānasambandar qui, lors de sa visite à Tiruc-ceṅgāṭṭaṅguḍi, fut l'hôte de Parañcōdi d'après CēkkiLār. De plus dans un des poèmes que Tiru-ñānasambandar a consacrés au dieu de Tiruc-ceṅgāṭṭaṅguḍi figure le nom de Cirut-toṇḍar. Le poète et le général furent donc des contemporains ayant vécu tous les deux au VIIe siècle après Jésus-Christ.

CēkkiLār rapporte encore que Tiru-ñānasambandar, lors de son pélerinage dans le Toṇḍaināḍu n'a pas voulu fouler le sol de Tiruvālaṅgāḍu[7] parce que Kāreikkālammeiyār y était venue sur les mains et les pieds en l'air par respect pour ce lieu que la danse de Çiva avait sanctifié.

---

et Histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes, tome VIe de l'Histoire du monde, p. 266).

[5] Vātāpi, appelé aujourd'hui Bādāmi, se trouve dans le district de Bijapur. C'est probablement dans la bataille de Vātāpi que l'adversaire de Narasiṃhavarman 1er, le Cālukya Pulakeçin II perdit la vie. (Louis de la Vallée Poussin, op. cit. p. 198). Après la victoire de Vātāpi, les Pallava vont devenir les maîtres de presque tout le pays tamoul.

[6] Il existe, au vieux temple civaïte de Tirucceṅgaṭṭaṅguḍi, une statue en granit du dieu Gaṇeça, d'un type particulier (cl. IFI) appelée Vātāpi Piḷḷeiyar et qui aurait été rapportée de son expédition à Vātāpi par Parañcōdi comme trophée. L'on raconte également que ce Gaṇeça fut le dieu protecteur du Cālukya Pulakeçin II. Il était placé à l'entrée de son palais. Le prince, chaque matin, lui faisait la pūjā, c'est-à-dire l'honorait. C'est ce qui faisait sa force et le rendait invincible. Le premier soin de Parañcōdi, en entrant à Vātāpi, aurait été de s'emparer de cette statue et de rendre ainsi vulnérable le Cālukya.

[7] Ālaṅgāḍu est une vieille bourgade célèbre dans les annales du civaïsme tamoul. Elle est située à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Madras. Elle aurait été primitivement une dépendance de PaLaNam ou PaLeivaNūr, "Vieille ville". Elle en fut peut-être le cimetière. Mais aujourd'hui elle est plus importante que PaLaNam qui a passé au second rang.

L'antique déesse locale de PaLaNam était une Kāḷi dénommée Nīli, la terrible. Civa la vainquit dans un compétition de danse. Il dansa en tournoyant sur un pied et levant l'autre verticalement vers les cieux. Cette danse est connue sous le nom de ūrddhva-taṇḍava. Nīli n'en put faire autant. Elle s'avoua vaincue et devint l'épouse de Civa. Depuis on l'appelle Nīlakeçī (sanskrit) ou VandārkuLali (tamoul), les deux mots signifiant "celle à la chevelure noire". Il existe à Ālaṅgāḍu, non loin du temple de Civa, un petit temple consacré à Kāḷi. La statue de Kāḷi qui s'y trouve est en granit. Elle paraît très vieille. La Kāḷi de bronze que l'on voit au temple de Civa semble en être la reproduction. (V. planche 2).

Dans les temples de Civa, le sanctuaire ne comporte point l'image de ce dieu sous quelque forme que ce soit. L'on y adore simplement un emblème de Civa, le *civaliṅga*. Un arbre dit arbre du sanctuaire planté dans un coin du temple est censé couvrir de son ombre le *civaliṅgam*. L'arbre du sanctuaire d'Ālaṅgāḍu est un banian. Ālaṅgāḍu se traduit littéralement "forêt ou bois de banians". (*ālam*, "banian"; *kāḍu*, "forêt").

Les civaïtes pensent que Civa exécute perpétuellement ses danses à Tiru-Ālaṅgāḍu.

Kāreikkālammeiyār est donc antérieure à Tiru-ñānasambandar et au VIIe siècle. C'est elle qui inventa les genres poétiques du padigam[8], d'andādi[9] et d'iraṭṭeimaṇimālei[10].

Toutes ces considérations nous permettent donc de placer Kāreikkālammeiyār vers le milieu du VIe siècle après Jésus-Christ. Par ailleurs, Nilakanta Sastri, dans son récent ouvrage[11] sur l'Inde du Sud, lui assigne comme date probable l'an 550 après J.-C.

Dans le Bhāgavata-Purāṇa, la dévotion ou bhakti parle ainsi:

"Je suis née dans le Drāviḍa, j'ai grandi dans le Karṇāṭakā, je suis arrivée à la vieillesse en vivant tantôt dans le Mahārāṣṭra, tantôt dans le Gurjara".

La bhakti s'est en effet exprimée pour la première fois dans les magnifiques vers tamouls de Kāreikkālammeiyār.

1956 KÂRÂVELÂNE

---

[8] Le padigam est un poème de dix strophes. Dizain désigne en français une stance ou une strophe ou même une petite pièce composée de dix vers. Nous avons traduit padigam par dizain.

Kāreikkālammeiyār a composé deux padigam. Nous faisons précéder seul le premier en date de l'épithète de *mūtta* qui veut dire vieux. CēkkiLār en a fait autant. Mais la tradition civaïte postérieure les appelle tous les deux *mūtta*, "vieux", parce qu'ils sont les deux plus anciens du genre.

Les dizains de Kāreikkālammeiyār ont une strophe supplémentaire où se révèle l'identité de l'auteur et l'objet du poème. Tiruñānasambandar semble avoir imité Kāreikkālammeiyār sur ce point.

[9] L'iraṭṭaimaṇimālei est un poème composé de dix *kalittuRei*, ou de dix strophes d'*āciriyaviruttam*, alternant avec dix *veṇbā*. Ici nous avons des *kallittuRei* ou strophes de quatre vers de cinq pieds et des *nēriceiveṇbā*. Le *nēriceiveṇbā* est formé de deux distiques du genre employé par Tiru-Vaḷḷuvar, c'est-à-dire deux *kuRaḷ-veṇbā* reliés entre eux par un pied ayant la même rime initiale que celles du premier distique. De plus ce poème constitue un *andādi* où la lettre, la syllabe, le pied ou le mot par où finit la strophe précédente commence la strophe suivante. (āndam (fin) + ādi (commencement) andādi, S. *antādi*).

[10] Ce poème est ce que l'on nomme un *nūRRandādi* (*nūRu* (cent) et *andādi* (V. la note qui précède). Ses strophes sont des *nēriceiveṇbā*. Leur nombre est en général de cent. Mais ici Kāreikkālammeiyār, a ajouté une strophe de plus comme dans ses padigam. (V. la note 8).

[11] *A History of South India*, Oxford University Press, Madras 1955, p. 351.

LE POÈME DE L'ADMIRABLE

LE POÈME DE L'ADMIRABLE[1]

1. Depuis que, née, j'ai appris à parler, débordant
d'amour, j'ai atteint tes pieds rouges. Magnanime-Seigneur
des Célestes, à ta gorge resplendit une noirceur saillante.
Quand finiras-tu mes tourments?

2. Il n'ôte pas les tourments. Il n'a pas pitié de nous. Il n'ordonne pas
la voie à suivre. Pour notre père, corps de lumière,
embelli d'os, dansant sur le feu, mon cœur cependant
ne manquera pas d'amour.

3. Pour lui, durant les sept naissances, nous serons les serviteurs. Toujours
nous n'aurons d'amour que pour lui. Pour un autre que lui
portant l'indivisible croissant sur ses abondantes tresses,[2]
nous ne serons jamais des serviteurs.

4. Devenus serviteurs, si nous nous plaignons de nos malheurs,
hélas! pourquoi ne nous écoute-t-il pas? Il ne nous écoute pas
comme il a l'auguste corps rouge et la gorge d'une autre
couleur, le Dieu qui nous a asservis.

5. Dieu suscite toute vie. L'ayant suscitée,
Dieu la fait mourir ici-bas. Si un cruel chagrin
nous arrive, à nous-qui-pleurons en disant:
Mon Père! Dieu l'efface.

6. Qu'on le nomme Céleste. Qu'on le nomme Roi des dieux.
Qu'on le nomme Terrestre.[2] Le Sage à la gorge éblouissante
jadis obscurcie par le poison, je le nomme, moi,
Habitant-de-mon-cœur.

அற்புதத் திருவந்தாதி

பிறந்து மொழிபயின்ற பின்னெல்லாங் காதல்
சிறந்துநின் சேவடியே சேர்ந்தேன்—நிறந்திகழும்
மைஞ்ஞான்ற கண்டத்து வானோர் பெருமானே
எஞ்ஞான்று தீர்ப்ப திடர். க

இடர்களையா ரேனும் எமக்கிரங்கா ரேனும்
படருநெறி பணியா ரேனுஞ்—சுடருருவில்
என்பறாக் கோலத் தெரியாடும் எம்மானார்க்
கன்பறா தென்னெஞ்ச வர்க்கு. உ

அவர்க்கே யெழுபிறப்பு மாளாவோ மென்றும்
அவர்க்கேநாம் அன்பாவ தல்லாற்—பவர்ச்சடைமேற்
பாகாப்போழ் சூடு மவர்க்கல்லால் மற்றொருவர்க்
காகாப்போம் எஞ்ஞான்றும் ஆள். ௩

ஆளானோம் அல்லல் அறிய முறையிட்டாற்
கேளாத தென்கொலோ கேளாமை—நீளாகஞ்
செம்மையா னாகித் திருமிடறு மற்றொன்றாம்
எம்மையாட் கொண்ட இறை. ௪

இறைவனே யெவ்வுயிருந் தோற்றுவிப்பான் தோற்றி
இறைவனே யீண்டிறக்கஞ் செய்வான்—இறைவனே
எந்தா யெனவிரங்கும் எங்கண்மேல் வெந்துயரம்
வந்தா லதுமாற்று வான். ௫

வானத்தா னென்பாரு மென்கமற் றும்பர்கோன்
தானத்தா னென்பாருந் தாமென்க—ஞானத்தான்
முன்னஞ்சத் தாலிருண்ட மொய்யொளிசேர் கண்டத்தான்
என்னெஞ்சத் தானென்பன் யான். ௬

7. J'ai fait pénitence. Mon cœur est bon. J'ai médité
Celui-qui-coupe – (la trame) – des-naissances. Je me suis faite
servante du Père à l'œil frontal[3] couvert de cendre blanche
et de la peau de l'animal à trompe.

8. Je me suis faite servante de celui-qui-asservit. Ce fut un don
exceptionnel. Ce ne fut possible ce jour-là que par la grâce
de qui porte la Gangâ aux eaux pures, ressemble à la montagne d'or
et porte à la main le feu et le crâne.

9. Sa grâce dirige l'univers entier. La grâce du Maître
coupe (la trame) des naissances. C'est par la grâce
que j'aborde l'Objet de la Vérité.
Tout m'est donc toujours possible.

10. Mon doux Père et Maître, j'en ai fait à jamais
un doux trésor du cœur. Je l'ai accepté pour roi.
Cette acceptation m'a immédiatement remplie de joie.
Qu'y-a-il d'insurmontable pour moi?

11. Unique fut ma pensée. Unique, ma décision. Unique,
le contenu de mon cœur: l'unique désir d'être la servante
de Celui-dont-le-chignon-porte la Gangâ avec la lune rayonnante
et dont la belle main porte le feu flamboyant.

12. C'est la voie du Roi. C'est aussi sa voie d'asservissement.
Si nous le savons, ce sera la gloire de Celui-dont-la-guirlande
est affectée par la fraîcheur et dont le front éclatant
porte l'œil isolé[3].

13. S'il a la gloire, il lui sied mal de laisser descendre
sur sa poitrine, comme une guirlande, le grand cobra glissant
et beaucoup divaguant[4]; car un jour, il peut atteindre la Fille
de la Montagne. Ce sera le malheur.

14. Afin de se sauver, mon cœur esseulé s'est créé un grand trésor
de penser à Celui-qui-porte sur la poitrine,
tel un joyau brillant, le long cobra crachant
le poison et le feu flamboyant.

யானே தவமுடையேன் என்னெஞ்சே நன்னெஞ்சம்
யானே பிறப்பறுப்பா னெண்ணினேன்—யானேயக்
கைம்மா வுரிபோர்த்த கண்ணுதலான் வெண்ணீற்ற
அம்மானுக் காளாயி னேன். ௭

ஆயினே னாள்வானுக் கன்றே பெறற்கரியன்
ஆயினே னஃதன்றே யாமாறு—தூய
புனற்கங்கை யேற்றானோர் பொன்வரையே போல்வான்
அனற்கங்கை யேற்றா னருள். ௮

அருளே யுலகெலாம் ஆள்விப்ப தீசன்
அருளே பிறப்பறுப்ப தானால்—அருளாலே
மெய்ப்பொருளை நோக்கும் விதியுடையே னெஞ்ஞான்றும்
எப்பொருளு மாவ தெனக்கு. ௯

எனக்கினிய எம்மானை யீசனை யானென்று
மனக்கினிய வைப்பாக வைத்தேன்—எனக்கவனைக்
கொண்டேன் பிரானாகக் கொள்வதுமே யின்புற்றேன்
உண்டே யெனக்கரிய தொன்று. ௰

ஒன்றே நினைந்திருந்தே னொன்றே துணிந்தொழிந்தேன்
ஒன்றேயென் னுள்ளத்தி னுள்ளடைத்தேன்—ஒன்றேகாண்
கங்கையான் திங்கட் கதிர்முடியான் பொங்கொளிசேர்
அங்கையாற் காளா மது. ௧௧

அதுவே பிரானாமா றாட்கொள்ளு மாறும்
அதுவே யினியறிந்தோ மானால்—அதுவே
பனிக்கணங்கு கண்ணியா ரொண்ணுதலின் மேலோர்
தனிக்கணங்கு வைத்தார் தகவு. ௧௨

தகவுடையார் தாமுளரேல் தாரகலஞ் சாரப்
புகவிடுதல் பொல்லாது கண்டீர்—மிகவடர
ஊர்ந்திடுமா நாகம் ஒருநாள் மலைமகளைச்
சார்ந்திடுமே லேபாவந் தான். ௧௩

தானே தனிநெஞ்சந் தன்னையுயக் கொள்வான்
தானே பெருஞ்சேமஞ் செய்யுமால்—தானேயோர்
பூணாகத் தாற்பொலிந்து பொங்கழல்சேர் நஞ்சுமிழும்
நீணாகத் தானை நினைந்து. ௧௪

15. Bien que, pensant à lui, les Célestes couvrent ses pieds
de fleurs, ils ne les atteindront pas. Pensant à lui
aux grandes tresses rouges et étincelantes, je le nomme: "Savant",
que va-t-il faire désormais pour moi?

16. Désormais, nous sommes sauvés, nous avons atteint les pieds de Dieu.
Désormais, point de tourment pour nous, ô mon cœur. Désormais,
nous avons fini de traverser l'océan tapageur des inépuisables
naissances engendrant un océan d'actes[5].

17. Par essence visible aux voyants, visible à ceux qui le voient
les mains jointes, il apparaît comme une lumière dans la pensée
de ceux qui le voient à travers l'amour, Principe
du vieil univers, Hara.[6]

18. Le nommerai-je Hara? Le nommerai-je Quatre-Faces[7]?
Le nommerai-je Hari[8] le-Suprême? Je ne saurais connaître
aujourd'hui la nature de notre Père qui, afin d'anéantir
sa force, du seul orteil, écrasa le Dânava[9].

19. Aujourd'hui nous avons facilement le don
de le voir, lui que ne purent mesurer jadis
Mâl[10] et Quatre-Faces, lui le porteur d'une lune ne vieillissant
jamais, lui les trois-fois-sept mondes.

20. Il connaît. Il fait connaître. Il est connaissance
qui connaît. Il est vérité, objet de la connaissance.
Le feu rayonnant, la terre, l'espace,
tout cela, c'est lui.

21. C'est lui les deux luminaires, le feu, l'espace.
C'est lui la terre, l'eau, le vent. C'est lui
la vie et les huit incarnations. Sa forme est
sagesse, quand, immobile, il paraît.

22. La pensée de ce serpent splendide est, semble-t-il,
de s'emparer du croissant de votre tête. Le voyez-vous?
Vous notre Roi à la gorge obscurcie comme si l'essence
d'une nuit s'y était arrêtée.

நினைந்திருந்து வானவர்கள் நீள்மலராற் பாதம்
புனைந்தும் அடிபொருந்த மாட்டார்—நினைந்திருந்து
மின்செய்வான் செஞ்சடையாய் வேதியனே யென்கின்றேற்
கென்செய்வான் கொல்லோ இனி. ௧௫

இனியோநாம் உய்ந்தோம் இறைவன்தாள் சேர்ந்தோம்
இனியோ ரிடரில்லோம் நெஞ்சே—இனியோர்
வினைக்கடலை யாக்குவிக்கும் மீளாப் பிறவிக்
கனைக்கடலை நீந்தினோங் காண். ௧௬

காண்பார்க்குங் காணலாந் தன்மையனே கைதொழுது
காண்பார்க்குங் காணலாங் காதலாற்—காண்பார்க்குச்
சோதியாய்ச் சிந்தையுளே தோன்றுமே தொல்லுலகுக்
காதியாய் நின்ற அரன். ௧௭

அரனென்கோ நான்முக னென்கோ அரிய
பரனென்கோ பண்புணர மாட்டேன்—முரணழியத்
தானவனைப் பாதத் தனிவிரலாற் செற்றானை
யானவனை யெம்மானை யின்று. ௧௮

இன்று நமக்கெளிதே மாலுக்கும் நான்முகற்கும்
அன்றும் அளப்பரியன் ஆனானை—என்றுமோர்
மூவா மதியானை மூவே ழுலகங்கள்
ஆவானைக் காணும் அறிவு. ௧௯

அறிவானுந் தானே யறிவிப்பான் தானே
அறிவா யறிகின்றான் தானே—அறிகின்ற
மெய்ப்பொருளுந் தானே விரிசுடர்பார் ஆகாயம்
அப்பொருளுந் தானே யவன். ௨௦

அவனே யிருசுடர்தீ யாகாச மாவான்
அவனே புவிபுனல்காற் றாவான்—அவனே
இயமான னாயட்ட மூர்த்தியுமாய் ஞான
மயனாகி நின்றானும் வந்து. ௨௧

வந்திதனைக் கொள்வதே யொக்குமிவ் வாளரவின்
சிந்தை யதுதெரிந்து காண்மினோ—வந்தோர்
இராநீ ரிருண்டனைய கண்டத்தீ ரெங்கள்
பிரானீருஞ் சென்னிப் பிறை. ௨௨

23. Quand même le Dieu, paré du croissant, de l'onde
et du serpent soufflant le feu, n'aurait pas pitié de nous,
ce tendre cœur, d'amour inséparable de notre père, se dira toujours
asservi à notre père à la gorge tachée.

24. Ceci n'est-il pas le saint Corps du Maître?
Ceci n'est-il pas un trésor pour moi? ceci n'est-il pas
un éclair vivement disparu? Il tournoie
encore dans ma pensée.

25. Comment le dire d'ici, pourquoi notre Magnanime-Seigneur
va mendiant n'importe où et au bois crématoire danse
dans la nuit épaisse? Nous le lui demanderons le jour
où nous l'aurons rencontré.

26. Pendantes, bouclées, ses tresses brillent comme la Montagne d'or.
Sa gorge est tachée. Sur sa poitrine d'or, sur ses côtés
partout excessif, reluisant, pend et s'étale,
près des os, le serpent.

27. Ne prends pas plaisir à t'orner la poitrine d'un serpent. Nous te le
demandons, avec humilité et vénération, depuis des jours. Lanceur
d'une flèche contre les trois remparts[11] des adversaires pour anéantir
leur force, orne-toi, par contre, d'un collier d'or.

28. Il s'orne d'un cobra meurtrier comme d'un bijou.
Il en a un autre pour ceinture brillante sur la peau lisse[12]
un autre pare son chignon. Que va-t-il en advenir pour moi,
insensée que je suis?

29. Tous ceux qui ne peuvent pas comprendre sa nature
le blasphèment. Vous l'avez vu. En son beau corps lumineux
couvert de poussière et paré d'os, d'autres voient
un déguisement diabolique.

30. Sa grandeur est d'être inconnaissable à autrui.
Il est aussi la grande Intelligence connaissable à autrui.
La nuit, notre Père se pare des os d'autrui.
Les farouches diables et lui dansent sur le feu, réjouis.

பிறையும் புனலும் அனலரவுஞ் சூடும்
இறைவ ரெமக்கிரங்கா ரேனுங்—கறைமிடற்ற
எந்தையார்க் காட்பட்டே மென்றென் றிருக்குமே
எந்தையா வுள்ளம் இது. ௨௩

இதுவன்றே யீசன் திருவுருவ மாமா
றிதுவன்றே யென்றனக்கோர் சேமம்—இதுவன்றே
மின்னுஞ் சுடருருவாய் மீண்டாயென் சிந்தனைக்கே
இன்னுஞ் சுழல்கின்ற திங்கு. ௨௪

இங்கிருந்து சொல்லுவதென் எம்பெருமான் எண்ணாதே
எங்கும் பலிதிரியும் எத்திறமும்—பொங்கிரவில்
ஈமவனத் தாடுவதும் என்னுக்கென் றோராய்வோம்
நாமவனைக் காணலுற்ற ஞான்று. ௨௫

ஞான்ற குழற்சடைகள் பொன்வரைபோல் மின்னுவன
போன்ற கறைமிடற்றான் பொன்மார்பின்—ஞான்றெங்கு
மிக்கயலே தோன்ற விளங்கி மிளிருமே
அக்கயலே வைத்த அரவு. ௨௬

அரவமொன் றாகத்து நீநயந்து பூணேல்
பரவித் தொழுதிரந்தோம் பன்னாள்—முரணழிய
ஒன்னாதார் மூவெயிலும் ஓரம்பா லெய்தானே
பொன்னார மற்றொன்று பூண். ௨௭

பூணாக வொன்று புனைந்தொன்று பொங்கதளின்
நாணாக மேன்மிளிர நன்கமைத்துக்—கோணாகம்
பொன்முடிமேற் சூடுவது மெல்லாம் பொறியிலியேற்
கென்முடிவ தாக இவர். ௨௮

இவரைப் பொருளுணர மாட்டாதா ரெல்லாம்
இவரை யிகழ்வதே கண்டீர்—இவர்தமது
பூக்கோல மேனிப் பொடிபூசி யென்பணிந்த
பேய்க்கோலங் கண்டார் பிறர். ௨௯

பிறரறிய லாகாப் பெருமையருந் தாமே
பிறரறியும் பேருணர்வுந் தாமே—பிறருடைய
என்பே யணிந்திரவில் தீயாடும் எம்மானார்
வன்பேயுந் தாமும் மகிழ்ந்து. ௩௦

31. Réjouis-toi, cœur naïf. Resplendis parmi les humains.
Tu as atteint un grand trésor. Développe encore
le grand amour qui t'asservit au Rôdeur paré, sans répulsion,
des os de n'importe qui.

32. Semblable à la descente d'un rayon du tendre croissant
qui-resplendit sur les tresses rouges, est, à l'examen,
le fil sur la poitrine de l'Etre premier à l'œil frontal inaltérable,
vieil Incendiaire de la triple ville.

33. Qu'ils divaguent ceux qui, sans s'en pénétrer, exposent les livresques
connaissances. Transcendante est l'essence de Celui à la gorge
de gemme bleue. Tel qui la médite sous telle apparence ou telle forme
la réalise sous cette apparence ou cette forme.

34. Il brûla d'une flèche les trois villes aériennes de ceux qui ne l'ont
pas loué proclamant: "nous sommes ses serviteurs". Ceux qui ne s'en
approchent pas par la pensée seront la proie des actes inconscients
mais gros de conséquences.

35. De peur que la blanche lune ne les détruise, les ténèbres
se sont réfugiées, dirait-on, dans la tache de sa belle gorge
de gemme. Capuchon déployé, gorge rayée, gueule ouverte,
les serpents s'agitent sur Lui.

36. O Toi à la gorge tachée! sur tes longues tresses, l'enfant de lune
maigrit et se tourmente pensant à la menace du cobra
Croîtrait-elle hélas! dans la crainte de le voir courir
sur elle et la saisir?

37. Destructeur des trois grandes murailles des géants irrévérencieux,
il porte le croissant de lune sur ses tresses. Si, sans le blasphémer
à cause de son corps (orné) d'os, on le loue dans ce monde, l'on ne
renaîtra plus ici dans un corps d'os.

38. Se levant au ciel abondamment illuminé, la lune touchée par le brillant
serpent s'amenuise. Au contraire, sur sa poitrine où le serpent monte
comme une parure de guirlande, resplendit, luxuriante,
la défense bien pointue du noir sanglier[13].

மகிழ்தி மடநெஞ்சே மானுடரில் நீயுந்
திகழ்தி பெருஞ்சேமஞ் சேர்ந்தாய்—இகழாதே
யாரென்பே யேனும் அணிந்துழல்வார்க் காட்பட்ட
பேரன்பே யின்னும் பெருக்கு. ௩௧

பெருகொளிய செஞ்சடைமேற் பிள்ளைப் பிறையின்
ஒருகதிரே போந்தொழுகிற் றொக்குந்—தெரியின்
முதற்கண்ணான் முப்புரங்க ளன்றெரித்தான் மூவா
நுதற்கண்ணான் றன்மார்பின் நூல். ௩௨

நூலறிவு பேசி நுழைவிலா தார்திரிக
நீல மணிமிடற்றான் நீர்மையே—மேலுலந்த
தெக்கோலத் தெவ்வுருவா யெத்தவங்கள் செய்வார்க்கும்
அக்கோலத் தவ்வுருவே யாம். ௩௩

ஆமா றறியாவே வல்வினைக ளந்தரத்தே
நாமாளென் றேத்தார் நகர்மூன்றும்—வேமா
றொருகணையாற் செற்றானை யுள்ளத்தா லுள்ளி
அருகணையா தாரை யடும். ௩௪

அடுங்கண்டாய் வெண்மதியென் றஞ்சி யிருள்போந்
திடங்கொண் டிருக்கின்ற தொக்கும்—படங்கொள்
அணிமிடற்ற பேழ்வா யரவசைத்தான் கோல
மணிமிடற்றி னுள்ள மறு. ௩௫

மறுவுடைய கண்டத்தீர் வார்சடைமேல் நாகந்
தெறுமென்று தேய்ந்துழலும் ஆஆ—உறுவான்
தளரமீ தோடுமேல் தானதனை யஞ்சி
வளருமோ பிள்ளை மதி. ௩௬

மதியா அடலவுணர் மாமதில்மூன் றட்ட
மதியார் வளர்சடையி னானை—மதியாலே
என்பாக்கை யாலிகழா தேத்துவரே லிவ்வுலகில்
என்பாக்கை யாய்ப்பிறவா ரீண்டு. ௩௭

ஈண்டொளிசேர் வானத் தெழுமதியை வாளரவந்
தீண்டச் சிறுகியதே போலாதே—பூண்டதோர்
தாரேறு பாம்புடையான் மார்பில் தழைந்திலங்கு
கூரேறு காரேனக் கொம்பு. ௩௮

39. Le Beau, pour une part, est femme.
Son beau corps de corail, au naturel, est comme
l'élégant mont d'or rouge[14], mais, paré de poussière,
il change: il est comme le brillant mont d'argent[15].

40. Cœur naïf, change! Les bénissant par la bouche
et par la pensée, adore les pieds de ses serviteurs.
Nul ne porte l'étroite couronne de lune. Lui la porte. Ecarte-toi
De la troupe de ceux-qui-ne-songent pas à lui.

41. Pour une part, tu es Mâl[16] qui mesura le monde,
pour l'autre, Umâ[17]. Ainsi les deux parts ne nous
révèlent ni ta forme ni ta couleur. Réalisée,
Ta forme n'est-elle que celle de l'éclair?

42. Est-ce réellement prise par le serpent qu'elle s'amenuisa?
ou l'as-tu coupée juste à la mesure voulue? Sortant
de l'enfance florissante ne croîtra-t-elle pas,
cette tendre enfant de lune?

43. Couronnée de cette lune, pour la basse mendicité ne cours point les villes,
O notre Magnanime-Seigneur! Ainsi le suppliant, ne l'en
empêchèrent point les lumineux Célestes. Impossible pour nous
de l'en empêcher. Il n'est connaissable qu'à lui-même.

44. Asservie à lui, refugiée en lui, je vis. Pourquoi
ne m'octroie-t-il pas la grâce, le Glorieux
qui-réjouit le cœur, l'Epoux de la Gangâ, le Grand au corps rouge,
le chef des Célestes?

45. Pratiquant la grande voie de la vision du Roi,
sollicitant la grande grâce du Roi, vous vous
demandez où réside le Roi. Il réside, ici, dans la pensée
de mes pareils. Il est aisé de le voir.

46. Ce qui est aisé ah! ah! pauvres imbéciles sans amour,
c'est la fermeté de vivre avec la pensée intérieure
de notre Père à la gorge luisante, de notre Père errant
paré de serpents.

கொம்பினையோர் பாகத்துக் கொண்ட குழகன்றன்
அம்பவள மேனி யதுமுன்னஞ்—செம்பொன்
அணிவரையே போலும் பொடியணிந்தால் வெள்ளி
மணிவரையே போலும் மறித்து. ௩௯

மறித்து மடநெஞ்சே வாயாலுஞ் சொல்லிக்
குறித்துத் தொழுதொண்டர் பாதங்—குறித்தொருவர்
கொள்ளாத திங்கட் குறுங்கண்ணி கொண்டார்மாட்
டுள்ளாதார் கூட்டம் ஒருவு. ௪௦

ஒருபா லுலகளந்த மாலவனும் மற்றை
ஒருபா லுமையவளாம் என்றால்—இருபாலும்
நின்னுருவ மாக நிறந்தெரிய மாட்டோம்மால்
நின்னுருவோ மின்னுருவோ நேர்ந்து. ௪௧

நேர்ந்தரவங் கொள்ளச் சிறுகிற்றோ நீயதனை
ஈர்ந்தளவே கொண்டிசைய வைத்தாயோ—பேர்ந்து
வளங்குழவித் தாய்வளர மாட்டாதோ என்றோ
இளங்குழவித் திங்க ளிது. ௪௨

திங்க ளிதுசூடிச் சில்பலிக்கென் றூர்திரியேல்
எங்கள் பெருமானே யென்றிரந்து—பொங்கொளிய
வானோர் விலக்காரேல் யாம்விலக்க வல்லமே
தானே யறிவான் தனக்கு. ௪௩

தனக்கே யடியனாய்த் தன்னடைந்து வாழும்
எனக்கே யருளாவா றென்கொல்—மனக்கினிய
சீராளன் கங்கை மணவாளன் செம்மேனிப்
பேராளன் வானோர் பிரான். ௪௪

பிரானவனை நோக்கும் பெருநெறியே பேணிப்
பிரானவன்றன் பேரருளே வேண்டிப்—பிரானவனை
எங்குற்றான் என்பீர்க ளென்போல்வார் சிந்தையினும்
இங்குற்றான் காண்பார்க் கெளிது. ௪௫

எளிய திதுவன்றே யேழைகாள் யாதும்
அளியீ ரறிவிலீ ராவா—வொளிகொண்மிடற்
றெந்தையராப் பூண்டுழலும் எம்மானை யுள்நினைந்த
சிந்தையராய் வாழுந் திறம். ௪௬

47. C'est par la fermeté, cœur naïf, que l'on peut atteindre, –
autrement, es-tu capable de l'obtenir? – le trésor des pieds
sacrés du donateur d'une part (de lui-même) à la pauvrette
aux yeux de jeune-mangue-fendue.

48. Voyant la luxuriante défense de sanglier sur la sainte poitrine,
regardant le tendre croissant sur le Magnanime, pas un jour,
jusqu'ici, il ne jugea: "ceci seulement est la lune"
le serpent sans esprit.

49. La belle enfant de lune, comme arrondie à la lime,
laisse courir ses rayons serrés. Leur mélange avec
les tresses de l'Egal à lui-même, font paraître celles-ci
comme tissées de fils d'or et d'argent.

50. Telles les fruits de cette cassie ornant les tresses
pendent d'un côté les boucles bleues
de la femme racée, portion de celui-dont-le-chignon
porte à droite la belle lune.

51. Les boucles sur la nuque, les bracelets beaux, elle est une part de toi.
La portant gracieusement, ne va pas, les anneaux tintinnabulant,
en pleine nuit, danser au vaste bois crématoire, avec les diables
et sur le feu abondant.

52. Belle et large, la pleine lune, au vaste ciel rouge, grandiose,
se lève. De même apparaît la gloire de la guirlande de crânes
sur les tresses rouges de Celui-qui-a, pour une part,
saint Mâl aux yeux rouges.

53. La glorieuse cassie fleurissant abondamment, le grand fleuve
au long cours plein d'eau débordant [du ciel], le chignon d'or
de notre Maître où s'agitent les longs serpents batailleurs
donnent le spectacle de la saison pluvieuse.

54. La couleur du nuage à la gorge, mon Œil-frontal où te cachas-tu,
de sorte que lui qui tournoie avec toi dans une même forme,
lui dont le corps est comme fait de nuage fondant, lui[18], portion de toi
ne te trouva pas jadis?

திறத்தான் மடநெஞ்சே சென்றடைவ தல்லாற்
பெறத்தானு மாதியோ பேதாய்—நிறத்த
இருவடிக்க ணேழைக் கொருபாக மீந்தான்
திருவடிக்கட் சேருந் திரு. ௪௭

திருமார்பி லேனச் செழுமருப்பைப் பார்க்கும்
பெருமான் பிறைக்கொழுந்தை நோக்கும்—ஒருநாள்
இதுமதியென் றொன்றாக இன்றளவுந் தேரா
ததுமதியொன் றில்லா அரா. ௪௮

அராவி வளைத்தனைய அங்குழவித் திங்கள்
விராவு கதிர்விரிய வோடி—விராவுதலாற்
பொன்னோடு வெள்ளிப் புரிபுரிந்தாற் போலாவே
தன்னோடே யொப்பான் சடை. ௪௯

சடைமேலக் கொன்றை தருகனிகள் போந்து
புடைமேவித் தாழ்ந்தனவே போலும்—முடிமேல்
வலப்பாலக் கோல மதிவைத்தான் றன்பங்கின்
குலபபாவை நீலக் குழல். ௫௦

குழலார் சிறுபுறத்துக் கோல்வளையைப் பாகத்
தெழிலாக வைத்தேக வேண்டா—கழலார்ப்பப்
பேரிரவி லீமப் பெருங்காட்டிற் பேயோடும்
ஆரழல்வாய் நீயாடும் அங்கு. ௫௧

அங்கண் முழுமதியஞ் செக்க ரகல்வானத்
தெங்கு மினிதெழுந்தா லொவ்வாதே—செங்கண்
திருமாலைப் பங்குடையான் செஞ்சடைமேல் வைத்த
சிரமாலை தோன்றுவதோர் சீர். ௫௨

சீரார்ந்த கொன்றை மலர்தழைப்பச் சேணுலவி
நீரார்ந்த பேரியாறு நீத்தமாய்ப்—போரார்ந்த
நாண்பாம்பு கொண்டசைத்த நம்மீசன் பொன்முடிதான்
காண்பார்க்குச் செவ்வேயோர் கார். ௫௩

காருருவக் கண்டத்தெங் கண்ணுதலே யெங்கொளித்தாய்
ஓருருவாய் நின்னோ டுழிதருவான்—நீருருவ
மேகத்தாற் செய்தனைய மேனியான் நின்னுடைய
பாகத்தான் காணாமே பண்டு. ௫௪

55. Jadis, à la terreur des Célestes, tu mangeas le poison apparu
dans l'Océan. Ta gorge en devint noire. Il y a aussi la tache, –
telle un grain de beauté, – dans la lune blanche sur tes longues
tresses rouges où vivent les serpents.

56. Si tu estimes que ce n'est pas un mal que la nourriture
dans une tête morte, blanchie et putride, dis-le, toi-à-la-couleur
de la blanche poussière d'incinération, car nous entendîmes médire
de toi, porteur de lune sur la tête.

57. Même si tu mendies dans le monde entier, vas-y
En te débarrassant de tes méchants serpents. Car, vois-tu
les femmes chastes, effrayées, ne viendront pas te donner l'aumône,
les serpents venimeux dansant sur toi.

58. Entre le feu largement flamboyant et la dense et grande obscurité
le voisinage est incompatible. Les tresses rouges de Celui-dont-le-corps
est comme le ciel empourpré s'assortissent aux fraîches boucles
de Celle-qui-est-portion de sa forme d'or.

59. Je ne puis comprendre ton essence. Fais-moi-la-grâce-de-me-la-montrer
toi-même, toi-qui-as un œil au front et une tache à la gorge. Cette forme
unie à la femme, ou la forme de Mâl, ô Monteur-du-taureau,
en laquelle de ces formes tiennes, te frottes-tu de cendre?

60. Comme si les nuages d'en-haut s'étaient réunis pour voiler
la splendeur du Mont d'or, le corps sacré du Père fut recouvert
ce jour-là de la peau noire du furieux éléphant en rut,
l'animal à trompe.

61. L'autre jour encore je me suis laissé asservir sans avoir vu sa sainte
forme. Aujourd'hui encore, je n'ai pas vu sa sainte forme. Que dirai-je
si un jour l'on me demande "Quelle est la forme de ton Roi?"
Quelle est-elle cette forme? As-tu une forme?

62. A quoi ressemble-t-elle? A quoi ne ressemble-t-elle pas? Que devient-elle?
Que ne devient-elle pas? A quoi ressemblait-elle, – qui le sait –
ta Forme de puissant chasseur, lorsqu'autrefois, chasseur
portant l'arc, tu t'es querellé avec Vijaya[19]?

பண்டமர ரஞ்சப் படுகடலில் நஞ்சுண்டு
கண்டங் கறுத்ததுவு மன்றியே—யுண்டு
பணியுறுவார் செஞ்சடைமேற் பான்மதியி னுள்ளே
மணிமறுவாய்த் தோன்றும் வடு. ௫௫

வடுவன் றெனக்கருதி நீமதித்தி யாயிற்
சுடுவெண் பொடிநிறத்தாய் சொல்லாய்—படுவெண்
புலாற்றலையி னுள்ளூண் புறம்பேசக் கேட்டோம்
நிலாத்தலையிற் சூடுவாய் நீ. ௫௬

நீயுலக மெல்லாம் இரப்பினும் நின்னுடைய
தீய அரவொழியச் செல்கண்டாய்—தூய
மடவரலார் வந்து பலியிடா ரஞ்சி
விடஅரவம் மேலாட மிக்கு. ௫௭

மிக்க முழங்கெரியும் வீங்கிய பொங்கிருளும்
ஒக்க வுடனிருந்தா லொவ்வாதே—செக்கர்போல்
ஆகத்தான் செஞ்சடையும் ஆங்கவன்றன் பொன்னுருவில்
பாகத்தாள் பூங்குழலும் பண்பு. ௫௮

பண்புணர மாட்டேன்நான் நீயே பணித்துக்காண்
கண்புணரு நெற்றிக் கறைக்கண்டா—பெண்புணரும்
அவ்வுருவோ மாலுருவோ ஆனேற்றாய் நீறணிவ
தெவ்வுருவோ நின்னுருவ மேல். ௫௯

மேலாய மேகங்கள் கூடியோர் பொன்விலங்கல்
போலாம் ஒளிபுதைத்தா லொவ்வாதே—மாலாய
கைம்மா மதக்களிற்றுக் காருரிவை போர்த்தபோ
தம்மான் திருமேனி யன்று. ௬௦

அன்றுந் திருவுருவங் காணாதே யாட்பட்டேன்
இன்றுந் திருவுருவங் காண்கிலேன்—என்றுந்தான்
எவ்வுருவோ நும்பிரா னென்பார்கட் கென்னுரைக்கேன்
எவ்வுருவோ நின்னுருவ மேது. ௬௧

ஏதொக்கும் ஏதொவ்வா தேதாகும் ஏதாகா
தேதொக்கும் என்பதனை யாரறிவார்—பூதப்பால்
வில்வேட னாகி விசயனோ டேற்றநாள்
வல்வேட னான வடிவு. ௬௨

63. Rival du bel (astre) aux rayons rouges en plein jour
se répandant au loin, brillera-t-il, dis-le, ô Lumière
que ne peut définir aucun mot substantiel,
le clair de lune sur ton chignon?

64. Comme en quête de la blanche lune répandant la clarté
il rôde et divague le serpent entré, comme le vent,
dans son chignon sacré semblable au ciel empourpré
où se trouve la lune.

65. Tel le matin, resplendissant est le Corps. Telle
le soleil du jour dur, resplendissante, la blanche cendre.
Tel la couleur du soir, le paquet des tresses. Telle
les ténèbres denses, la Gorge, – pour lui.

66. Tu portes le venin à la gorge. Est-ce en léchant ta gorge
ou est-ce parce qu'à la gorge il a, noire comme les ténèbres,
la couleur du charbon, qu'il a pris le venin à la gorge, le serpent
dansant sur ta poitrine, capuchon déployé?

67. C'est parce qu'il apprivoisa le serpent et la lune, le cerf candide
et le tigre agressif et qu'il supporte la chute d'eau[20], que l'anneau
(de victoire) est au pied sacré du brillant Œil-frontal
au corps d'or.

68. Afin de dissiper la bouderie de Celle-qui-a-des-anneaux-aux-pieds,
sur le rouge des pieds-aux-anneaux, il mit
son chignon portant la lune naissante et triompha.
Mais il empourpra le ciel devant lui.

69. Nous avons sur nous les pieds du Trois-yeux[21] ayant la lune courbe sur
son chignon. Nous ne respecterons plus KûRRu[22] sur la terre
Nous sommes capables de nous courber. Nous célébrons cet asservissement.
Le mal existe-t-il désormais pour nous?

70. Ceci est mon plus grand désir: sans défaillance, un jour
nous montreras-tu, Mon Père aux tresses tordues comme les flammes
d'un feu allumé, l'endroit où tu danses, en pleine nuit,
sur les hautes flammes.

வடிவுடைய செங்கதிர்க்கு மாறாய்ப் பகலே
நெடிதுலவி நின்றெறிக்குங் கொல்லோ—கடியுலவு
சொன்முடிவொன் றில்லாத சோதியாய் சொல்லாயால்
நின்முடிமேல் திங்கள் நிலா. ௬௩

நிலாவிலங்கு வெண்மதியை நேடிக்கொள் வான்போல்
உலாவி யுழிதருமா கொல்லோ—நிலாவிருந்த
செக்கரவ் வானமே யொக்குந் திருமுடிக்கே
புக்கரவங் காலையே போன்று. ௬௪

காலையே போன்றிலங்கும் மேனி கடும்பகலின்
வேலையே போன்றிலங்கும் வெண்ணீறு—மாலையின்
றாங்குருவே போலுஞ் சடைக்கற்றை மற்றவற்கு
வீங்கிருளே போலும் மிடறு. ௬௫

மிடற்றில் விடமுடையீ ரும்மிடற்றை நக்கி
மிடற்றில் விடங்கொண்ட வாறே—மிடற்றகத்து
மைத்தா மிருள்போலும் வண்ணங் கரிதாலோ
பைத்தாடு நும்மார்பிற் பாம்பு. ௬௬

பாம்பும் மதியும் மடமானும் பாய்புலியுந்
தாம்பயின்று தாழருவி தூங்குதலால்—ஆம்பொன்
உருவடிவி லோங்கொலிசேர் கண்ணுதலான் கோலத்
திருவடியின் மேய சிலம்பு. ௬௭

சிலம்படியா ளூடலைத் தான்றவிர்ப்பான் வேண்டிச்
சிலம்படிமேற் செவ்வரத்தஞ் சேர்த்தி—நலம்பெற்
றெதிராய செக்கரினும் இக்கோலஞ் செய்தான்
முதிரா மதியான் முடி. ௬௮

முடிமேற் கொடுமதியான் முக்கணான் நல்ல
அடிமேற் கொடுமதியோங் கூற்றைப்—படிமேற்
குனியவல மாம்அடிமை கொண்டாடப் பெற்றோம்
இனியவலம் உண்டோ எமக்கு. ௬௯

எமக்கிதுவோ பேராசை யென்றுந் தவிரா
தெமக்கொருநாள் காட்டுதியோ எந்தாய்—அமைக்கவே
போந்தெரிபாய்ந் தன்ன புரிசடையாய் பொங்கிரவில்
ஏந்தெரிபாய்ந் தாடும் இடம். ௭௦

71. Si, à ta gauche, tu mets la lune se levant au ciel auprès
de la femme candide, nous ne voyons plus la Fille de la montagne
ayant pris place à ta gauche. Trois-yeux,
Tu la vois bien de tes yeux.

72. Si je ne te sers pas te voyant et te saluant: "Mon Père",
même le ciel je ne le veux pas, Porteur du morceau de lune
régnant au firmament et Protecteur des sept mondes.
C'est toute ma pensée.

73. Tout ce que tu penses par la pensée, tu peux le perfectionner
à l'instant. Je te le dis avec certitude.
Loue et aime, ô cœur, le lotus des pieds de Celui-qui-porte
l'onde abondante aux grandes vagues.

74. L'on dit qu'il ne déborde point même si on y apporte toutes les fraîches
mers. Mais comment se fait-il qu'il déborde d'aumônes qu'y ont jetées
sans nulle intention les femmes naïves,
ce large vase fait d'un crâne?

75. Par le mugissement du Gange aux ondes agitées, par le mouvement
de la brillante lune, par le mouvement des serpents
sur le long chignon de l'Essence de la bonté, ses tresses répandues
ont l'apparence du ciel.

76. Au ciel, les heureux Célestes inclinent leurs diadèmes
d'or incrustés de gemmes. A leur frottement le beau lotus
de tes pieds s'est déchiré et couvert de cicatrices. Mon Père,
quelle pitié et quel malheur!

77. Quand il meut le pied, il ébranle l'enfer. Quand il meut la tête,
il ébranle la grande voûte. Quand il meut le bras où-roule-
l'anneau-de-bravoure, il ébranle les points cardinaux. Il le sait.
Il danse à faire crouler le tréteau.

78. Le danseur, ayant pour tréteau le champ des diables, s'apitoie-t-il
sur quelqu'un, mon pauvre (cœur)? S'il s'apitoyait que ne ferait-il
pas? Quel monde ne donnerait-il pas à ses adorateurs
depuis de longs jours asservis?

இடப்பால வானத் தெழுமதியை நீயோர்
மடப்பாவை தன்னருகே வைத்தால்—இடப்பாகங்
கொண்டாள் மலைப்பாவை கூறொன்றுங் கண்டிலங்காண்
கண்டாயே முக்கண்ணாய் கண். ௭௧

கண்டெந்தை யென்றிறைஞ்சிக் கைப்பணியான் செய்யேனேல்
அண்டம் பெறினும்அது வேண்டேன்—துண்டஞ்சேர்
விண்ணாறுந் திங்களாய் மிக்குலக மேழினுக்குங்
கண்ணாளா ஈதென் கருத்து. ௭௨

கருத்தினால் நீகருதிற் றெல்லாம் உடனே
திருத்தலாஞ் சிக்கெனநான் சொன்னேன்—பருத்தரங்க
வெள்ளநீ ரேற்றான் அடிக்கமலம் நீவிரும்பி
உள்ளமே யெப்போதும் ஓது. ௭௩

ஓத நெடுங்கடல்க ளெத்தனையு முய்த்தட்ட
ஏது நிறைந்தில்லை யென்பராற்—பேதையர்கள்
எண்ணா திடும்பலியா லென்னோ நிறைந்தவா
கண்ணார் கபாலக் கலம். ௭௪

கலங்கு புனற்கங்கை யூடால லாலும்
இலங்கு மதியியங்க லாலும்—நலங்கொள்
பரிசுடையான் நீண்முடிமேற் பாம்பியங்க லாலும்
விரிசடையாங் காணில் விசும்பு. ௭௫

விசும்பில் விதியுடைய விண்ணோர் பணிந்து
பசும்பொன் மணிமகுடந் தேய்ப்ப—முசிந்தெங்கும்
எந்தாய் தழும்பேறி யேபாவம் பொல்லாவாம்
அந்தா மரைபோ லடி. ௭௬

அடிபேரிற் பாதாளம் பேரும் அடிகள்
முடிபேரின் மாமுகடு பேரும்—கடகம்
மறிந்தாடு கைபேரில் வான்திசைகள் பேரும்
அறிந்தாடும் ஆற்றா தரங்கு. ௭௭

அரங்கமாப் பேய்க்காட்டி லாடுவான் வாளா
இரங்குமோ எவ்வுயிர்க்கும் ஏழாய்—இரங்குமேல்
என்னாக வையான்றான் எவ்வுலகம் ஈந்தளியான்
பன்னா ளிரந்தாற் பணிந்து. ௭௮

79. Le servir, orner de fleurs les pieds du porteur de longues
tresses, louer ceux qui le font, délibérément et pour toujours
être au service de notre Père, n'est-ce pas là
l'orgueil de mon esprit[23]?

80. Il apparut pour écraser le démon aux multiples bras[24] soulevant
par orgueil la montagne, ce pied, frappeur et vainqueur
de Kâla[25], loué par les divins Mâl et AyaN[26] désolés
de ne pas le voir, puis réjouis.

81. Nous vainquîmes même Kâla, nous échappâmes à l'enfer terrible, nous coupâmes
les racines des deux actes antérieurs, une fois atteint le refuge
sur le lotus des pieds de celui-qui-lança la cruelle flèche de feu afin que
s'éteignent et périssent ceux-aux-belles-forteresses.

82. Pour ceux-qui-l'ont-atteint, ils brillent comme le tendre-bourgeonnement d'or
pour ceux-qui-le-fuient, ils sont comme la liane de feu, à bien examiner,
les éclairs que sont, dit-on, les tresses pendantes de celui-dont-la couleur de feu
fait pâlir les rouges rayons du soleil couchant.

83. Telles les éclairs, ses tresses sont rouges. S'il arrive ici avec Mâl,
à quoi comparerait-on ce spectacle? On dirait la montagne d'or
semblable à lui et une belle montagne bleue
se tenant allongées, côte à côte.

84. Il est pareil au feu à longues flammes, à la fraîche lune et aux chauds
et cruels rayons droits, l'œil de Celui-qui-en-a-trois,
bien que, horriblement, il ait détruit par le feu
les trois murailles des rebelles.

85. Le voyant à m'en remplir les yeux; joignant les mains à m'en rassasier,
le pensant par la pensée à m'en remplir la pensée,je me réjouirai,
l'appelant toujours Céleste, Danseur sur le feu,
s'il m'est donné de voir le Grand.

86. Si toute autre chose nous est donnée, nous n'en voulons pas,
que ceci nous arrive ou même n'arrive pas, nous qui l'avons
un peu connu Celui-qui-a un autre œil au front et qui-faisons-partie
de sa bonne troupe de diables.

பணிந்தும் படர்சடையான் பாதங்கள் போதால்
அணிந்தும் அணிந்தவரை யேத்தத்—துணிந்தென்றும்
எந்தையார்க் காட்செய்யப் பெற்ற இதுகொலோ
சிந்தையார்க் குள்ள செருக்கு. ௭௯

செருக்கினால் வெற்பெடுத்த எத்தனையோ திண்டோள்
அரக்கனையும் முன்னின் றடர்த்த—திருத்தக்க
மாலயனுங் காணா தரற்றி மகிழ்ந்தேத்தக்
காலனையும் வென்றுதைத்த கால். ௮௦

காலனையும் வென்றோங் கடுநரகங் கைகழன்றோம்
மேலை யிருவினையும் வேரறுத்தோங்—கோல
அரணார விந்தழிய வெந்தீயம் பெய்தான்
சரணார விந்தங்கள் சார்ந்து. ௮௧

சார்ந்தார்க்குப் பொற்கொழுந்தே யொத்திலங்கிச் சாராது
பேர்ந்தார்க்குத் தீக்கொடியின் பெற்றியவா—நேர்ந்துணரில்
தாழ்சுடரோன் செங்கதிருஞ் சாயுந் தழல்வண்ணன்
வீழ்சடையே யென்றுரைக்கும் மின். ௮௨

மின்போலுஞ் செஞ்சடையான் மாலோடும் ஈண்டிசைந்தால்
என்போலுங் காண்பார்கட் கென்றிரேற்—றன்போலும்
பொற்குன்றும் நீல மணிக்குன்றுந் தாமுடனே
நிற்கின்ற போலும் நெடிது. ௮௩

நெடிதாய பொங்கெரியுந் தண்மதியும் நேரே
கடிதாங் கடுஞ்சுடரும் போலுங்—கொடிதாக
விண்டார்கள் மும்மதிலும் வெந்தீ யினிலழியக்
கண்டாலும் முக்கணாங் கண். ௮௪

கண்ணாரக் கண்டும்என் கையாரக் கூப்பியும்
எண்ணார எண்ணத்தா லெண்ணியும்—விண்ணோன்
எரியாடி யென்றென்றும் இன்புறுவன் கொல்லோ
பெரியானைக் காணப் பெறின். ௮௫

பெறினும் பிறிதியாதும் வேண்டே நமக்கீ
துறினும் உருதொழியு மேனுஞ்—சிறிதுணர்த்தி
மற்றொருகண் நெற்றிமேல் வைத்தான்றன் பேயாய
நற்கணத்தி லொன்றாய நாம். ௮௬

87. Couronnant notre Maître de guirlandes verbales et attachant
à ses pieds d'or des guirlandes de fleurs, si, avec amour, nous saisissons
l'unique Sapience, comment nous nuiront-elles les
ténèbres dites "actes brûlants"?

88. Dirai-je que c'est l'image des ténèbres? Dirai-je que c'est le nuage noir?
Dirai-je que c'est la lazulite sans défaut, le brillant de ta gorge,
ô Toi plein de grâce pour moi, ô Porteur sur tes rouges tresses
de la riantes et blanche lune?

89. Toi, sans éclipse, le puissant MadaN[27] d'un regard, tu le réduisis
en blanche poussière. Tu résides dans les pensées claires. Le brillant
poison avalé par toi est tel quel. Pourquoi cependant ta gorge a-t-elle
noirci? Dis-le moi.

90. Dis-nous ceci notre Père: que ferais-tu si, dévastant et débordant
tes humides tresses, s'enflait l'onde de la mugissante Gangâ
entraînant les longs serpents, siffleurs et éveillés,
et la blanche lune?

91. Servante des pieds rouges de Celui-aux-tresses rouges unies
aux vagues, chantant ses louanges, nous l'avons senti. Vous l'avez-vu.
Nous avons, sachez-le, tout-ce-qu'il-faut pour cette vie et l'autre.
Pourquoi médire de nous?

92. Il me possède. Il est l'Unique.
Son essence est d'être inconnaissable.
Ses tresses propres sont comme faites de lingots d'or.
Il est la grâce pour les Célestes.

93. Contemple-le. C'est l'éternel Chef des Célestes.Contemple-le.
Il a la couleur du beau corail. Contemple-le. Une tache
est sur sa gorge. En outre, bon cœur, désire avoir pour lui
un amour sincère et immuable.

94. Est-ce par désir que tu ne peux te séparer d'elle? A part toi
n'as-tu pas un autre endroit pour la loger, la fille du
Montagnard? Ô toi au grand taureau pareil au nuage-blanc, craint-elle
de résider séparée de toi? Dis-le.

நாமாலை சூடியும் நம்மீசன் பொன்னடிக்கே
பூமாலை கொண்டு புனைந்தன்பாய்—நாமோர்
அறிவினையே பற்றினா லெற்றே தடுமே
எறிவினையே யென்னும் இருள். ௮௭

இருளின் உருவென்கோ மாமேக மென்கோ
மருளின் மணிநீல மென்கோ—அருளெமக்கு
நன்றுடையாய் செஞ்சடைமேல் நக்கிலங்கு வெண்மதியம்
ஒன்றுடையாய் கண்டத் தொளி. ௮௮

ஒளிவி லிவன்மதனை யொண்பொடியா நோக்கித்
தெளிவுள்ள சிந்தையினிற் சேர்வாய்—ஒளிநஞ்சம்
உண்டவா யஃதிருப்ப வுன்னுடைய கண்டமிருள்
கொண்டவா றென்னிதனைக் கூறு. ௮௯

கூறெமக்கீ தெந்தாய் குளிர்சடையை மீதழித்திட்
டேறமிகப் பெருகி னென்செய்தி—சீறி
விழித்தூரும் வாளரவும் வெண்மதியும் ஈர்த்துத்
தெழித்தோடுங் கங்கைத் திரை. ௯௦

திரைமருவு செஞ்சடையான் சேவடிக்கே யாளாய்
உரைமருவி யாமுணர்ந்தோங் கண்டீர்—தெரிமினோ
இம்மைக்கும் அம்மைக்கும் எல்லாம் அமைந்தோமே
எம்மைப் புறனுரைப்ப தென். ௯௧

என்னை யுடையானும் ஏகமாய் நின்றானுந்
தன்னை யறியாத தன்மையனும்—பொன்னைச்
சுருளாகச் செய்தனைய தூச்சடையான் வானோர்க்
கருளாக வைத்த அவன். ௯௨

அவன்கண்டாய் வானோர் பிரானாவா னென்றும்
அவன்கண்டா யம்பவள வண்ணன்—அவன்கண்டாய்
மைத்தமர்ந்த கண்டத்தான் மற்றவன்பால் நன்னெஞ்சே
மெய்த்தமர்ந்தன் பாய்நீ விரும்பு. ௯௩

விருப்பினால் நீபிரிய கில்லாயோ வேறா
இருப்பிடமற் றில்லையோ என்னோ—பொருப்பன்மகள்
மஞ்சுபோல் மால்விடையாய் நிற்பிரிந்து வேறிருக்க
அஞ்சுமோ சொல்லா யவள். ௯௪

95. Celle-là est une jeune-femme de race: elle ne quittera pas sa place.
Il en est de même de celle-ci, une ondine. Orné de cendre blanche et d'os,
vous n'en connaissez point de séparation. Dites-nous quelle est,
entre les deux, celle proche par l'amour.

96. Qui est capable de voir Hara? Le recouvrant de la couverture
d'amour et, par un glorieux privilège, l'enfermant
dans notre cœur unique, nous le gardons
mystérieusement caché.

97. Le tiens-tu caché dans les sept mondes? sinon le gardes-tu
dans ta puissante main, ce feu flambant rouge que tu suscitas,
abondant et déchaîné, et qui pénétra les trois mondes
en s'y mêlant?

98. A tenir le feu, ta paume a-t-elle rougi? ou la beauté
de ta paume a-t-elle rougi le feu? L'anneau-de-bravoure
agité, au bois où dansent les diables, tenant la brillante flamme
danseur sur le feu, dis-le.

99. Est-ce pour que Celle aux seins jeunes et tendus comme des coupes la voie?
ou pour que la voie cette troupe des diables du bois crématoire –
Dis-le moi une fois pour toutes, la danse dansée par Toi-au-cobra
à cinq bouches béantes lançant des flammes?

100. Si elle marche, la terre tremble, si elle regarde, le point cardinal
se consume, si elle cogne, le monde entier s'afflige. Ta Monture, ô Toi
pareil à l'or, est-ce le lion batailleur de la montagne? est-ce le taureau?
Est-ce la foudre grondante? Dis-le sans équivoque.

101. Ceux qui diront les paroles de cette guirlande de strophes
enchaînées, chant ému de la diablesse de Kâreikkâl
avec une débordante dévotion, s'en iront louer Annal[28]
saisis d'amour inaltérable.

அவளோர் குலமங்கை பாகத் தகலாள்
இவளோர் சலமகளும் ஈதே—தவள நீ
றென்பணிவீ ரென்றும் பிரிந்தறியீ ரீங்கிவருள்
அன்பணியார் சொல்லுமினிங் கார். ௯௫

ஆர்வல்லார் காண அரனவனை யன்பென்னும்
போர்வை யதனாலே போர்த்தமைத்துச்—சீர்வல்ல
தாயத்தால் நாமுந் தனிநெஞ்சி னுள்ளடைத்து
மாயத்தால் வைத்தோம் மறைத்து. ௯௬

மறைத்துலக மேழினிலும் வைத்தாயோ அன்றேல்
உறைப்போடும் உன்கைக்கொண்டாயோ—நிறைத்திட்
டுளைந்தெழுந்து நீயெரிப்ப மூவுலகும் உள்புக்
களைந்தெழுந்த செந்தீ யழல். ௯௭

அழலாட அங்கை சிவந்ததோ அங்கை
அழகா லழல்சிவந்த வாறோ—கழலாடப்
பேயாடு கானிற் பிறங்க அனலேந்தித்
தீயாடு வாயிதனைச் செப்பு. ௯௮

செப்பேந் திளமுலையாள் காணவோ தீப்படுகாட்
டப்பேய்க் கணமவைதாங் காணவோ—செப்பெனக்கொன்
றாகத்தா னங்காந் தனலுமிழு மைவாய
நாகத்தா யாடுன் னடம். ௯௯

நடக்கிற் படிநடுங்கு நோக்கிற் றிசைவேம்
இடிக்கி னுலகனைத்தும் ஏங்கும்—அடுக்கல்
பொருமேறோ வானேறோ பொன்னொப்பாய் நின்னே
றுருமேறோ வொன்றா வுரை. ௧௦௦

உரையினா லிம்மாலை யந்தாதி வெண்பாக்
கரைவினாற் காரைக்காற் பேய்சொற்—பரவுவார்
ஆராத வன்பினோ டண்ணலைச்சென் றேத்துவார்
போராத காதல் பிறந்து. ௧௦௧

NOTES

1. *ARpudaN* (S. *adbhuta*, miraculeux, mystérieux) l' "Admirable", épithète désignant Civa.

2. [V. Note bibliographique p. 116]

3. Outre ses deux yeux, Civa a un troisième œil au milieu du front.

4. [V. Index sv *aṭar*]

5. D'après le civaïsme, comme d'après tous les dogmes indiens, nos actes, bons et mauvais, nous suivent à travers la chaîne de nos renaissances, en sont la cause et nous rendent heureux ou malheureux. Seuls échappent ceux qui se sont réfugiés en Dieu ou arrivent à un état d'équanimité parfaite par lequel on cesse de s'attacher aux actes générateurs de naissances nouvelles, ce qui supprime celles-ci. [V. Index sv *iṉi, iṉ, aṭal*]

6. Dans le texte *AraN*, forme tamoule de *Hara* (S.), épithète de Civa.

7. Allusion à Brahman (S.), être suprême, créateur, premier dieu de la Trinité hindoue, représenté avec quatre faces.

8. Dans le texte *Ari*, forme tamoule de Hari (S.), épithète de Viṣṇu. [V. Index sv *ari*]

9. Dans les texte *TāNavaN*, forme tamoule de Dānava. Allusion à Rāvaṇa (S.), le démon, roi de Laṅkā (Ceylan) et chef des Rākṣasa (S.). Il ébranla le mont Kailāsa, la résidence de Civa, en essayant de l'arracher. Il appartenait probablement à cette catégorie de démons ou *rākṣasa*, appelés *dānava* (S.), descendants de Danu (S.) une des filles de Dakṣa (S.)

10. Nom tamoul de Viṣṇu (S.)

11. Allusion à Civa comme destructeur de Tripura, triple ville ou ville à trois remparts d'or, d'argent et de fer construite par Maya pour les Asura. Ce fut dit-on une triple forteresse pouvant se mouvoir dans les airs. Civa l'aurait brûlée d'un regard ou d'un sourire ou d'une flèche.

12. Allusion à la peau de tigre qui ceint les reins de Civa.

13. Il s'agit ici de la défense de Viṣṇu dans son avatar en sanglier. Civa s'est orné de cette défense. D'où l'un de ses mille noms, Varāha-çṛṅga-dhṛk (S.), porteur de la défense du sanglier (*Liṅgapurāṇa*, adhyāya 98, vers 145). Nous devons cette explication et cette référence à Mr. Bhatt, le savant sanskritiste de notre Institut.

14. Allusion au Meru (S.), la montagne fabuleuse en or, au centre du Jambudvīpa.

15. Allusion à l'Himālaya, la montagne neigeuse.

16. *Māl*, c'est-à-dire Viṣṇu, considéré comme uni avec Civa en un seul corps, Harihara.

17. Dans le texte *Umei*, forme tamoule de Umā, (S.), autre nom de Durgā, épouse de Civa. On la considère aussi comme formant une moitié du corps de Civa, tout comme Viṣṇu.

18. Viṣṇu V. note 16.

19. C'est-à-dire Arjuna (S.), l'un des cinq fils de Pāṇḍu (S.). Civa aurait pris la forme d'un chasseur pour combattre Arjuna.

20. [V. Index sv *tāṅku, tūṅku*]

21. Voir note 3.

22. En tamoul, l'on désigne souvent sous le nom de KūRRu le dieu de la mort Yama (S.).

23. [V. Index sv *cintai*]

24. Allusion à Rāvaṇa. V. note 9.

25. Dans le texte *KālaN* forme tamoule de kāla (S.), le destin ou l'heure de la mort souvent personnifiée et représentée avec les attributs de Yama (S.), le dieu de la mort. En tamoul YamaN et KālaN, désignent le dieu de la mort.

26. Nom tamoul de Brahmā (S.) V. Note 7.

27. Forme tamoule syncopée de Manmatha (S.), le dieu de l'amour, dit aussi Kāma (S.) [V. Index sv *oḷivu, vil*]

28. Aṇṇal, nom tamoul impliquant l'idée de grandeur. Il désigne ici Civa.

LE DOUBLE COLLIER DE GEMMES

LE DOUBLE COLLIER DE GEMMES[1]

1. Troublant et accablant, quand un rude malheur
te consume, toi qu'on nomme cœur,
évite de demeurer dans la crainte et le relâchement.
Tu l'as trouvé. Sans te relâcher, adore
le Maître. Son chef porte la Gangâ
qui croît et monte, la jeune et blanche
lune cornue croissant au ciel
et l'asclépiade.

2. "Hors Lui point de maître" pensent ceux
qui, éblouis, le portent au fond du cœur, en parlent
et vivent sans l'oublier. A jamais le Roi les préservera
de la naissance sur terre.

3. "Roi!" le nomment-ils depuis de longs jours,
le louant et le vénérant. Il ne sera pas spectateur
de leur tourment, vous le savez, le Maître immuable,
le Sage. Sur son chef aux longues tresses d'or rouge
siffle sans cesse le serpent dont la gueule
porte des poches et qui vit
dans les bosquets de cassie où butinent
et se querellent les abeilles.

4. Le Sage est leur refuge. Ils sont ses serviteurs.
En s'unissant à eux, le Puissant les protège de la noyade[2].
S'il trouve l'or, il ne s'en pare pas, Lui paré du cobra meurtrier
Cœur, comment le trouves-tu maintenant?

திருவிரட்டைமணிமாலை

கிளர்ந்துந்து வெந்துயர் வந்தடும்
போதஞ்சி நெஞ்சமென்பாய்
தளர்ந்திங் கிருத்தல் தவிர்திகண்
டாய்தள ராதுவந்தி
வளர்ந்துந்து கங்கையும் வானத்
திடைவளர் கோட்டுவெள்ளை
இளந்திங் களும்மெருக் கும்மிருக்
குஞ்சென்னி யீசனுக்கே. க

ஈச னவனல்லா தில்லை யெனநினைந்து
கூசி மனத்தகத்துக் கொண்டிருந்து—பேசி
மறவாது வாழ்வாரை மண்ணுலகத் தென்றும்
பிறவாமைக் காக்கும் பிரான். உ

பிரானென்று தன்னைப்பன் னாள்பர
வித்தொழு வாரிடர்கண்
டிரானென்ன நிற்கின்ற ஈசன்கண்
டீரின வண்டுகிண்டிப்
பொராநின்ற கொன்றைப் பொதும்பர்க்
கிடந்துபொம் மென்றுறைவாய்
அராநின் றிரைக்குஞ் சடைச்செம்பொன்
நீள்முடி யந்தணனே. ங

அந்தணனைத் தஞ்சமென் றாட்பட்டா ராழாமே
வந்தணைந்து காத்தளிக்கும் வல்லாளன்—கொந்தணைந்த
பொன்கண்டாற் பூணாதே கோள்நாகம் பூண்டானை
என்கண்டாய் நெஞ்சே யினி. ச

5. Maintenant, dans tes longues tresses est la nommée Gangâ
Si la Fille de la Montagne[3]
à la bouche de fruit-mûr, unie à ton corps, s'en apercevait
que ferais-tu? Arc en main,
afin que la triple ville errante des rancuniers se consume
et s'abîme dans le feu rouge
tu lanças l'autre jour une longue flèche unique,
ô blanc Çankara[4]

6. Çankara a des tresses pendantes. Sur ces tresses, le Pur
se plaît à porter des serpents furieux. Là-bas, un jour,
Il nous préservera de la noyade nous faisant dire: hélas! hélas!
Cœur, loue-le sans cesse.

7. J'ai également un mot à te dire
si tu m'écoutes: "Ne touche jamais
au serpent sifflant sur la belle guirlande rouge'
ô Savant portant sur le chef
la Gangâ pleine de vagues quand, descendue,
elle coule, la cassie remplie de nectar
et le prosopis[6] qui embaume
sur les tresses rouges.

8. Savant, objet des Veda, commencement des Veda,
La bonne étoile Adiraï[7] t'est consacrée. Pour te sonder
devenu puissant sanglier, Mâl lui-même pénétra sous terre
"Hélas! dit-il, je ne le puis".

9. Vous ne voulez pas être jetés dans le vaste
océan des malheurs d'ici-bas
pour y descendre jusqu'au bout. Vous voulez
le bonheur. Sans tarder, inclinez-vous
et soumettez-vous aux doux pieds dorés
du Héros à huit bras,
spectateur de la ruine des villes des réfractaires.
Persévérez-y toujours.

இனிவார் சடையினிற் கங்கையென்
பாளையங் கத்திருந்த
கனிவாய் மலைமங்கை காணிலென்
செய்திகை யிற்சிலையான்
முனிவார் திரிபுரம் மூன்றும்வெந்
தன்றுசெந் தீயின்மூழ்கத்
தனிவார் கணையொன்றி னால்மிகக்
கோத்தவெஞ் சங்கரனே. ௫

சங்கரனைத் தாழ்ந்த சடையானை யச்சடைமேற்
பொங்கரவம் வைத்துகந்த புண்ணியனை—யங்கொருநாள்
ஆவாவென் றாழாமைக் காப்பானை யெப்பொழுதும்
ஓவாது நெஞ்சே யுரை. ௬

உரைக்கப் படுவது மொன்றுண்டு
கேட்கிற்செவ் வான்தொடைமேல்
இரைக்கின்ற பாம்பினை யென்றுந்
தொடேலிழிந் தோட்டத்தெங்குந்
திரைக்கின்ற கங்கையுந் தேனின்ற
கொன்றையுஞ் செஞ்சடைமேல்
விரைக்கின்ற வன்னியுஞ் சென்னித்
தலைவைத்த வேதியனே. ௭

வேதியனை வேதப் பொருளானை வேதத்துக்
காதியனை யாதிரைநன் னாளானைச்—சோதிப்பான்
வல்லேன மாய்ப்புக்கு மாலவனும் மாட்டாது
கில்லேன மாவென்றான் கீழ். ௮

கீழா யினதுன்ப வெள்ளக்
கடற்றள்ளி யுள்ளுறப்போய்
வீழா திருந்தின்பம் வேண்டுமென்
பீர்விர வார்புரங்கள்
பாழா யிடக்கண்ட கண்டனெண்
தோளன்பைம் பொற்கழலே
தாழா திறைஞ்சிப் பணிந்துபன்
னாளுந் தலைநின்மினே. ௯

10. S'ils assument les cinq vertus-suprêmes, s'humiliant
et percevant les objets-suprêmes, ils apercevront
les pieds d'or rouge du suprême Maître du monde et d'Adirai,
à la gorge noircie par l'engloutissement du poison.

11. L'acte ne tient pas devant l'ombre
des adorateurs de ceux qui virent
les pieds rouges portant l'anneau-de-bravoure.
Il n'a point d'égal, notre Père.
Son corps est rouge comme le feu ardent. Le vieil acte
qui nous poursuit et nous tourmente
peut-il résister, quand je l'adore
la main jetant de belles fleurs?

12. Avant que le vieil acte ne t'encercle, sans tarder, hâtivement
Cœur, incline-toi et pense à lui, couvert de la brillante cendre.
La délicate Umâ est sa moitié
Il brûla le corps de KûRRu.

13. Cœur, pense à l'unique Secours,[8]
– tu as su ce que valent
femme et enfants, – Notre-Dieu,
notre Père aux tresses restées non mouillées
bien que tout un fleuve y soit entré.
Semblable au feu rouge non éteint,
il est le Roi des Célestes, l'Habitant
de l'air. Adore ses pieds.

14. A tes pieds, ce jour-là, pourquoi brisas-tu les vingt bras
et les têtes du démon[9]? Sur ton chef coule le fleuve.
Tu danses sur le feu ardent. Tu te couvres de la cendre de ce feu.
Tu t'arroses de beurre-fondu.

15. Afin qu'en ta présence le feu recouvre
et consume à l'instant les trois
grandes murailles des démons, tu bandas l'arc.
Pourquoi? Les diables à la bouche sèche et forte
chantent au vaste bois crématoire

தலையாய ஐந்தினையுஞ் சாதித்துத் தாழ்ந்து
தலையா யினவுணர்ந்தோர் காண்பர்—தலையாய
அண்டத்தான் ஆதிரையான் ஆலாலம் உண்டிருண்ட
கண்டத்தான் செம்பொற் கழல். ௰

கழற்கொண்ட சேவடி காணலுற்
    றார்தம்மைப் பேணலுற்றார்
நிழற்கண்ட போழ்தத்து நில்லா
    வினைநிக ரேதுமின்றித்
தழற்கொண்ட சோதிச்செம் மேனியெம்
    மானைக்கைம் மாமலர்தூய்த்
தொழக்கண்டு நிற்கிற்கு மோதுன்னி
    நம்மடுந் தொல்வினையே. ௧௧

தொல்லை வினைவந்து சூழாமுன் தாழாமே
ஒல்லை வணங்கி யுமையென்னும்—மெல்லியலோர்
கூற்றானைக் கூற்றுருவங் காய்ந்தானை வாய்ந்திலங்கு
நீற்றானை நெஞ்சே நினை. ௧௨

நினையா தொழுதிகண் டாய்நெஞ்ச
    மேயிங்கொர் தஞ்சமென்று
மனையா ளையுமக்கள் தம்மையுந்
    தேறியோ ராறுபுக்கு
நனையாச் சடைமுடி நம்பனந்
    தாதைநொந் தாதசெந்தீ
யனையா னமரர் பிரானண்ட
    வாண னடித்தலமே. ௧௩

அடித்தலத்தின் அன்றரக்கன் ஐந்நான்கு தோளும்
முடித்தலமும் நீமுரித்த வாறென்—முடித்தலத்தில்
ஆறாடி ஆறா அனலாடி அவ்வனலின்
நீறாடி நெய்யாடி நீ. ௧௪

நீநின்று தானவர் மாமதின்
    மூன்றும் நிரந்துடனே
தீநின்று வேவச் சிலைதொட்ட
    வாறென் றிரங்குவல்வாய்ப்
பேய்நின்று பாடப் பெருங்கா

qui te sert de théâtre. Te déplaçant
tu y danses. Les ogres t'y adorent, ô Pur
au pied cerclé de l'anneau-de-bravoure.

16. Afin que les actes-purs ne suivent pas une voie mensongère,
volontairement les cinq-sens se sont concentrés sur l'amour voué
au Père. Il s'est réjoui couvrant son triple corps de la peau
arrachée au puissant animal à trompe.

17. Comment l'atteindre par l'amour?
Sur lui, un serpent dansant
empêche toute personne de l'approcher.
Par ailleurs, lui-même
s'orne de colliers de vieux crânes[10]
et d'os blanchis,
et, s'en réjouissant, monte
un taureau.

18. Pour monter, il n'a rien d'autre que le taureau, Notre
Magnanime aux tresses splendides arrosées par tout un fleuve.
Il avala le poison jadis vomi par l'autre cobra[11] aux brillants
capuchons, dans le vaste océan entouré de Célestes.

19. Nous lui rendons toujours d'agréables services.
Si nous lui en demandons un jour
un pour nous, aura-t-il la grâce de le rendre?
N'ayant pu trouver, pour Umâ
à la bouche semblable au fruit de la bryone,
un jeune taureau blanc comme celui
qui le porte incomparablement, il l'a prise
avec lui, l'Excellent.

20. Avant qu'inerte, tu ne sois, sur les bois morts entassés, brûlé,
par tes proches à la vie excellente, sur les vertus de l'Excellent arrosé
de beurre-fondu, avaleur du poison du vaste océan, renseigne-toi,
Cœur profond, et éclaire-toi.

டரங்காப் பெயர்ந்து நட்டம்
போய்நின்று பூதந் தொழச்செய்யும்
மொய்கழற் புண்ணியனே. ௧௫

புண்ணியங்கள் செய்தனவும் பொய்ந்நெறிக்கட் சாரமே
எண்ணியோ ரைந்தும் இசைந்தனவால்—திண்ணிய
கைம்மாவி னீருரிவை மூவுருவும் போர்த்துகந்த
அம்மானுக் காட்பட்ட அன்பு. ௧௬

அன்பா லடைவதெவ் வாறுகொல்
மேலதோ ராடரவந்
தன்பா லொருவரைச் சாரவொட்
டாதது வேயுமன்றி
முன்பா யினதலை யோடுகள்
கோத்தவை யார்த்துவெள்ளை
என்பா யினவும் அணிந்தங்கோர்
ஏறுகந் தேறுவதே. ௧௭

ஏறலா லேறமற் றில்லையே யெம்பெருமான்
ஆறெலாம் பாயும் அவிர்சடையார்—வேறோர்
படங்குலவு நாகமுமிழ் பண்டமரர் சூழ்ந்த
தடங்கடல்நஞ் சுண்டார் தமக்கு. ௧௮

தமக்கென்று மின்பணி செய்திருப்
பேழுக்குத் தாமொருநாள்
எமக்கொன்று சொன்னா லருளுங்கொ
லாமிணை யாதுமின்றிச்
சுமக்கின்ற பிள்ளைவெள் ளேறொப்ப
தொன்றுதொண் டைக்கனிவாய்
உமைக்கென்று தேடிப் பெறாதுட
னேகொண்ட வுத்தமரே. ௧௯

உத்தமராய் வாழ்வா ருலந்தக்கா லுற்றார்கள்
செத்தமர மடுக்கித் தீயாமுன்—உத்தமனாய்
நீளாழி நஞ்சுண்ட நெய்யாடி தன்றிறமே
கேளாழி நெஞ்சே கிளர்ந்து. ௨௦

NOTES

1. V. Avant-propos p.19 [et ci-dessous p. 106 n. 18]
2. Il s'agit ici de la noyade dans l'océan des naissances. V. p. 48 note 5.
3. Fille de l'Himālaya, épouse de Civa.
4. Civa le bienfaisant. Blanc parce que couvert de cendre [mais le sandhi impose de lire *em* "notre Çaṅkara"].
5. [V. Index sv *toṭu*]
6. *VaNNi* en tamoul. C'est peut-être *Prosopis spicigera* Linn., une légumineuse papillonacée.
7. Bételgeuse, belle étoile double de première grandeur et de couleur orangée qui forme l'épaule orientale d'Orion. C'est la sixième constellation lunaire du calendrier tamoul, *Ārdrā* (S.).
8. [V. Index sv *oḻi, niṉai*]
9. Allusion à Rāvaṇa, représenté avec 20 bras et 10 têtes. Voir p. 48 note 9.
10. [V. Index sv *muṉpu, pāy*]
11. Vāsuki (S.), le serpent mythique qui a servi à baratter la mer.

LES DEUX “DIZAINS”

LE VIEUX DIZAIN DE TIRU ALANGADU[1]

1. Les seins ridés, les veines saillantes,
les yeux en boule, les dents blanches, le ventre creux,
les cheveux roux, les canines allongées,
les chevilles hautes, les jambes longues, une femelle de diable,
attardée, vocifère et s'irrite au bois.
Là, les longues tresses jetées aux huit points-cardinaux,
le corps frais, danse sur le feu notre
Père dont la demeure est Tiruvâlaṅgâḍu.

2. Les pieds étendus entre les fourches d'euphorbe[2]
elle tire un bout de tison, le réduit en poudre
et s'en marque visiblement. Ricanant
de fureur et de crainte à la vue d'une bête,[3]
elle saute et, au feu du bûcher consumant un cadavre,
se brûle. Alors, tout hors d'elle, elle ramasse
de la poussière et en éteint le feu. Là se tient et danse notre
Père dont la demeure est Tiruvâlaṅgâḍu.

3. Sur l'albizzia[4] épanoui les fruits secs et blancs
bruissent. Aveuglante et dense est l'obscurité du milieu
de la nuit. Le grand duc et la tête-d'homme[5] chantent.
Le hibou sur les branches sautille. Les touffes de mimosa épineux[6]
et les rangées d'euphorbe étendent leurs ombres.
Les bûches jonchent le bois crématoire.
Là, le corps frais, danse sur le feu notre
Père dont la demeure est Tiruvâlaṅgâḍu.

திருவாலங்காட்டு மூத்ததிருப்பதிகம்

பண் - நட்டபாடை

கொங்கை திரங்கி நரம்பெழுந்து
குண்டுகண் வெண்பற் குழிவயிற்றுப்
பங்கி சிவந்திரு பற்கள் நீண்டு
பரடுயர் நீள்கணைக் காலோர்பெண்பேய்
தங்கி யலறி யுலறுகாட்டில்
தாழ்சடை யெட்டுத் திசையும்வீசி
அங்கங் குளிர்ந்தன லாடுமெங்கள்
அப்ப னிடந்திரு ஆலங்காடே. க

கள்ளிக் கவட்டிடைக் காலைநீட்டிக்
கடைக்கொள்ளி வாங்கி மசித்துமையை
விள்ள எழுதி வெடுவெடென்ன
நக்கு வெருண்டு விலங்குபார்த்துத்
துள்ளிச் சுடலைச் சுடுபிணத்தீச்
சுட்டிட முற்றுஞ் சுளிந்துபூழ்தி
அள்ளி யவிக்கநின் றாடுமெங்கள்
அப்ப னிடந்திரு ஆலங்காடே. உ

வாகை விரிந்துவெண் ணெற்றொலிப்ப
மயங்கிருள் கூர்நடு நாளையாங்கே
கூகையொ டாண்டலை பாடஆந்தை
கோடதன் மேற்குதித் தோடவீசி
ஈகை படர்தொடர் கள்ளிநீழல்
ஈம மிடுசுடு காட்டகத்தே
ஆகங் குளிர்ந்தன லாடுமெங்கள்
அப்ப னிடந்திரு ஆலங்காடே. ௩

4. Le petit renard mange le riz dans le creux profond
de l'oblation. "Que n'avons-nous vu cela plus tôt!"
disent, irrités, les diables qui, battant des mains,
accourent au bois. Là est le théâtre où,
ployant latéralement les jambes ou tournoyant
et touchant la voûte azurée du pied
levé vivement lors de la compétition[7], danse notre
Père dont la demeure est Tiruvâlaṅgâḍu.

5. Une diablesse avale la graisse fondante,
ajuste et met un collier de crânes blancs,
essuie la poussière de son enfant
appelé Kâli et élevé avec tendresse,
lui donne le sein et s'en va.
L'enfant ne voyant pas revenir la mère,
pleure et s'endort au bois funéraire. Là, danse le
Père dont la demeure est Tiruvâlaṅgâḍu.

6. Les pieds secs, les ongles longs, les jambes maigres, les diables,
les milans, les grands ducs, les perdrix, les hiboux
pondent ou mettent bas au bois. Les grands ducs, les diables,
les petits renards y dansent à faire peur,
frappant et déchirant les cadavres abandonnés
au bois funéraire et les renversant de leur couche.
Là, croisant une jambe au-dessus de l'autre, danse notre
Père dont la demeure est Tiruvâlaṅgâḍu.

7. Les yeux tournoyant et flamboyant, la bouche ardente,
les diables s'agitent et dansent en rond se frappant
avec les coudes. Ils retirent les cadavres se consumant au feu,
et mangent la chair et dansent à faire peur. En ce bois
l'anneau de bravoure et l'anneau de femme tintinnabulant,
la jambe levée et croisée au-dessus de l'autre,
au bruissement de la chevelure jetant du feu, danse le
Père dont la demeure est Tiruvâlaṅgâḍu.

குண்டிலோ மக்குழிச் சோற்றைவாங்கிக்
    குறுநரி தின்ன வதனைமுன்னே
கண்டிலோ மென்று கனன்றுபேய்கள்
    கையடி த்தோடிடு காடரங்கா
மண்டல நின்றங்கு ளாளமிட்டு
    வாதித்து வீசி யெடுத்தபாதம்
அண்ட முறநிமிர்ந் தாடுமெங்கள்
    அப்ப னிடந்திரு ஆலங்காடே. ௪

விழுது நிணத்தை விழுங்கியிட்டு
    வெண்டலை மாலை விரவப்பூட்டிக்
கழுதுதன் பிள்ளையைக் காளியென்று
    பேரிட்டுச் சீருடைத் தாவளர்த்துப்
புழுதி துடைத்து முலைகொடுத்துப்
    போயின தாயை வரவுகாணா
தழுதுறங் கும்புறங் காட்டிலாடும்
    அப்ப னிடந்திரு ஆலங்காடே. ௫

பட்டடி நெட்டுகிர்ப் பாறுகாற்பேய்
    பருந்தொடு கூகை பகண்டையாந்தை
குட்டி யிடமுட்டை கூகைபேய்கள்
    குறுநரி சென்றணங் காடுகாட்டிற்
பிட்டடித் துப்புறங் காட்டிலிட்ட
    பிணத்தினைப் பேரப் புரட்டியாங்கே
அட்டமே பாயநின் றாடுமெங்கள்
    அப்ப னிடந்திரு ஆலங்காடே. ௬

சுழலும் அழல்விழிக் கொள்ளிவாய்ப்பேய்
    சூழ்ந்து துணங்கையிட் டோடியாடித்
தழலு ளெரியும் பிணத்தைவாங்கித்
    தான்றடி தின்றணங் காடுகாட்டிற்
கழலொலி யோசைச் சிலம்பொலிப்பக்
    காலுயர் வட்டணை யிட்டுநட்டம்
அழலுமிழ்ந் தோரி கதிக்கவாடும்
    அப்ப னிடந்திரு ஆலங்காடே. ௭

8. Par la pérégrination à travers villes et contrées
et par la bonne conduite s'étaient améliorés
ceux qui, enroulés, gisent, parmi les vieux cadavres,
là où le cercle des diables accourus grossit sans cesse.
Et la forêt et la mer et la montagne et la terre
et le ciel tournent en rond alors que, le feu
à la main, les serpents sifflant, danse notre
Père dont la demeure est Tiruvâlaṅgâḍu.

9. Avec l'accompagnement des chants où s'harmonisent
seconde, tierce, sixte, septième, quarte, quinte et tonique,
et d'un orchestre nombreux où se mêlent
castagnettes, conques, tambours droits, tambours, timbales,
cymbales, luths, tambours horizontaux, mains d'ours,
mains dures, tambours en sablier et à peau mince,
tambours sur cruche et cruches,[9] danse notre
Père dont la demeure est Tiruvâlaṅgâḍu.

10. L'intelligence trouble, la mémoire obscurcie,
l'homme meurt. On le porte au bois funéraire.
Au carrefour, on lui rend les honneurs d'usage.
Celui qui en est digne allume le bûcher. A sa lueur,
alors que le son des tambours des dieux antiques remplit
les points cardinaux et que tintinnabule continuellement
l'anneau de femme, danse la grande danse du soir notre
Père dont la demeure est Tiruvâlaṅgâḍu.

11. Il est incomparable. Les diables s'assemblent,
se frappent l'un l'autre, crient de joie
et s'éparpillent. La perdrix chante.
Le renard de son cri l'accompagne comme un luth.
A Tiruvâlaṅgâḍu dont le Père est l'ornement,
la diablesse de Kâreikkâl aux cheveux en broussaille
célèbre ses pieds[10] dans ces strophes de bon tamoul. Qui les récite
parviendra au paradis de Civa et sera heureux.

நாடு நகருந் திரிந்துசென்று
நன்னெறி நாடி நயந்தவரை
மூடி முதுபிணத் திட்டமாடே
முன்னிய பேய்க்கணஞ் சூழச்சூழக்
காடுங் கடலு மலையுமண்ணும்
விண்ணுஞ் சுழல அனல்கையேந்தி
ஆடும் அரவப் புயங்கனெங்கள்
அப்ப னிடந்திரு ஆலங்காடே. ௮

துத்தங் கைக்கிள்ளை விளரிதார
முழையிளி யோசைபண் கெழுமப்பாடிச்
சச்சரி கொக்கரை தக்கையோடு
தகுணிதந் துந்துபி தாளம்வீணை
மத்தளங் கரடிகை வன்கை மென்தோல்
தமருகங் குடமுழா மொந்தை வாசித்
தத்தனை விரவினோ டாடுமெங்கள்
அப்ப னிடந்திரு ஆலங்காடே. ௯

புந்தி கலங்கி மதிமயங்கி
இறந்தவ ரைப்புறங் காட்டிலிட்டுச்
சந்தியில் வைத்துக் கடமைசெய்து
தக்கவ ரிட்டசெந் தீவிளக்கா
முந்தி யமரர் முழவினோசை
திசைகது வச்சிலம் பார்க்கஆர்க்க
அந்தியின் மாநட மாடுமெங்கள்
அப்ப னிடந்திரு ஆலங்காடே. ௰

ஒப்பினை யில்லவன் பேய்கள்கூடி
யொன்றினை யொன்றடித் தொக்கலித்துப்
பப்பினை யிட்டுப் பகண்டைபாடப்
பாடிருந் தந்நரி யாழமைப்ப
அப்பனை யணிதிரு ஆலங்காட்டுள்
அடிகளைச் செடிதலைக் காரைக்காற்பேய்
செப்பிய செந்தமிழ் பத்தும்வல்லார்
சிவகதி சேர்ந்தின்ப மெய்துவாரே. ௧௧

LE DIZAIN DE TIRU ALANGADU

12. Le vomiquier, le fromager, le mimosa épineux[11]
le zizyphe[12] le canthium[13] s'étendent partout.
L'euphorbe[14] encercle les bûcher éteints.
Happant les intestins qui pendent,
au bois jonché de cadavres inertes,
les diables aux yeux semblables à la timbale
jouent du tambour et les ogres chantent.
Celui-qui-est-beau y danse.

13. La graisse fondue humecte le sol.
Les dents longues, les yeux creux, les diables
se frappent avec les coudes, regardent tout autour,
démolissent partout les bûchers,
s'assemblent, engloutissent les cadavres
et ont le cœur joyeux.
Au bois épouvantable, le feu à la main,
Celui-qui-est-beau y danse.

14. Troués par les oiseaux, putrides et blancs sont les crânes.
Les happant et les tirant, les renards
s'invitent les uns les autres. Les hiboux voltigent.
Tout près, un petit de grand duc
apeuré, ouvre de grands yeux. La chouette le chasse.
Un vieux renard hurle
dépeçant le cadavre. Le Dieu qui-cultive la danse
se meut au grand bois.

திருவாலங்காட்டுத் திருப்பதிகம்

பண் – இந்தளம்

எட்டி யிலவ மீகை சூரை
 காரை படர்ந்தெங்குஞ்
சுட்ட சுடலை சூழ்ந்த கள்ளி
 சோர்ந்த குடர்கௌவப்
பட்ட பிணங்கள் பரந்த காட்டிற்
 பறைபோல் விழிகட்பேய்
கொட்ட முழவங் கூளி பாடக்
 குழக னாடுமே. கஉ

நிணந்தா னுருகி நிலந்தா னனைப்ப
 நெடும்பற் குழிகட்பேய்
துணங்கை யெறிந்து சூழு நோக்கிச்
 சுடலை நவிழ்த்தெங்குங்
கணங்கள் கூடிப் பிணங்கண் மாந்திக்
 களித்த மனத்தவா
அணங்கு காட்டில் அனல்கை யேந்தி
 யழக னாடுமே. கங

புட்கள் பொதுத்த புலால்வெண் தலையைப்
 புறமே நரிகவ்வ
அட்கென் றழைப்ப ஆந்தை வீச
 அருகே சிறுகூகை
உட்க விழிக்க வூமன் வெருட்ட
 ஓரி கதித்தெங்கும்
பிட்க நட்டம் பேணு மிறைவன்
 பெயரும் பெருங்காடே. கச

15. Doutant d'un cadavre inerte, un diable
s'en approche, le désigne du doigt,
crie, grogne, lui lance un tison,
saute par-dessus, s'enfuit
et, pris de frayeur, frappe son ventre creux.
Ce qui disperse de nombreux diables.
Prenant le costume d'un fou, sa danse,
le Magnanime la danse.

16. L'acanthe[15] se fane. Les bûches se carbonisent.
La cervelle ramolie se détache.
L'euphorbe se dessèche. Les couches funéraires abondent.
L'effroyable bois en est tout chaud.
Ceint d'une peau de cerf moucheté au bois ramifié
une peau de tigre sur les épaules,
il y couche et également
y danse, l'Etre-Suprême.

17. Le bec brillant, crochu et pointu,
un petit de grand duc au plumage tacheté
avale de la cervelle, de la tête et du cadavre,
et hulule au vieux bois.
Les cheveux semblables aux feuilles de palmier,
la bouche et les yeux jetant du feu, les diables
et les bandes d'ogres y chantent au son de la flûte.
Celui-qui-est-beau y danse.

18. Il fouille les bûchers éteints,
n'y trouve rien à manger
et, resté pensif, il s'endort, au bois,
le diablotin, souffrant.
Là, sans fausser les mesures du tambour
des dieux antiques,
la danse du soir, le feu à la main,
Celui-qui-est-beau la danse.

செத்த பிணத்தைத் தெளியா தொருபேய்
சென்று விரல்சுட்டிக்
கத்தி யுறுமிக் கனல்விட் டெறிந்து
கடக்கப் பாய்ந்துபோய்ப்
பத்தல் வயிற்றைப் பதைக்க மோதிப்
பலபே யிரிந்தோடப்
பித்த வேடங் கொண்டு நட்டம்
பெருமா னாடுமே. ௧௫

முள்ளி தீந்து முளரி கருகி
மூளை சொரிந்துக்குக்
கள்ளி வற்றி வெள்ளில் பிறங்கு
கடுவெங் காட்டுள்ளே
புள்ளி யுழைமான் தோலொன் றுடுத்துப்
புலித்தோல் பியற்கிட்டுப்
பள்ளி யிடமு மதுவே யாகப்
பரம னாடுமே. ௧௬

வாளைக் கிளர வளைவாள் எயிற்று
வண்ணச் சிறுகூகை
மூளைத் தலையும் பிணமும் விழுங்கி
முரலு முதுகாட்டில்
தாளிப் பனையின் இலைபோல் மயிர்க்கட்
டழல்வா யழல்கட்பேய்
கூளிக் கணங்கள் குழலோ டியம்பக்
குழக னாடுமே. ௧௭

நொந்திக் கிடந்த சுடலை தடவி
நுகரும் புழுக்கின்றிச்
சிந்தித் திருந்தங் குறங்குஞ் சிறுபேய்
சிரமப் படுகாட்டின்
முந்தி யமரர் முழவி னோசை
முறைமை வழுவாமே
அந்தி நிருத்தம் அனல்கை யேந்தி
யழக னாடுமே, ௧௮

19. Les bambous élancés se fendent, répandant
leurs blanches perles[16] sur les bûchers.
Le corps faible, la chevelure sèche,
hurlant de leur bouche béante,
les diables s'assemblent, engloutissent les cadavres
et tremblent d'effroi au vaste bois.
Là, l'Enchanteur danse et la Fille du Montagnard,
troublée, le regarde.

20. Les singes sautillent sur les bosquets de bambous.
Les vautours, les diables,
les crânes blanchis, la fumée des bûches
emplissent le grand bois.
Là, la courbe et blanche hachette et le croissant agités,
à l'assourdissante harmonie des chants
et des sons du blancs tambour et de la timbale,
l'Etre-Suprême danse.

21. Les diables au ventre rond, – nains, petits,
grands –, venant de la montagne, et les diables,
du sombre cimetière où s'étend le mimosa épineux,
dents et bouche enflammées,
caressent ou morigènent leurs enfants.
A l'assourdissante harmonie de leurs chants,
les tresses serrées, brillantes et pendantes,
l'Immaculé danse.

22. La lune portée sur les tresses,
il tournoie dans sa belle danse.
Le serpent dansant lui sert de ceinture.
Grâce à ses pieds[17],
dents et bouche incandescentes,
la diablesse de Kâreikkâl aux bois abondants,
composa ses dix strophes. Danser, en les chantant,
c'est la ruine du péché.

வெய்க ளோங்கி வெண்முத் துதிர
வெடிகொள் சுடலையுள்
ஓயு முருவி லுலறு கூந்தல்
அலரு பகுவாய
பேய்கள் கூடிப் பிணங்கண் மாந்தி
யணங்கும் பெருங்காட்டின்
மாய னாட மலையான் மகளும்
மருண்டு நோக்குமே. க௯

கடுவன் உகளுங் கழைசூழ் பொதும்பிற்
கழுகும் பேயுமாய்
இடுவெண் தலையும் ஈமப் புகையும்
எழுந்த பெருங்காட்டிற்
கொடுவெண் மழுவும் பிறையுந் ததும்பக்
கொள்ளென் றிசைபாடப்
படுவெண் துடியும் பறையுங் கறங்கப்
பரம னாடுமே. உ௦

குண்டை வயிற்றுக் குறிய சிறிய
நெடிய பிறங்கற்பேய்
இண்டு படர்ந்த இருள்சூழ் மயானத்
தெரிவா யெயிற்றுப்பேய்
கொண்டு குழவி தடவி வெருட்டிக்
கொள்ளென் றிசைபாட
மிண்டி மிளிர்ந்த சடைகள் தாழ
விமல னாடுமே. உக

சூடு மதியஞ் சடைமே லுடையார்
சுழல்வார் திருநட்டம்
ஆடும் அரவம் அரையி லார்த்த
அடிக ளருளாலே
காடு மலிந்த கனல்வா யெயிற்றுக்
காரைக் காற்பேய்தன்
பாடல் பத்தும் பாடி யாடப்
பாவ நாசமே. உஉ

NOTES

1. Nous avons conservé dans le corps de ce poème à l'expression Tiruvālaṅgāḍu, le *v* euphonique de liaison pour éviter un hiatus désagréable à l'oreille. V. Avant-propos p. 18.

2. *Kalli* en tamoul. Il s'agit sans doute de *Euphorbia tiroucalli* Linn., une euphorbiacée.

3. [V. Index sv *vilaṅku*]

4. *Vāgei* en tamoul. *Albizzia Lebbek* Benth. Nous devons l'identification de cet arbre à M. Pierre Legris.

5. Oiseau nocturne probablement mythique. Sa tête ressemblerait à une figure d'homme.

6. *Īgei* en tamoul, une mimosée, *Mimosa Spinosa*.

7. Allusion à la compétition de danse entre Civa et Kāḷi. V. Avant-propos p. 18 n. 7.

8. Nous devons à l'obligeance de M. Alain Daniélou, l'éminent musicologue de notre Institut, l'identification de ces notes tamoules.

9. Cette strophe contient l'énumération d'instruments de musique très difficiles à identifier. Ils sont pour la plupart des instruments à membrane, des variétés de tambours. Nous avons encore eu recours à l'aide bienveillante de M. Alain Daniélou pour les identifier autant qu'il est possible. *Caccari*, c'est probablement le *jharjhara* (S.), claquettes ou castagnettes. *Kokkarei* que nous avons traduit par "conque", peut être aussi un petit tambour pense M. Daniélou. *Takkei*, tambour droit, grand tambour qu'on place verticalement et que l'on frappe avec des bambous. *Tagunidam*, une sorte de tambour. *Tundubi*, grande timbale (S. *dundubhi*). *Tāḷam*, cymbales (S. *tāla*). *Vīṇei*, une sorte de luth (S. *Vīṇā*). *Mattaḷam*, (S. *maddala*), tambour horizontal à deux faces. *Karaḍikei* que nous avons traduit littéralement "patte d'ours", serait d'après Adiyārkkunallār, commentateur du *Cilappadigāram*, un tambour dont le bruit imiterait le grognement de l'ours. *VaNkei*, littéralement "main dure". *Karaḍi-kei* et *VaN-kei* seraient, toujours d'après M. Daniélou, deux petites timbales ou *tabla* que le même musicien joue respectivement de la main gauche et de la main droite. *Tamarugam*, S. *ḍamaru*, le tambour en forme de sablier que tient Civa dansant. *KuḍamuLā*, tambour sur cruche. *Mondei* urne sonore, est une cruche de terre, sans anse, à large ventre arrondi et à col étroit (S. *ghaṭa*). [voir aussi *index*]

10. Désignation respectueuse usuelle pour la personne elle-même.

11. Voir la note 6.

12. *Cūrei* en tamoul. *Zizyphus oenofolia* ou *Z. napeca*, une rhamnacée.

13. *Kārei* en tamoul.

14. V. note 2.

15. *Muḷḷi* en tamoul. *Acanthus ilicifolius* d'après M.P. Legris.

16. L'on croyait que la perle se formait non seulement dans l'intérieur de certains coquillages, mais aussi dans l'intérieur des bambous.

17. V. note 10.

LA VIE DE KĀRAIKKĀLAMMAIYĀR

LA VIE DE KĀRAIKKĀLAMMAIYĀR

traduite de Cēkkiḻār par Julien VINSON[1]

1. Il est une ville où la tribu des commerçants, dont l'éclat est sans imperfections, s'accroît sans cesse parce qu'ils demeurent sur le chemin de la glorieuse vertu; c'est la sainte (ville de) Karikal dont la prospérité s'étale sur les terrains maritimes où les vagues apportent les coquillages recourbés.

2. Le chef des marchands qui vivent florissants dans ce Karikal, où la mer est pleine de navires, Dhanadatta[2], avait obtenu par son ascétisme qu'il lui naquît (une fille nommée) Pûnîtavatî dont la beauté et la réputation étaient telles qu'on disait: "c'est une incarnation de la vierge sacrée (Lakchmî)".

3. Après être née pour faire briller la grande race des commerçants, à l'âge où s'alanguit la marche des pieds délicats ornés de bijoux, elle s'adonna soigneusement au culte des grands pieds de (Çiva) que décore le serpent et apprit les paroles qui font naître l'amour divin dans l'esprit supérieur.

4. Elle grandissait, avec une réputation croissante, acquérant, grâce aux trésors abondamment répandus de son père dont la prospérité augmentait, toutes les splendeurs des divers âges, à la grande joie de ses parents illustres; elle grandissait de manière à faire dire: "une jeune et belle tige, s'est élevée avec une affection croissante pour le prince du taureau (Çiva)".

5. Vénérée par ses mères[3], digne d'être adorée par les fidèles, qui prononcent les paroles fructueuses, du maître des dieux dont la chevelure est ornée de la lune croissante, paroles qui chassent le trouble, elle arriva à l'âge où la taille commence à souffrir du poids des deux seins.

சேக்கிழார்

காரைக்காலம்மையார் புராணம்

மானமிகு தருமத்தின் வழிநின்று வாய்மையினில்
ஊனமில்சீர்ப் பெருவணிகர் குடிதுவன்றி ஓங்குபதி
கூனல்வளை திரைசுமந்து கொண்டேறி மண்டுகழிக்
கானல்மிசை உலவுவளம் பெருகுதிருக் காரைக்கால். ௧

வங்கமலி கடற்காரைக் காலின்கண் வாழ்வணிகர்
தங்கள்குலத் தலைவனார் தனதத்த னார்தவத்தால்
அங்கவர்பால் திருமடந்தை அவதரித்தா ளெனவந்து
பொங்கியபே ரழகுமிகப் புனிதவதி யார்பிறந்தார். ௨

வணிகர்பெருங் குலம்விளங்க வந்துபிறந் தருளியபின்
அணிகிளர்மெல் அடிதளர்வுற் றசையுநடைப் பருவத்தே
பணிஅணிவார் கழற்கடிமை பழகிவரும் பாங்குபெறத்
தணிவில்பெரு மனக்காதல் ததும்பவரும் மொழிபயின்றார். ௩

பல்பெருநற் கிளைஉவப்பப் பயில்பருவச் சிறப்பெல்லாம்
செல்வமிகு தந்தையார் திருப்பெருகுஞ் செயல்புரிய
மல்குபெரும் பாராட்டின் வளர்கின்றார் விடையவர்பால்
அல்கியஅன் புடன்அழகின் கொழுந்தெழுவ தெனவளர்வார். ௪

வண்டல்பயில் வனவெல்லாம் வளர்மதியம் புனைந்தசடை
அண்டர்பிரான் திருவார்த்தை அணையவரு வனபயின்று
தொண்டர்வரில் தொழுதுதா தியர்போற்றத் துணைமுலைகள்
கொண்டுநுசுப் பொதுங்குபதங் கொள்கையினிற் குறுகினார். ௫

6. Elle remplissait les conditions de beauté indiquées par les auteurs des livres spéciaux, et ses qualités physiques se développèrent avec tant d'éclat que, à l'âge où elle ne pouvait plus quitter la maison, les marchands de la race ancienne égale à celle de ses parents parlaient déjà de cette jeune fille.

7. Un commerçant de Négapatnam, ville maritime à la longue gloire, nommé Nîtipati[4] et dont la renommée était chantée dans le monde, envoya dans la puissante ville de Karikal où abondent les maisons demander cette fille aux beaux bijoux, d'une famille précieuse, pour être la femme de son fils, descendant d'une race antique.

8. A leur arrivée, ces hommes à l'antique sagesse entrèrent dans la maison où ils désiraient faire le mariage, et, s'adressant au père, Dhanadatta: "Donne en mariage, suivant les formes traditionnelles de notre race, le vert rameau que tu as engendré à Paramadatta[5], fils de Nîtipati", lui dirent-ils.

9. Il consentit au mariage suivant les formes, et congédia les messagers qui repartirent; en entendant leur récit, Nîtipati fut heureux comme quelqu'un qui a obtenu un immense triomphe; il se réjouit avec toute la famille prospère de son incomparable fils et fit tous les préparatifs convenables pour le mariage.

10. Il envoya l'*ôle*[6] pour annoncer le jour; et, quand vint ce jour propice, ayant préparé tout ce qu'il fallait, il illumina par les bijoux du mariage la beauté de son fils à la belle guirlande fleurie, et ils arrivèrent dans la ville de Karikal aux sons retentissants des tambours de fête.

11. Ils entrèrent dans la belle maison de Dhanadatta qui porte une guirlande où se pressent les abeilles, et, se conformant à toutes les prescriptions précises des livres sacrés, on accomplit en comblant de joie leurs familles, le mariage, avec le jeune taureau à la guirlande épanouie, du paon aux pieds semblables à des boutons de fleurs, au fin sourire.

12. Pendant les jours qui s'écoulèrent, après qu'on eût terminé toutes les cérémonies du grand mariage, comme (Pûnîtavatî) était pour sa famille une fille unique, Dhanadatta fit construire à côté de chez lui une belle maison où elle pourrait agréablement demeurer avec son époux, sans aller à Négapatnam aux eaux gonflées et bruyantes.

நல்லவென உறுப்புநூ லவர்உரைக்கும் நலம்நிரம்பி
மல்குபெரு வனப்புமீக் கூரவரு மாட்சியினால்
இல்லிகவாப் பருவத்தில் இவர்கள்மர பினுக்கேற்கும்
தொல்குலத்து வணிகர்மகட் பேசுதற்குத் தொடங்குவார். ௬

நீடியசீர்க் கடல்நாகை நிதிபதிஎன் றுலகின்கண்
பாடுபெறு புகழ்வணிகன் பயந்தகுல மைந்தனுக்குத்
தேடவருந் திருமரபில் சேயிழையை மகட்பேச
மாடமலி காரைக்கால் வளநகரில் வரவிட்டார். ௭

வந்தமூ தறிவோர்கள் மணங்குறித்த மனைபுகுந்து
தந்தையாந் தனதத்தன் தனைநேர்ந்து “ நீபயந்த
பைந்தொடியை நிதிபதிமைந் தன்பரம தத்தனுக்கு
முந்தைமர பினுக்கேற்கும் முறைமைமணம் புரி ” கென்றார். ௮

மற்றவனும் முறைமையினால் மணம்இசைந்து செலவிடச்சென்
றுற்றவர்கள் உரைகேட்ட நிதிபதியும் உயர்சிறப்புப்
பெற்றனன்போல் உவந்துதனிப் பெருமகற்குத் திருமலியும்
சுற்றமுடன் களிகூர்ந்து வதுவைவினைத் தொழில்பூண்டான். ௯

மணமிசைந்த நாளோலை செலவிட்டு மங்கலநாள்
அணையவது வைத்தொழில்க ளானவெலாம் அமைவித்தே
இணரலங்கல் மைந்தனையும் மணஅணியின் எழில்விளக்கிப்
பணைமுரசம் எழுந்தார்ப்பக் காரைக்கால் பதிபுகுந்தார் ௧0

அளிமிடைதார்த் தனதத்தன் அணிமாடத் துள்புகுந்து
தெளிதருநூல் விதிவழியே செயல்முறைமை செய்தமைத்துத்
தளிரடிமென் நகைமயிலைத் தாதவிழ்தார்க் காளைக்குக்
களிமகிழ்சுற் றம்போற்றக் கல்யாணஞ் செய்தார்கள். ௧௧

மங்கலமா மணவினைகள் முடித்தியல்பின் வைகுநாள்
தங்கள்குடிக் கரும்புதல்வி ஆதலினால் தனதத்தன்
பொங்கொலிநீர் நாகையினிற் போகாமே கணவனுடன்
அங்கண்அமர்ந் தினிதிருக்க அணிமாடம் மருங்கமைத்தான். ௧௨

13. Comme on avait fait à la jeune femme un don immense et réjouissant, le noble fils de Nîtipati à la grande réputation sans pareille, au milieu d'un grand amour toujours égal, obtint le vrai bonheur domestique et par son activité croissante augmenta de plus en plus sa fortune.

14. La femme aux cheveux fleuris qui l'aidait ainsi dans sa félicité domestique accomplissait de son côté tous ses devoirs d'épouse sans faillir aucunement et sans négliger le culte et l'amour des pieds sacrés du prince au taureau belliqueux (Çiva).

15. S'il survenait des serviteurs de notre seigneur (Çiva), elle leur préparait une véritable ambroisie et leur donnait avec joie, comme il convient, tout ce dont ils avaient besoin, or brillant, pierres précieuses de neuf espèces[7], beaux vêtements, etc.; pendant qu'elle vivait ainsi, croissant en sagesse sous les pieds sacrés du maître des dieux, un jour,

16. Des visiteurs donnèrent en cadeau une couple de mangues à Paramadatta qui suivait le chemin de la vertu; il les accepta, et, ayant accordé le service qu'on lui demandait, il leur recommanda de porter ces fruits dans sa maison.

17. A peine la femme à la chevelure ornée de fleurs parfumées avait-elle reçu et mis en réserve les deux fruits que lui faisait remettre son époux que, pressés par la faim, de saints serviteurs du dieu suprême qui s'orne du serpent à chaperon entrèrent dans la maison.

18. Ayant vu l'état de ces véritables serviteurs du maître qui a révélé les Vêdas, elle dit: "je mettrai un terme à la faim de ces serviteurs du Seigneur", et, s'approchant, leur donna de l'eau pour faire briller leurs pieds; puis elle leur présenta un bassin superbe et servit du riz succulent à ces hôtes irréprochables.

19. En leur présentant ces aliments purs, comme elle n'avait pas prête l'ambroisie du *cary*, celle qui ressemblait à la déesse qui réside sur la fleur parfumée pensa que les serviteurs du maître du taureau sont des hôtes rares et qu'il n'y a pas de profit supérieur (à leur être agréable), et elle songea au moyen de remplacer cette ambroisie.

மகட்கொடையின் மகிழ்சிறக்கும் வரம்பில்தனங் கொடுத்ததற்பின்
நிகர்ப்பரிய பெருஞ்சிறப்பில் நிதிபதிதன் குலமகனும்
தகைப்பில்பெருங் காதலினால் தங்குமனை வளம்பெருக்கி
மிகப்புரியும் கொள்கையினில் மேம்படுதல் மேவினான். ௧௩

ஆங்கவன்தன் இல்வாழ்க்கை அருந்துணையாய் அமர்கின்ற
பூங்குழலார் அவர்தாமும் பொருவிடையார் திருவடிக்கீழ்
ஓங்கியஅன் புறுகாதல் ஒழிவின்றி மிகப்பெருகப்
பாங்கில்வரும் மனைஅறத்தின் பண்புவழா மையில்பயில்வார். ௧௪

நம்பர்அடியார் அணைந்தால் நல்லதிரு அமுதளித்தும்
செம்பொன்னும் நவமணியும் செழுந்துகிலும் முதலான
தம்பரிவி னால்அவர்க்குத் தகுதியின்வேண் டுவகொடுத்தும்
உம்பர்பிரான் திருவடிக்கீழ் உணர்வுமிக ஒழுகுநாள். ௧௫

பாங்குடைய நெறியின்கட் பயில்பரம தத்தனுக்கு
மாங்கனிகள் ஓரிரண்டு வந்தணைந்தார் சிலர்கொடுப்ப
ஆங்கவைதான் முன்வாங்கி அவர்வேண்டுங் குறையளித்தே
“ஈங்கிவற்றை இல்லத்துக் கொடுக்க” என இயம்பினான் ௧௬

கணவன்தான் வரவிடுத்த கனிஇரண்டுங் கைக்கொண்டு
மணமலியும் மலர்க்கூந்தல் மாதரார் வைத்ததற்பின்
பணஅரவம் புனைந்தருளும் பரமனார் திருத்தொண்டர்
உணவின்மிகு வேட்கையினால் ஒருவர்மனை யுட்புகுந்தார். ௧௭

வேதங்கள் மொழிந்தபிரான் மெய்த்தொண்டர் நிலைகண்டு
“நாதன்தன் அடியாரைப் பசிதீர்ப்பேன்” எனநண்ணிப்
பாதங்கள் விளக்கநீர் முன்னளித்துப் பரிகலம்வைத்
தேதந்தீர் நல்விருந்தா இன்அடிசில் ஊட்டுவார். ௧௮

கறியமுதங் குதவாதே திருஅமுது கைகூட
வெறிமலர்மேல் திருவனையார் விடையவன்தன் அடியாரே
பெறலரிய விருந்தானால் பேறிதன்மேல் இல்லையெனும்
அறிவினராய் அவர்அமுது செய்வதனுக் காதரிப்பார். ௧௯

20. Sur les deux mangues parfumées qu'elle avait reçues auparavant de son époux et qu'elle avait mises en réserve, elle en prit une et s'empressa de venir, pleine de joie, l'offrir aux serviteurs du dieu qui détruit le chagrin, leur faisant ainsi de l'ambroisie.

21. Les pieux serviteurs qui étaient arrivés avec une faim cruelle au désir pressant et épuisant, et avec la fatigue de l'âge avancé, mangèrent avec la mangue le riz succulent et délicat qui leur était offert et s'en allèrent réjouis de la bonne action de cette femme à la chevelure délicate ornée de fleurs.

22. Après leur départ, le négociant qui était le maître de la maison arriva dans sa belle et vaste demeure, au moment où le jour atteint toute sa grandeur (à midi); se baigna pour se purifier dans l'eau; et se mit avec appétit à manger du riz. La femme pleine de chasteté le servit, suivant son devoir.

23. Quand elle lui eut donné suivant l'ordre convenable le doux riz avec divers *carys*, la femme à la chevelure parfumée qui ressemblait à un cygne alla prendre celle qui restait des mangues apportées avant le retour de son mari à la maison et la mit devant lui dans le plat.

24. Le négociant décoré d'une guirlande, après avoir mangé le fruit mûr que lui avait apporté sa femme, ne pouvait se rassasier de cette bonne saveur: "il y a, dit-il, encore un autre fruit comme celui-là, donne le moi". A ces mots, elle s'éloigna comme si elle allait le chercher.

25. Mais elle demeurait affligée: que faire maintenant pour ce fruit rare? Elle invoqua dans sa pensée les pieds du prince du taureau qui est secourable dans les peines venues lorsqu'on a oublié le corps. A cette prière et par la grâce de ce dieu, un fruit d'une extrême douceur se trouva tout à coup dans la main de la femme dont la chevelure était abondante.

26. Elle le prit, l'emporta et le donna avec joie (à son mari). Comme il en trouva la saveur supérieure même à celle de l'ambroisie: "ceci n'est pas le fruit que j'avais envoyé, dit-il; il serait difficile d'en trouver un pareil dans les trois mondes. Où est l'autre?" demanda-t-il à la femme aux nombreux bracelets.

இல்லாளன் “வைக்க” எனத் தம்பக்கல் முன்னிருந்த
நல்லநறு மாங்கனிகள் இரண்டினில்ஒன் றைக்கொண்டு
வல்விரைந்து வந்தணைந்து படைத்துமன மகிழ்ச்சியினால்
அல்லல்தீர்ப் பவர்அடியார் தமைஅமுது செய்வித்தார். ௨0

மூப்புறும்அத் தளர்வாலும் முதிர்ந்துமுடு கியவேட்கைத்
தீப்பசியின் நிலையாலும் அயர்ந்தணைந்த திருத்தொண்டர்
வாய்ப்புறுமென் சுவைஅடிசில் மாங்கனியோ டினிதருந்திப்
பூப்பயில்மென் குழல்மடவார் செயல்உவந்து போயினார். ௨௧

மற்றவர்தாம் போயினபின் மனைப்பதியா கியவணிகன்
உற்றபெரும் பகலின்கண் ஓங்கியபே ரில்லெய்திப்
பொற்புறமுன் நீராடிப் புகுந்தடிசில் புரிந்தயிலக்
கற்புடைய மடவாரும் கடப்பாட்டில் ஊட்டுவார். ௨௨

இன்னடிசில் கறிகளுடன் எய்துமுறை இட்டதற்பின்
மன்னியசீர்க் கணவன்தான் மனையிடைமுன் வைப்பித்த
நன்மதுர மாங்கனியில் இருந்ததனை நறுங்கூந்தல்
அன்னமனை யார்தாமுங் கொடுவந்து கலத்தளித்தார். ௨௩

மனைவியார் தாம்படைத்த மதுரமிக வாய்த்தகனி
தனைநுகர்ந்த இனியசுவை ஆராமைத் தார்வணிகன்
“இனையதொரு பழம்இன்னும் உளததனை இடுக” என
அனையதுதாங் கொண்டுவர அணைவார்போல் அங்ககன்றார். ௨௪

அம்மருங்கு நின்றயர்வார் அருங்கனிக்கங் கென்செய்வார்
மெய்ம்மறந்து நினைந்துற்ற விடத்துதவும் விடையவர்தாள்
தம்மனங்கொண் டுணர்தலுமே அவர்அருளால் தாழ்குழலார்
கைம்மருங்கு வந்திருந்த ததிமதுரக் கனியொன்று. ௨௫

மற்றதனைக் கொடுவந்து மகிழ்ந்திடலும் அயின்றதனில்
உற்றசுவை அமுதினுமேற் படவுளதா யிட. “இதுதான்
முற்றருமாங் கனியன்று மூவுலகில் பெறற்கரிதால்
பெற்றதுவே றெங்” கென்று பெய்வளையார் தமைக்கேட்டான். ௨௬

27. La pieuse femme, en entendant ces paroles, ne répondit pas, pensant qu'il n'était pas convenable de dire la grande faveur glorieuse que lui avait faite le Seigneur secourable; mais, réfléchissant que la vraie voie pour celles qui s'attachent à la vertu est de ne pas tromper leurs maris, elle ne voulait pas rester sans parler; elle hésitait.

28. Convaincue pourtant que le devoir était de dire ce qui était arrivé, elle adora par la pensée les pieds roses du dieu dont le cou est devenu noir. Et la femme aux cheveux remplis de fleurs raconta ce qui s'était passé à son mari qui demandait: "qui a donné ce fruit si précieux?"

29. Le maître de la maison, en entendant raconter cette grâce d'Îça, n'y crut point. Il regarda la femme qui ressemblait à la déesse de la fleur parfumée: "si ce fruit est le produit de la grâce du prince à la chevelure brillante, tu pourras me donner un autre fruit irréprochable obtenu par sa faveur!" dit-il.

30. Se retirant à part, elle adora celui qui s'orne d'un serpent: "si vous ne me donnez pas ce fruit ici-même, mes paroles seront fausses", dit-elle. A l'instant, par la grâce divine, une mangue se produisit. Elle la prit et la mit dans la main de son mari qui fut saisi d'étonnement.

31. Le marchand, dans sa stupeur, ne vit plus la mangue qu'il avait dans la main. Pris d'une angoisse sans égale, le cœur plein de trouble, il pensa que sa femme à la belle chevelure était une déesse et résolut de s'éloigner d'elle. Il ne dit rien à personne et se garda de tout rapport conjugal avec elle. Cependant,

32. Ayant résolu de la quitter et pour s'en procurer le moyen il dit: "je vais m'en aller dans un navire sur la vaste mer aux flots endoloris et je rapporterai de grandes richesses". Les marchands à la réputation sans tache qui forment plusieurs lignées abondantes lui firent préparer un navire en bois.

33. Le chef le fit remplir de toutes sortes d'objets qu'on désirait aux lieux où il voulait se rendre, puis, ayant adoré le dieu des eaux, il s'embarqua, un jour propice, avec les hommes nécessaires à la manœuvre du navire, et s'en alla sur la mer aux ondes fraîches.

அவ்வுரைகேட் டலும்மடவார் "அருளுடையார் அளித்தருளுஞ்
செவ்வியபேர் அருள்விளம்புந் திறமன்" றென் றுரைசெய்யார்
"கைவருகற் புடைநெறியால் கணவன்உரை காவாமை
மெய்வழியன்" றெனவிளம்பல் விடமாட்டார் விதிர்ப்புறுவார். ௨௭

செய்தபடி சொல்லுவதே கடன்என்னுஞ் சீலத்தார்
மைதழையுங் கண்டர்சே வடிகள்மனத் துறவணங்கி
"எய்தவருங் கனியளித்தார் யார்" என்னுங் கணவனுக்கு
மொய்தருபூங் குழல்மடவார் புகுந்தபடி தனைமொழிந்தார். ௨௮

"ஈசனருள்" எனக்கேட்ட இல்லிறைவன் அதுதெளியான்
வாசமலர்த் திருவனையார் தமைநோக்கி "மற்றிதுதான்
தேசுடைய சடைப்பெருமான் திருவருளேல் இன்னமும்ஓர்
ஆசில்கனி அவனருளால் அழைத்தளிப்பாய்" எனமொழிந்தான். ௨௯

பாங்ககன்று மனைவியார் பணியணிவார் தமைப்பரவி
"ஈங்கிதளித் தருளீரேல் என்னுரைபொய் யாம்" என்ன
மாங்கனியொன் றருளால்வந் தெய்துதலும் மற்றதனை
ஆங்கவன்கைக் கொடுத்தலுமே அதிசயித்து வாங்கினான். ௩0

வணிகனுந் தன்கைப் புக்க மாங்கனி பின்னைக் காணான்
தணிவரும் பயமேற் கொள்ள உள்ளமுந் தடுமா றெய்தி
அணிகுழ லவரை வேறோர் அணங்கெனக் கருதி நீங்கும்
துணிவுகொண் டெவர்க்குஞ் சொல்லான் தொடர்வின்றி ஒழுகு நாளில். ௩௧

விடுவதே எண்ண மாக மேவிய முயற்சி செய்வான்
"படுதிரைப் பரவை மீது படர்கலங் கொண்டு போகி
நெடுநிதி கொணர்வேன்" என்ன நிரந்தபல் கிளைஞ ராகும்
வடுவில்சீர் வணிக மாக்கள் மரக்கலஞ் சமைப்பித் தார்கள். ௩௨

கலஞ்சமைத் ததற்கு வேண்டுங் கம்மிய ருடனே செல்லும்
புலங்களில் விரும்பு பண்டம் பொருந்துவ நிரம்ப ஏற்றிச்
சலந்தரு கடவுட் போற்றித் தலைமையாம் நாய்கன் றானும்
நலந்தரு நாளில் ஏறி நளிதிரைக் கடல்மேற் போனான். ௩௩

34. Il fit courir le navire sur la mer et arriva au pays où il voulait aller. Il s'y arrêta, comme il convenait, y fit provision des beaux produits qui y abondent, et, après y être demeuré quelques jours, remonta dans son navire et arriva près d'une certaine ville du pays de la Vierge (le Pâṇḍi) aux eaux répandues.

35. Il monta dans cette ville, et y vendit ses abondantes marchandises de façon à obtenir de grandes richesses incomparables; et il épousa brillamment une vierge difficile à louer, fille d'un marchand de l'endroit qu'enviait toute cette ville dont on célèbre les justes louanges.

36. Quand il eut épousé cette femme semblable à la déesse difficile à obtenir (Lakchmî), il demeura près d'elle, sans faillir dans la vertu, avec la pensée de cacher sans la révéler la grande faute qu'il avait commise envers (sa première femme) semblable à la déesse aux cheveux ténus comme le sable (Parvatî). Pendant qu'il vivait ainsi, le visage épanoui,

37. Et qu'il acquérait de la réputation en expédiant ses vaisseaux sur la mer batailleuse, augmentant encore sa fortune, arrivant à ressembler au Maître aux grandes richesses (Kuvêra) parmi ces marchands distingués de la ville antique aux bosquets pleins de fleurs mielleuses, il obtint heureusement un rejeton féminin semblable à un flambeau éclatant.

38. Après qu'il eut obtenu cette fillette innocente, il accomplit toutes les cérémonies ordinaires: pensant à l'impossibilité de rejoindre la grande épouse unique dont il avait fui la cohabitation par crainte, il se dit qu'elle était de la race vénérée des dieux, et, suivant les rites, il donna à l'enfant qu'il aimait le nom de cette femme modèle.

39. Il demeura ainsi, lui qui était venu là; mais, (de son côté) la noble fille de Dhanadatta à la prospérité défiant l'envie, marchand de Karikal aux maisons entourées d'un grand rempart vierge, continuait à pratiquer la vertu domestique avec une chasteté inébranlable.

40. "Paramadatta, qui est parti sur un navire pour augmenter ses richesses florissantes, s'est fixé dans une grande ville du pays de Pâṇḍi à la renommée croissante; il y a fait une fortune incommensurable; il y demeure agréablement"; telle fut la nouvelle qu'apprirent les parents de la femme semblable à un rameau orné de pierres précieuses éclatantes.

கடல்மிசை வங்கம் ஓட்டிக் கருதிய தேயந் தன்னில்
அடைவுறச் சென்று சேர்ந்தங் களவில்பல் வளங்கள் முற்றி
இடைசில நாட்கள் நீங்க மீண்டும்அக் கலத்தில் ஏறிப
படர்புனற் கன்னி நாட்டோர் பட்டினம் மருங்கு சேர்ந்தான். ௩௪

அப்பதி தன்னில் ஏறீ அலகில்பல் பொருள்கள் ஆக்கும்
ஒப்பில்மா நிதியம் எல்லாம் ஒருவழிப் பெருக உய்த்து
மெய்ப்புகழ் விளங்கும் அவ்வூர் விரும்பவோர் வணிகன் பெற்ற
செப்பருங் கன்னி தன்னைத் திருமலி வதுவை செய்தான். ௩௫

பெறலருந் திருவி னாளைப் பெருமணம் புணர்ந்து முன்னை
அறலியல் நறுமென் கூந்தல் அணங்கனாள் திறத்தில் அற்றம்
புறமொரு வெளியு றாமற் பொதிந்தசிந் தனையி னோடு
முறைமையின் வழாமை வைகி முகமலர்ந் தொழுகு நாளில். ௩௬

முருகலர் சோலை மூதூ ரதன்முதல் வணிக ரோடும்
இருநிதிக் கிழவன் என்ன எய்திய திருவின் மிக்குப்
பொருகடற் கலங்கள் போக்கும் புகழினான் மனைவி தன்பால்
பெருகொளி விளக்குப் பேர்லோர் பெண்கொடி அரிதிற் பெற்றான். ௩௭

மடமகள் தன்னைப் பெற்று மங்கலம் பேணித் தான்முன்
புடனுறை வஞ்சி நீத்த ஒருபெரு மனைவி யாரைத்
தொடர்வற நினைந்து தெய்வத் தொழுகுலம் என்றே கொண்டு
கடனமைத் தவர்தம் நாமம் காதல்செய் மகவை இட்டான். ௩௮

இந்நிலை இவன்இங் கெய்தி இருந்தனன் இப்பால் நீடுங்
கன்னிமா மதில்சூழ் மாடக் காரைக்கால் வணிக னான
தன்னிகர் கடந்த செல்வத் தனதத்தன் மகளார் தாமும்
மன்னிய கற்பி னோடு மனையறம் புரிந்து வைக. ௩௯

“விளைவளம் பெருக்க வங்க மீதுபோம் பரம தத்தன்
வளர்புகழ்ப் பாண்டி நாட்டோர் மாநகர் தன்னில் மன்னி
அளவில்மா நிதியம் ஆக்கி அமர்ந்தினி திருந்தான்” என்று
கிளரொளி மணிக்கொம் பன்னார் கிளைஞர்தாங் கேட்டா ரன்றே. ௪௦

41. Quand ils entendirent ces discours, les parents de la femme semblable à une déesse lui envoyèrent quelques-uns d'entre eux. Quand elle-même eut entendu la nouvelle du séjour de son mari, elle devint extrêmement affligée et ils se dirent: "il faut conduire cette femme aux ardentes mamelles arrondies à l'endroit où se trouve (Paramadatta)".

42. Ils firent monter dans un palanquin orné de pierres précieuses la femme semblable à un paon à la démarche naïve, de façon à faire dire: "voici la déesse unique qui réside sur un siège de lotus (Lakchmî)", et, l'ombrageant d'un superbe parasol, ses parents affectueux et ses femmes aux douces paroles s'en allèrent à ses côtés sur la longue route.

43. Après qu'un certain nombre de jours se furent écoulés, ils arrivèrent au beau pays du pur tamoul. En approchant de la grande ville où demeurait Paramadatta à la renommée épanouie, ils envoyèrent en avant pour faire dire à ce mari dont la gloire est parfaite comment ils lui amenaient sa noble première femme.

44. Le marchand, en entendant annoncer l'arrivée de cette femme, fut saisi de frayeur. Il se dit: "j'irai à sa rencontre avec la (seconde) femme aux beaux bracelets que j'ai brillamment épousée, et avec la petite fille qu'elle a enfantée", et il se rendit auprès de celle à l'abondante chevelure.

45. Il se jeta, avec sa femme et sa fille à la démarche encore mal assurée, aux pieds de (sa première) épouse qui se tenait semblable à la jeune femelle d'un cerf: "je vivrai heureux par votre grâce", dit-il; "cette jeune enfant porte votre nom glorieux!" A ces mots il tomba prosterné devant elle.

46. En se voyant adorée par son mari, celle qui ressemblait à un rameau fleuri demeurait honteuse auprès des parents qui l'avaient amenée. Ces parents prudents, surpris: "ô toi qui portes une guirlande parfumée, pourquoi adorer ta chère femme?" dirent-ils.

47. Mais lui, les regardant: "celle-ci n'est point de nature humaine; j'ai compris qu'elle était une bonne et grande divinité et alors je me suis éloigné; puis, quand j'ai obtenu cette enfant, je lui ai donné son nom. C'est pourquoi je viens d'adorer ses pieds superbes; vous aussi, adorez-la!" répondit-il.

அம்மொழி கேட்ட போதே அணங்கனார் சுற்றத் தாரும்
தம்முறு கிளைஞர்ப் போக்கி அவன்நிலை தாமும் கேட்டு
மம்மர்கொள் மனத்த ராகி "மற்றவன் இருந்த பாங்கர்க்
கொம்மைவெம் முலையி னாளைக் கொண்டுபோய் விடுவ தென்றார்." சக

மாமணிச் சிவிகை தன்னில் மடநடை மயில்அன் னாரைத
தாமரைத் தவிசில் வைகுந் தனித்திரு என்ன ஏற்றிக்
காமரு கழனி வீழ்த்துக் காதல்செய் சுற்றத் தாருந்
தேமொழி யவருஞ் சூழச் சேணிடைக் கழிந்து சென்றார். சஉ

சிலபகல் கடந்து சென்று செந்தமிழ்த் திருநா டெய்தி
மலர்புகழ்ப் பரம தத்தன் மாநகர் மருங்கு வந்து
குலமுதல் மனைவி யாரைக் கொண்டுவந் தணைந்த தன்மை
தொலைவில்சீர்க் கணவ னார்க்குச் சொல்லிமுன் செல்ல விட்டார். சந

வந்தவர் அணைந்த மாற்றங் கேட்டலும் வணிகன் தானும்
சிந்தையில் அச்சம் எய்திச் "செழுமணம் பின்பு செய்த
பைந்தொடி தனையுங் கொண்டு பயந்தபெண் மகவி னோடு
முந்துறச் செல்வேன்" என்று மொய்குழ லவர்பால் வந்தான் சச

தானும்அம் மனைவி யோடுந் தளர்நடை மகவி னோடும்
மானிளம் பிணைபோல் நின்ற மனைவியார் அடியில் தாழ்ந்தே
"யான்உம தருளால் வாழ்வேன் இவ்விளங் குழவி தானும்
பான்மையால் உமது நாமம்" என்றுமுன் பணிந்து வீழ்ந்தான். சரு

கணவர்தாம் வணங்கக் கண்ட காமர்பூங் கொடிய னாரும்
அணைவுறுஞ் சுற்றத் தார்பால் அச்சமோ டொதுங்கி நிற்ப
உணர்வுறு கிளைஞர் வெள்கி "உன்திரு மனைவி தன்னை
மணமலி தாரி னாய்! நீ வணங்குவ தென்கொல்" என்றார். சசு

மற்றவர் தம்மை நோக்கி "மானுடம் இவர்தாம் அல்லர்
நற்பெருந் தெய்வ மாதல் நானறிந் தகன்ற பின்பு
பெற்றஇம் மகவு தன்னைப் பேரிட்டேன் ஆத லாலே
பொற்பதம் பணிந்தேன் நீரும் போற்றுதல் செய்மின்" என்றான். சஎ

48. A ces mots, les parents de cette femme demeurèrent là, se disant: "qu'est ceci?"; mais celle à la chevelure parfumée, entendant les paroles (sorties) de la bouche du marchand, adora les (pieds aux) anneaux retentissants du dieu dont la vaste chevelure est ornée (de fleurs de) *cassia*, et, y unissant ses regards par la pensée, fut éclairée et fit ce discours:

49. "Voilà l'opinion que celui-ci a exprimée; aussi, faut-il que, détruisant cette enveloppe charnelle où réside la beauté qui n'était que pour lui, tu donnes désormais à moi ta servante la forme des démons que vénèrent ceux qui sont auprès de toi!" Elle dit et demeura adorant les pieds de l'être suprême.

50. Tout aussitôt, par la grâce de celui qui dansa dans l'assemblée, elle obtint ce qu'elle demandait, sentant croître son intelligence de la voie supérieure. Elle secoua tout la beauté qui était constituée par la chair de son corps et devint un squelette, avec la forme des démons que vénèrent la terre et le ciel tout entiers.

51. Une pluie de fleurs se répandit partout; le bruit des tambours célestes retentit emplissant le monde entier; les dieux et les *muni* chantèrent; les troupes (d'êtres informes), poussèrent des cris d'allégresse. Les nombreux parents distingués qui se tenaient devant (ce qui avait été Pûnîtavatî) l'adorèrent et s'éloignèrent pleins de frayeur.

52. Elle daigna composer à ce moment la sainte *andâdi* d'admiration, en l'honneur du prince d'Umâ, dans l'unité de la sagesse produite et élevée en elle: "je suis devenue, moi, un membre des chœurs fidèles qui adorent les lotus des pieds superbes (de Çiva)", dit-elle, chantant pleine d'affection.

53. Puis elle chanta jusqu'au bout l'*andâdi* de la double guirlande dont est grande la renommée; augmentant encore toute sa sagesse acquise, elle obtint d'abord l'immense faveur nécessaire pour aller à la grande montagne du Kâilâça d'argent où demeure celui qui dans les jours anciens détruisit le triple rempart[8], puis elle s'en vint par la voie pure.

54. Ceux qui la voyaient passer, pleins d'admiration et de crainte, tendaient les mains et s'enfuyaient. En entendant parler de la nature de la forme qu'elle avait prise, elle disait: "si le prince des dieux me reconnaît, qu'importe la forme que j'ai prise aux hommes des huit points cardinaux encore plongés dans l'ignorance?".

என்றலுஞ் சுற்றத் தாரும் "இதுஎன்கொல் :" என்று நின்றார்
மன்றலங் குழலி னாரும் வணிகன்வாய் மாற்றங் கேளாக்
கொன்றைவார் சடையி னார்தங் குரைகழல் போற்றிச் சிந்தை
ஒன்றிய நோக்கில் மிக்க உணர்வுகொண் டுரைசெய் கின்றார். ௪௮

"ஈங்கிவன் குறித்த கொள்கை இதுஇனி இவனுக் காகத்
தாங்கிய வனப்பு நின்ற தசைப்பொதி கழித்திங் குன்பால்
ஆங்குநின் தாள்கள் போற்றும் பேய்வடி வடியே னுக்குப்
பாங்குற வேண்டும்" என்று பரமர்தாள் பரவி நின்றார். ௪௯

ஆனஅப் பொழுது மன்றுள் ஆடுவார் அருளி னாலே
மேல்நெறி உணர்வு கூர வேண்டிற்றே பெறுவார் மெய்யில்
ஊனடை வனப்பை எல்லாம் உதறிஎற் புடம்பே யாக
வானமும் மண்ணும் எல்லாம் வணங்குபேய் வடிவம் ஆனார். ௫0

மலர்மழை பொழிந்த தெங்கும் வானதுந் துபியின் நாதம்
உலகெலாம் நிறைந்து விம்ம உம்பரும் முனிவர் தாமும்
குலவினர் கணங்கள் எல்லாங் குணலையிட் டனமுன் நின்ற
தொலைவில்பல் சுற்றத் தாருந் தொழுதஞ்சி அகன்று போனார். ௫௧

உற்பவித் தெழுந்த ஞானத் தொருமையின் உமைகோன் தன்னை
அற்புதத் திருவந் தாதி அப்பொழு தருளிச் செய்வார்
"பொற்புடைச் செய்ய பாத புண்டரீ கங்கள் போற்றும்
நற்கணத் தினில்ஒன் றானேன் நான்"என்று நயந்து பாடி ௫௨

ஆய்ந்தசீர் இரட்டை மாலை அந்தாதி எடுத்துப் பாடி
ஏய்ந்தபே ருணர்வு பொங்க எயிலொரு மூன்று முன்னாள்
காய்ந்தவர் இருந்த வெள்ளிக் கைலைமால் வரையை நண்ண
வாய்ந்தபே ரருள்முன் கூர வழிபடும் வழியால் வந்தார். ௫௩

கண்டவர் வியப்புற் றஞ்சிக் கையகன் றோடு வார்கள்
கொண்டதோர் வேடத் தன்மை உள்ளவா கூறக் கேட்டே
"அண்டநா யகனார் என்னை அறிவரேல் அறியா வாய்மை
எண்டிசை மாக்க ளுக்கியான் எவ்வுறு வாயென்" என்பார். ௫௪

55. Elle franchit plus rapidement que la pensée tous les pays du Nord. Lorsqu'elle arriva auprès de la montagne du Kâilâça à la lumière éclatante où demeure le dieu armé du trident et orné d'une guirlande de *cassia* aux boutons épanouis, elle cessa de marcher sur les pieds et s'avança appuyant sa tête sur le sol.

56. Comme elle s'avançait marchant sur la tête et montant sur la montagne d'argent où réside Saṅkhara[9], pleine d'un amour multiplié par la joie, elle fut aperçue par la sainte liane née sur l'Himâlaya, au front semblable à un arc, qui est à côté du prince au front percé d'un œil, orné du croissant de la jeune lune.

57. Notre Mère, pleine d'admiration dans sa sainte pensée, daigna s'incliner et s'adressant à son Seigneur: "Quelle est, ô mon Seigneur, l'affection de ce corps réduit à l'état de squelette qui monte ici en marchant sur la tête?" dit-elle, et le maître daigna répondre ainsi à notre Dame:

58. "Celle qui vient est une sainte[10] qui nous aime, ô Umâ! Elle a obtenu, sur sa demande, cette forme pleine de grandeur". Il dit, puis la voyant auprès de lui il la regarda et lui dit: "Sainte!" et de ce mot excellent il daigna emplir tous les mondes.

59. Le dieu superbe ayant daigné lui dire: "sainte!", elle répondit: "père!" et, tombant, adora ses pieds roses de lotus; puis elle se releva. Le dieu qui porte de blancs pendants d'oreilles en coquillages, la regardant en face: "que désires-tu de nous ici?" dit-il, et, se prosternant, elle se mit à parler ainsi:

60. "Il faudrait la non-renaissance (que vous accordez) à ceux qui vous désirent après avoir désiré l'affection aux joies indestructibles; il faudrait, si je dois encore renaître, la grâce de ne jamais vous oublier; il faudrait aussi que je demeure joyeuse, sous vos pieds, chantant vos louanges le jour où vous, la vertu même, vous danserez". Elle dit,

61. Et celui qui est le secours de ceux qui le louent lui fit toute la grâce possible et répondit: "Dans le bois des figuiers où brillent les antiques villes aux rizières longuement célébrées,[11] dans le pays du sud qui resplendit, tu verras la grande danse que nous danserons et tu nous chanteras joyeuse en tout temps"

வடதிசைத் தேசம் எல்லாம் மனத்தினுங் கடிது சென்று
தொடையவிழ் இதழி மாலைச் சூலபா ணியனார் மேவும்
படரொளிக் கைலை வெற்பின் பாங்கணைந் தாங்குக் காலின்
நடையினைத் தவிர்ந்து பார்மேல் தலையினால் நடந்து சென்றார். ௫௫

தலையினால் நடந்து சென்று சங்கரன் இருந்த வெள்ளி
மலையின்மேல் ஏறும் போது மகிழ்ச்சியால் அன்பு பொங்கக்
கலையிளந் திங்கட் கண்ணிக் கண்ணுதல் ஒருபா கத்துச்
சிலைநுதல் இமய வல்லி திருக்கண்நோக் குற்ற தன்றே. ௫௬

அம்பிகை திருவுள் ளத்தின் அதிசயித் தருளித் தாழ்ந்து
தம்பெரு மானை நோக்கித் “தலையினால் நடந்திங் கேறும்
எம்பெரு மானோ ரெற்பின் யாக்கைஅன் பென்னே!” என்ன
நம்பெரு மாட்டிக் கங்கு நாயகன் அருளிச் செய்வான். ௫௭

“வரும்இவள் நம்மைப் பேணும் அம்மைகாண் உமையே மற்றிப்
பெருமைசேர் வடிவும் வேண்டிப் பெற்றனள்” என்று பின்றை
அருகுவந் தணைய நோக்கி “அம்மையே!” என்னுஞ் செம்மை
ஒருமொழி உலகம் எல்லாம் உய்யவே அருளிச் செய்தார். ௫௮

அங்கணன் “அம்மை யே!” என் றருள்செய “அப்பா”என்று
பங்கயச் செம்பொற் பாதம் பணிந்துவீழ்ந் தெழுந்தார் தம்மைச்
சங்கவெண் குழையி னாருந் தாமெதிர் நோக்கி “நம்பால்
இங்குவேண் டுவதென்” என்ன இறைஞ்சிநின் றியம்பு கின்றார். ௫௯

இறவாத இன்ப அன்பு வேண்டிப்பின் வேண்டு கின்றார்
“பிறவாமை வேண்டும் மீண்டும் பிறப்புண்டேல் உன்னை என்றும்
மறவாமை வேண்டும் இன்னும் வேண்டும்நான் மகிழ்ந்து பாடி
அறவா!நீ ஆடும் போதுன் அடியின்கீழ் இருக்க” என்றார். ௬௦

கூடுமா றருள்கொ டுத்துக் ‘“குலவுதென் திசையில் என்றும்
நீடுவாழ் பழன மூதூர் நிலவிய ஆலங் காட்டில்
ஆடுமா நடமும் நீகண் டானந்தஞ் சேர்ந்தெப் போதும்
பாடுவாய் நம்மை” என்றான் பரவுவார் பற்றாய் நின்றான். ௬௧

62. Alors, la sainte qui avait obtenu cette précieuse faveur, prit congé de celui qui est la vraie substance des splendides Védas; elle l'adora et se rendit, marchant sur la tête, au bon endroit appelé le *bois des figuiers (Tiruvâlaṅkâḍu),* superbe, avec une indescriptible affection; elle y arriva et y pénétra.

63. A Ālaṅkâḍu, elle vit la splendeur (sacrée du dieu) s'élevant dans l'espace, et elle chanta alors, en l'honneur de celui dont le terme est impossible à voir, une belle hymne antique qui commence par *koṅgeitiraṅgi*. Pendant ces jours où elle célébrait la danse que célèbrent les mondes avec amour,

64. Son grand amour s'accroissait avec son plaisir en s'inclinant devant la danse de celui qui est orné de *cassia* mielleux épanoui. Pleine d'admiration, elle chanta, en disant: "le jeune dieu (Kumara) dansera, au chant des esprits difformes, au bruit des tambours assimilés", une hymne sacrée qui commence par *eṭṭi* (la noix vomique), *ilavam* (l'aloès), *mîgei* (la cœsalpina lacerans).

65. Pour célébrer la grande gloire de celle qui a obtenu la faveur divine quand celui qui porte le fleuve aux eaux absorbées lui dit: "sainte!", de celle qui demeure constamment sous les pieds roses de celui dont la danse est si renommée, qui possèdera assez de talent?

66. Après avoir célébré les pieds fleuris à l'abondante lumière de la sainte qui chantait devant celui qui n'a ni commencement ni fin, pendant qu'il dansait la danse sacrée; je vais raconter le pieux service du muni à la belle science Appûdiyâr de Tiṅgalûr qu'entourent les rizières aux eaux fraîches.

அப்பரி சருளப் பெற்ற அம்மையுஞ் செம்மை வேத
மெய்ப்பொரு ளானார்தம்மை விடைகொண்டு வணங்கிப் போந்து
செப்பரும் பெருமை அன்பால் திகழ்திரு வாலங் காடாம்
நற்பதி தலையி னாலே நடந்துபுக் கடைந்தார் அன்றே. ௬௨

ஆலங்கா டதனில் அண்ட முறநிமிர்ந் தாடு கின்ற
கோலங்காண் பொழுது "கொங்கை திரங்கி" என் றெடுத்துத் தங்கு
மூலங்காண் பரியார் தம்மை மூத்தநற் பதிகம் பாடி
ஞாலங்கா தலித்துப் போற்று நடம்போற்றி நண்ணு நாளில். ௬௩

மட்டவிழ்கொன் றையினார்தந் திருக்கூத்து முன்வணங்கும்
இட்டமிகு பெருங்காதல் எழுந்தோங்க வியப்பெய்தி
"எட்டிஇல வம்மீகை" எனஎடுத்துத் திருப்பதிகங்
"கொட்டமுழ வங்குழகன் ஆடும்" எனப் பாடினார். ௬௪

மடுத்தபுனல் வேணியினார் "அம்மை" என மதுரமொழி
கொடுத்தருளப் பெற்றாரைக் குலவியதாண் டவத்தில்அவர்
எடுத்தருளுஞ் சேவடிக்கீழ் என்றும்இருக் கின்றாரை
அடுத்தபெருஞ் சீர்பரவல் ஆரளவா யினதம்மா. ௬௫

ஆதியோ டந்த மில்லா னருணட மாடும் போது
கீதமுன் பாடு மம்மை கிளரொளி மலர்த்தாள் போற்றிச்
சீதநீர் வயல்சூழ் திங்க ளூரினப் பூதி யாராம்
போதமா முனிவர் செய்த திருத்தொண்டு புகல லுற்றேன். ௬௬

காரைக்காலம்மையார்புராண முற்றிற்று.

NOTES

1. Au résumé publié par Kârâvêlane dans la première édition, nous avons préféré la saveur d'une traduction *intégrale* du texte de Cēkkiḻār et retenu celle de Julien Vinson, dans la *seconde version* qu'il en publiait en 1906, in *Revue de linguistique*, tome XXXIX, p. 258-275, sous le titre La Sainte de Karikal. Une première version avait paru en 1880 moins exacte et rendue caduque par celle de 1906, abondamment et méticuleusement révisée par l'auteur, comme il l'annonçait dans la même revue (*ibid.* p. 212). (Voir infra notre postface). L'introduction de Vinson ne précise pas quelle édition tamoule il a suivie; sa version suppose quelques écarts mineurs avec la 'vulgate' que nous imprimons ici, v. g. infra n.3. [F. Gros].

2. Dhanadatta, n. pr. 'donné par la fortune'; Puṉitavati 'la pure'.

3. On appelle mères (*tāyārkaḷ*) les cinq servantes de confiance qui s'occupent des enfants, et en particulier des jeunes filles: la nourrice, la nourrice sèche, celle qui les porte, celle qui les amuse, et celle qui prend soin de leur toilette et de leur santé.

4. Nītipati n. pr. 'prince de l'équité'.

5. Paramadatta n. pr. 'le donné d'en haut'. [cf. Dieudonné].

6. *ôle*, tam. *ōlai* feuille de palmier où l'on écrit avec le stylet (*ēḻuttāṇi*).

7. Onyx, saphir, corail, topaze, émeraude, rubis, perle, lapis-lazzuli, diamant.

8. Skt. tripura, ville construite par les Asura et détruite par Śiva.

9. Probablement victime d'une étymologie populaire fréquente au pays tamoul, Vinson lisait Saṅkhara et traduisait 'le prince aux coquillages' (cf. à l'appui st. 59) ce nom de Śiva qu'il faut évidemment rétablir sous la forme Śaṅkara. [F. G.].

10. Ici, et dans les quatre cas suivants, c'est le mot *ammai* que J. Vinson a transposé invariablement par 'Sainte', alors qu'il donnait en note les sens plus exacts de 'mère, matrone, dame' dont le premier seul convient et paraît responsable du nom attesté plus tard de Kāraikkālammaiyār. [F. G.].

11. Nous corrigeons en *rizières* le texte imprimé de Vinson où *rivières* est une coquille manifeste, pour traduire *paḻaṉam*, mais on soulignera le *śleṣa* dans l'original tamoul qui se traduit aussi littéralement par 'dans Ālaṅkāṭu s'étendant à l'antique cité de Paḻaṉam'. [F. G.].

POSTFACE

KĀRAIKKĀLAMMAIYĀR ENTRE SON ŒUVRE ET SES LÉGENDES

À la mémoire de Julien Vinson (1843-1926)

Il y a plus d'un siècle qu'en 1880 Julien Vinson, le premier maître français des études tamoules, traduisait intégralement pour la *Revue orientale et américaine* (nouv. série, t. IV, 1880, p. 117-136) la vie de Kāraikkālammaiyār dont Kārāvēlane ne livrait plus en 1956 qu'une paraphrase. Loin de ne voir en elle qu'une sainte locale, chère aux lieux de son enfance, il sut caractériser ce récit comme "une contribution très importante à l'étude du çivaïsme qui est une des religions de l'Inde les moins étudiées en Europe. Il mériterait cependant qu'on s'en occupât parce que c'est le culte le plus important du sud de l'Inde et aussi parce qu'il s'est incorporé, par un lien artificiel très sensible, les traditions, les légendes, les divinités locales"[1]. En conséquence Vinson republia sa traduction dans la *Revue de linguistique* (t. XXXIX, 1906, p. 258-275) à la faveur d'une nouvelle édition de ce chapitre du *Periya purāṇam* à Madras par le directeur des études indigènes au Collège Calvé de Pondichéry, sous le titre *Kāraikkālammaiyārpurāṇam*[2], et il revint en 1920 sur la question avec une intéressante information bibliographique. Que l'on compare en effet le *Catalogue* de J. Murdoch qui avoue "Her poems are said to have been printed; but the compiler failed in his attempts to obtain sight of a copy"[3] avec la description de Vinson: "La première [édition séparée de ce chapitre du *Periya purāṇam*] qui a paru à Madras l'an 4966 du Kaliyuga (1865) est un in-8° carré de 20-39 pages qui contient le texte, le commentaire explicatif, des poésies religieuses attribuées à Punîtavatī; la brochure est illustrée de trois planches lithographiques formant sept tableaux représentant les principaux épisodes de la sainte; ce sont des dessins dont la naïveté excuse la barbarie"[4]. Dernière information d'importance, Vinson note en 1920 que "depuis une trentaine d'années, depuis le mouvement de rénovation du śivaïsme,la fête de Punîtavatī est célébrée tous les ans à Karikal en grande pompe et elle attire un nombre considérable de fidèles". Ce détail, qui lie la fameuse 'fête des mangues' de Karikal au renouveau śivaïte moderne qui hante le début du siècle et se traduit par maintes publications n'est peut-être pas contradictoire avec la rêverie de M. B. Lembezat[5] sur des analogies avec les rites agraires du solstice d'été, puisqu'il en place l'origine avant Kāraikālammaiyār elle-même, mais il est un sérieux avertissement sur toute extrapolation historique que l'on voudrait tirer de cette fête, par ailleurs excellemment décrite, avec sa mise en scène des épisodes du récit puranique pendant quatre jours, et judicieusement distinguée de la cérémonie de *paṅkuni* (mars-avril) où est évoquée la béatification de la sainte aux accents de sa seule *antāti* et sans liesse populaire. Nous nous souviendrons désormais que les avatars de la légende ont une vie distincte de ceux de l'œuvre elle-même...

---

[1] "Les études dravidiennes et particulièrement les études tamoules de 1900 à 1906", in *L'année linguistique* tome III – 1905-1907, Paris; C. Klincksieck, 1908, p. 41 à 108; voir p. 92-93.

[2] Tampi-puruṣottamap piḷḷai, *Kāraikkāl Ammaiyār purāṇam*, Madras 1906, p.III, 8, 165, 1; l'exemplaire dédicacé de Vinson est à la bibliothèque de l'INALCO. Les p. 154-165 se présentent comme la paraphrase des *adhyāya* 111 et 112 du *sthānapracamcā kaṇṭam* de la première partie du *Brahmāṇḍa purāṇa* qui expose le *sthalamāhātmya* de Karikal, traduction tamoule de Cupparayācāstiriyār et Ci-rāma-mu Irāmacuvāmipiḷḷai. Les différences entre ce texte et le *purāṇa* de Cēkkiḻār sont relevées p. 48-49 de la livraison t. V B fasc. 2, oct., 1934 de *Cittānta Pōta ratnākaram*, qui publiait alors une édition avec commentaire du *Periya purāṇam* par Āḷāla Cuntaram Piḷḷai. Est-il besoin d'ajouter que nous cherchons en vain dans les versions sanskrites du *Brahmāṇḍa purāṇa* la trace de ces chapitres…

L'histoire et la légende

Pour en venir à celle-ci, elle livre sur son auteur les informations les plus succinctes. Tout au plus le nom apparaît-il, par trois fois sur quatre textes distincts, dans la strophe finale, sous une forme unique *'Kāraikkāṟ pēy'* (la démone de Karikal). Dans le cas des deux *patikam* il s'agit chaque fois de la onzième strophe – sorte d'envoi ou de colophon – d'un poème conçu pour en avoir dix, et les esprits forts peuvent alors, comme à propos du *Tēvāram* où le cas est très fréquent, agiter le spectre d'une interpolation, mais dans l'*antāti* la structure enchaînée des rimes compliquerait par trop la tentative. De fait, personne n'a jamais douté de l'authenticité ni de l'attribution d'aucun des quatre poèmes. Ceux-ci viennent en tête du *Onzième tirumuṟai* (lequel serait un recueil classé par ordre chronologique), après un poème attribué à Śiva lui-même, et avant un poème de 24 *veṇpā* attribué à Aiyâṭikaḷ kāṭavar kōṇ, que Auvai C. Doraisāmi Pillai, T. P. Minakshisundaram et K. Zvelebil identifient à Parameśvaravarman I, roi Pallava de Kañci dont le règne serait approximativement daté de 670 à 685 AD mais que depuis le *Mysore Annual Archaeological Report* de 1925 les épigraphistes assimilent tous à un Simhavarman de la fin du VIe siècle (550-575 AD). Les poèmes suivants, de style plus varié (*antāti, kōvai, ulā*...) sont de Ceramāṉ perumāḷ dont on fait un contemporain de Cuntarar.

---

[3] Murdoch, John. *Classified Catalogue of Tamil Printed Books* (1ère éd. 1865) réimpression Madras, 1968, p. LXXXV de la réimpression.

[4] "Sur les noms de Pondichéry et de Karikal" *Revue historique de l'Inde française* vol. 4, 2ème partie, Pondichéry 1920 p. 115-123; voir p. 121-122. Nous n'avons pas retrouvé cette édition, dont la pagination évoque de façon toublante celle de Śri Āṟumukat tampirāṉ publiée en 1890. Par une lettre du 30-4-1982, M.A. Gunasekaran, Asst. Librarian de la Maraimalai Adigal Library à Madras a eu l'obligeance de nous signaler un *Kāraikkāl Ammaiyār tivya carittirak kīrttaṉai* de I. Irākavamutaliyār de Civakaṅkai, publié à Madras en 1869, décrit aussi dans *Tamiḻ nūl vivara aṭṭavaṇai* I part 2 sous le n° 2023 (cf. aussi nos 2143 et 3663). Il s'agit là, toutefois, de textes 'dérivés' de celui du *Periya purāṇam* en contenant le résumé seulement et aussi divers chants populaires sur le même thème. Les deux *patikam* de KA. avaient été publiés dès 1859 à Madras dans l'éd. du *Periya purāṇam* de Capāpatimutaliyār (1er vol. p. 303-306).

[5] Lembezat, Bertrand, *Karaikal Ammear, Patronne de la Ville de Karikal*, Karikal 1952, 26 p.

Ce dernier est le benjamin du trio des auteurs du *Tēvāram*, Appar, Campantar, Cuntarar, que l'on situe, dans cet ordre, du VIIe au IXe s., sans qu'il soit possible de serrer les dates de trop près. Selon le *Periya purāṇam*, l'aîné du trio, Tirunāvukkaracu, tire son surnom 'Appar' (Père) de sa première rencontre avec Campantar. Rien n'indique qu'il faille établir un parallèle avec le surnom de 'Ammaiy(ār)' (Mère) donné à la sainte par Śiva, lors de son arrivée au Kailāsa, selon la même source, qui établit aussi l'antériorité de KA. par rapport à Campantar en rappelant, dans l'histoire de ce dernier, qu'il se serait refusé à fouler le sol de Tiruvālaṅkāṭu sur lequel, avant lui, KA. avait pénétré en marchant sur la tête pour ne pas souiller de ses pieds une terre aussi consacrée à Śiva. En fait, tous ces éléments sont pris dans la légende mais de l'évidence interne du corpus lui-même, on ne peut rien tirer. Il vaut mieux en effet renoncer à voir dans une expression d'Appar, "pēyt toḻil āṭṭiyaip-peṟṟuṭaiyīr" [*Tēv*. V, 95, 4] ("Tu as engendré une femme qui régna sur les activités des *pēy*") une allusion à KA., comme le suggère Dorai Rangaswamy[6]. Il ne s'agit sans doute que d'une forme terrible de la déesse, peut-être analogue à cette Vīri "créée dans le passé avec un *vēl* à la main" (*Tēv*., VI, 53, 6) que cite aussi Appar. C'est d'un mot, et d'un seul, que Cuntarar la désigne, dans le poème dit *Tiruttoṇṭattokai* 'Collection des Serviteurs sacrés', liste versifiée des 62 saints śivaïtes dont il serait le 63e. Un vers de la strophe 4 se lit:

Perumiḻalaik kuṟumpaṟkkum pēyārkkum aṭiēṉ (Tēv. VII 39-4)
'je suis l'esclave du Kuṟumpar de Perumiḻalai (à côté de Kumpakōṇam) et de "Pēyār".

On remarque que c'est ce terme de *Pēy* et non celui de Mère qui est utilisé, ce dernier apparaissant d'ailleurs lié aux légendes et sans écho dans l'œuvre.

---

[6] *The Religion and Philosophy of Tēvāram* Univ. de Madras, 1959, Book II (vols. III and IV) p. 971. Il n'y a pas davantage de référence à elle dans Māṇikkavācakar, *Tiruvācakam* VII 15, malgré Pope (son éd. OUP 1900 ad. loc.); cf., en dernier lieu, Glenn E. Yocum, *Hymns to the dancing Śiva, a study of Manikkavacakar's Tiruvacakam*, New Delhi, 1982, p. 164 n. 30.

Le seul autre nom propre cité par KA., dans un seul *patikam*, en refrain, est celui de Tiruvālaṅkāṭu. Sous le nom plus complet de Paḻaiyaṉūr Tiruvālaṅkāṭu, celui même que confirment les inscriptions, notamment les 31 plaques de cuivre de la 6e année de Rājendra Cōḻa I, portant donation du village de Paḻaiyūr (skt. Purāṇagrama) alias Tiruvālaṅkāṭu dans le pays (nāṭu) de Paḻaiyaṉūr, au temple de Śiva à Tiruvālaṅkāṭu[7], Campantar lui consacre un *patikam* (*Tēv*. I. 45), dont la tradition veut qu'il ait été chanté à Paḻaiyaṉūr, à côté de Tiruvālaṅkāṭu et non dans la place, en souvenir du respect manifesté par KA. pour le site. Mais dans le texte, il n'est fait allusion qu'à la redoutable déesse Nīli (responsable du suicide de 70 vēḷāḷar) et nullement à KA. Appar est aussi muet dans l'hymne VI 78, dont la structure énumérative s'offrait à toutes les allusions, que dans IV 68 également consacré à Paḻaṉai-Tiruvāḷaṅkāṭu. Cuntarar enfin ignore KA. dans un hymne qui rappelle cependant la danse de Śiva au bois crématoire avec les *pēy* (str. 9) et qui a pour refrain "...Alāṅkāṭā uṉ aṭiyārkkaṭiyēṉ āvēṉē" (*Tev*. VII, 52, 1) "Toi d'Ālaṅkāṭu, je m'asservirai à ceux qui te servent", vers qui n'est ici l'occasion d'aucune réminiscence.

Au XIe siècle encore, le commentaire ancien du *Yāpparuṅkalam* d'Amitacākar citait à propos de ce qu'on appelle *āriṭac ceyyuḷ* (œuvre de ṛṣi) un verset attribué simultanément à Pūtattār et à Kāraikkāṟpeyār[8], après trois *veṇpā* attribués à Poygaiyār: c'est la première rencontre entre KA. et les premiers Āḻvār, seul Pēy Āḻvār manquant au rendez-vous, mais nous en retiendrons plutôt la persistance du nom ancien de la sainte qu'un indice chronologique, malgré l'inclination de K. Zvelebil en faveur de la contemporanéité de ces auteurs, ce qui le contraint à abaisser jusque vers 700 AD la date de KA., gêné qu'il est par l'argumentation de Vaiyapuri Piḷḷai en faveur d'une date basse pour les Āḻvār[9].

Au Xe siècle Nampi Āṇṭār Nampi avait compilé la collection des premiers *Tirumuṟai* et écrit plusieurs poèmes d'incidence historique dont le *Tiruttoṇṭār antāti* qui en 89 stances narre les hauts faits des 63 saints śivaïtes, et sa propre vie.

---

[7] *South Indian Inscriptions* III, No. 205 p. 383-439 (notamment p. 384 et partie tamoule de l'inscription). Les références Cōḻa à Tiruvālaṅkāṭu sont nombreuses en épigraphie et dans la statuaire en particulier. La série complète des inscriptions de Karikal est en cours d'étude à l'IFI. Jouveau-Dubreuil avait déjà signalé le nom de Karikal sur des plaques de cuivre de Kulōttuṅka I à propos d'un monastère bouddhique situé à Negapatam et dans une inscription de Tanjore de Rājarāja, mentionnant une bayadère; cf. *Rev. Hist. de l'Inde française* vol. IX (1955) p. 290.

[8] Ed. Venugopala Piḷḷai GOMS, Madras 1960 p. 286-289, *ceyyuḷ Iyal, in fine* – Naccinārkkiṉiyār attribue le même texte à Auvaiyār et KA., ainsi que l'un des veṇpā attribués ici à Poykaiyār.

[9] K. Zvelebil *Tamil Literature* in *Handbuch der Orientalistik*, Brill 1975 p.155 n. 164. Voir Vayapuri Pillai *History of Tamil Language and Literature* p. 117 n. 1 et, ici même *Introduction* de J. Filliozat.

KA. est le sujet de la strophe 28 où, pour la première fois, il n'est plus question de *pēy* mais seulement de l'ascension du Kailāsa en marchant sur la tête et du nom de 'ma mère' (*eṉ ammai*) que lui donne Śiva, en réponse au sourire d'Umā. Pour la première fois aussi la fin de la strophe suggère quel trésor pour sa famille pouvait être KA. qui nous est enfin révélée dans sa féminité. Nous tenons là un élément essentiel de la légende – étranger à l'œuvre écrit de KA. – que développera Cēkkiḻār au XIIe s. dans le *Periya purāṇam.*

Où, dans quelle tradition locale et/ou orale, Cēkkiḻār a-t-il puisé le luxe de détails et de noms propres qui font la matière de son récit, et sur 66 strophes en alimentent les 50 premières, on l'ignore[10]; les prétendues 'sources sanskrites' sont soit apocryphes (les références au *Brahmāṇḍa purāṇa*, qu'on ne retrouve pas en skt. !) soit sans doute postérieures au texte tamoul, tel le *Śivabhaktavilāsa* dont le ch. 46 (p. 106-110 de l'éd. de Madras, 1931) reprend l'histoire de Puṉitavati telle que la contait Cēkkiḻār. Un texte non daté, considéré comme appartenant au *Skanda purāṇa*, le *Śivarahasya*, mentionne, *aṃśa* 7 (*uttarārdha*), *adhyāya* 36, *śloka* 7-11, un *kṣetra* appelé Kārakāleśvara, à l'Est de Trinaleśvara (Tirunallār), où Śiva reçoit le nom de Nityakalyāṇa, et est adoré par Viṣṇu et par le sage Jahnu; mais il n'y est pas question de Kāraikkālammaiyār (éd. Śrī Camrājendragranthamālā n° 32, avec trad. Kannada par H. Gangadhara Śāstri, Mysore, 1946).

Et s'il est vrai que nombre de textes jain ont pu proposer à l'auteur du *Periya purāṇam* un cadre hagiographique et même des séries de 63, c'est, en ce qui concerne l'histoire interne du śivaïsme, le texte de Cēkkiḻār qui fut à son tour imité et adapté en d'autres langues du Deccan. Pour le tamoul, la strophe 28 du

---

[10] Sans doute bien des segments de ce récit figurent-ils dans les *Jataka*, la *Kathāsarītsāgara* et les innombrables récits édifiants pāli ou en vernaculaires de toutes les religions indiennes: le milieu des marchands enrichis par le commerce maritime avec son éthique et les contraintes de l'absence, les dévots exerçant le devoir d'hospitalité envers des ascètes en lesquels on honore le dieu lui-même, la suspicion injuste du mari, le rôle privilégié de la mangue comme fruit miraculeux, etc.... Ce qui manque à notre connaissance c'est l'origine de l'*intrigue* qui lie ensemble ces segments. Dans le miracle de la mangue on peut tout voir, y compris un symbole de fécondité; on a même la référence de M. Frere *Old Deccan Days or Hindoo fairy Legends current in Southern India* London 2e éd. 1870 p. 246-267, pour une triple fécondation grâce à une mangue... Quant à la thèse de D. D. Shulman qui voit dans l'histoire de KA. une variante hagiographique de l'histoire de Nīli la déesse sanglante de Tiruvālaṅkāṭu, elle a l'intérêt de souligner les analogies (le rapport conflictuel avec l'époux, le rôle emphatique de la danse de Śiva) et de donner un sens à la présence de KA. à Tiruvālaṅkāṭu, trait qui dans notre histoire demeure, autrement, gratuit, mais elle a l'inconvénient de minimiser des différences irréductibles que la sublimation hagiographique ne suffit pas à faire oublier et de vouloir identifier KA. à deux séries contradictoires, dont l'une aboutirait à Kaṇṇaki et l'autre à Anasūyā et Āṇṭāḷ, ce qui, à la limite, n'a plus d'autre portée que d'en faire une variante intéressante de l'éternel féminin à usage anthropologique. (Voir David Dean Shulman, *Tamil Temple Myths*, Princeton Univ. Press 1980 et nos remarques, Tradition tamoule et mythologie hindoue, dans *Revue d'Histoire des Religions* CIC 1/1982 p. 74-75).

Tiruttoṇṭarpurāṇacāram d'Umāpati Civācārya (premier quart du XIVe s.) illustre bien la situation: les noms propres (Puṉitavati, Taṉatattaṉ 'marchand de Karikal'...) et les épisodes évoqués (le mariage, les mangues, et la fuite du mari avant la mutation en *pēy* et le reste connu...) suivent en tous points le texte de Cēkkiḻār, source incontestée et incontestable de tous les développements ultérieurs, populaires, telle la pieuse mise en scène lors de la fête de la sainte à Karikal, que put observer B. Lambezat vers 1950 après que Vinson avait vu naître ses fastes, ou savants, comme les jeux de lettrés tardifs de l'*Āticūṭi purāṇam* (str. 27 de l'éd. de Tanjore, 1977, mais str. 24 à 26 selon les éditions populaires anciennes)[11].

Le développement irrésistible de la légende, indépendamment de l'œuvre de KA., ne saurait être mieux souligné que par l'iconographie: le récit de Cēkkiḻār, c'est d'abord le miracle de la mangue. Or cet épisode, que nous ne savons rattacher à aucune source antérieure au XIIe s., est responsable des images de pierre ou de bronze les plus tardives ou les plus grossières, et quand, dans le choix des gravures sur bois qui accompagnent les versions imprimées du *Periya purāṇam* et dont nous reproduisons dans cette édition une série ancienne, on ne veut retenir qu'une seule scène, c'est le miracle de la mangue qui est toujours choisi, notamment dans les innombrables éditions populaires qui depuis plus d'un siècle proposent des versions abrégées en prose de la légende dorée śivaïte. En revanche, au XIIe siècle, à Dārāsuram ou Mēlakkatampūr, c'est KA. marchant sur la tête pour rejoindre le Kailāsa, que retient l'imagerie en bas-relief des temples, détail qui déjà avait frappé Nampi Āṇṭār Nampi. Mais à l'origine, et l'on serait tenté de dire dans la plupart des cas où il s'agit d'art majeur, c'est l'image du *preta* musicien aux pieds de Śiva dansant qui s'accorde le mieux avec l'œuvre, certes, mais aussi avec le final de la légende, dans lequel la poésie de Cēkkiḻār a enserré le témoignage de l'œuvre.

Au terme d'une cinquantaine de strophes venues d'ailleurs, l'héroïne de Cēkkiḻār se retrouve dans la situation évoquée par la str. 13 de l'*Iraṭṭai maṇi mālai*: ayant mesuré ce qu'est la famille ('femme et enfants', dit KA.) il ne reste que le refuge unique de Dieu, notre Père. Les termes du P.P. st. 48-50, à l'heure où

---

[11] Un *Tiruvālaṇkāṭṭup purāṇam* de Tiyākarāya Kavirāyar a été publié à Madras en 1864. Il ne dit rien de KA. et reste centré sur la rivalité entre Śiva et Kāḷi. Il n'y est pas davantage explicitement question de Nīli. Toutefois un *sarga* entier est consacré à l'histoire de Cōmacāmi, un pieux brahmane śivaïte versé dans le Veda et attentif à tous ses devoirs, qui se laisse un jour séduire par une jeune *paṇar* du *cēri* de Madurai au point d'aller vivre au *cēri*, manger de la viande, fumer de l'opium et passer cent ans de vie à errer comme un *pāntaraṉ* avec son épouse et leurs nombreux enfants qui s'accouplent incestueusement. Au terme de sa vie il échoue à Tiruvālaṅkāṭu, meurt, et Śiva l'arrache aux *bhūta* de Yama. Ce dernier, interloqué, fait chercher une explication auprès de Śiva qui répond en exaltant la sainteté du site. Dans les prémisses de cette histoire il y a un souvenir de l'intrigue du conte de Nīli, tourné ici en récit édifiant anodin.

'Puṉitavati' devient 'la démone de Karikal', sont les mêmes que ceux de KA. pour dire la connaissance profonde de la voie supérieure (*mēl neṟi uṇarvu kūra*) qui caractérise le ton de son *Antāti* et Cēkkiḻār choisit exactement les mots (*cintai/ oṉṟiya nōkkil mikka uṇarvu koṇṭu urai ceykiṉṟār*, st. 48) qui expriment cette dialectique de la vision et de la réflexion, cette obsession de la rétention de la vision pour que demeure la réalisation mentale, que nous trouvons si souvent dans l'*antāti* ("le voyant à m'en remplir les yeux... le pensant par la pensée à m'en remplir la pensée" st. 85. Voir st. 18 et 19, 45 et 46, 61-62 et 72-73...). Et c'est naturellement en cet état de méditation profonde (*nididhyāsana*) que Cēkkiḻār place la composition de l'œuvre principale de KA. l'*Aṟputa Tiruvantāti*, parole de voyant, mais dont la vision n'est pas assurée de durer.

C'est pourquoi l'hagiographe enchaîne aussitôt sur le chant de l'*Iraṭṭai mālai antāti* œuvre analogue mais plus courte et où l'alternance métrique des strophes impose un rythme plus haletant, qui rend plus pressantes la quête et la requête de la sainte. Si, après le long chant de l'*antāti* ce second poème 'fait éclater toute sa sagesse acquise' (P. P. st. 53), il a aussi un aspect d'incantation contre le risque de la perdre, de conjuration contre les renaissances, les dangers du mal, des océans des actes (i. 9, i. 12) contre l'obsession de la noyade, citée trois fois (i. 4, 6, 9), et dont peut nous préserver Celui dont un fleuve entier, la Gaṅgā, ne parvient pas à mouiller la chevelure (i. 13, 18 cf. aussi i. 1, 5, 7, 14: la Gaṅgā est ici le leitmotiv principal). Le poème frappe par l'importance du secours ou du refuge (*tañcam*) (cf. str. 3, 4, 13) que représente un Śiva toujours dépeint comme 'fort', 'triomphant' et 'lumineux', car si le salut vient peut-être par l'amour et le contrôle des sens (i. 16 et 17) c'est finalement à la grâce qu'il est fait appel (i. 19).

C'est donc non moins naturellement la grâce de Śiva que sollicite KA. quand elle se trouve en face de lui au terme de son ascension et, en excellent exégète de son œuvre, Cēkkiḻār résume en une strophe (P. P. 60) la prière de KA. à Śiva; outre le désir d'un amour comblé à jamais (*iṟavāta iṉpaṉpu vēṇṭippiṉ*), elle énonce trois vœux: ne pas renaître, et en cas de renaissance ne pas l'oublier, et enfin demeurer à ses pieds, le chantant avec allégresse, quand il dansera. Les termes de Cēkkiḻār, à la rime, *piṟavāmai* et *maṟavāmai*(non-naissance, non-oubli) reprennent exactement ceux de KA. à la rime de la 2ème stance de l'*Iraṭṭai maṇimālai*: *maṟavātu* et *piṟavātu* (ou var. *piṟavāmai*); quant aux trois vœux ils sont tout le message de l'œuvre: être libéré, mais plus encore ne jamais être séparé de Śiva, et au mieux jouir de la vision extatique de sa danse. Il ne reste plus au Seigneur qu'à accorder à sa dévote le séjour au lieu de cette danse, Tiruvālaṅkāṭu, pour que Cēkkiḻār réunisse dans les dernières strophes de son récit l'éloge du pays du Sud aux deux *patikam* consacrés respectivement au site et au Maître de la danse, authentifiant ainsi, par deux dernières références précises au texte même de KA., la vérité de sa légende.

La maîtrise de Cēkkiḻār mise en évidence dans le dernier quart de son récit consiste donc à intégrer à la trame de l'œuvre existante la chaîne d'un itinéraire spirituel supposé mais plausible car il réunit vraisemblance littéraire et orthodoxie religieuse: cette texture infaillible emporte assurément l'adhésion et accrédite par ses accents de vérité une masse légendaire de tissure plus lâche et d'origine plus floue mais qui rejoint désormais pour la mémoire des lettrés et des dévots le domaine prestigieux des textes canoniques révélés ou consacrés. Nous n'avons pu remonter aux sources de l'histoire de KA., mais nous avons au moins saisi l'instant où 'l'auteur' entre dans la littérature, fixée pour toujours aux côtés de son œuvre. C'est à celle-ci désormais qu'il faut nous attacher.

L'œuvre

Si l'on excepte les références éparses du Sangam et quelques vers du *Cilappatikāram*, l'œuvre de KA. est le premier monument śivaïte de la littérature tamoule. Pour l'apprécier exactement il faut se souvenir qu'elle est contemporaine des chants du *Paripāṭal* ou, selon les auteurs, de très peu leur aînée ou leur cadette, qu'elle est à peu près contemporaine des premiers Āḻvār viṣṇouites dont chacun nous a laissé, comme elle-même, une *antāti*, et qu'enfin va leur succéder une double explosion de lyrisme religieux, le *Tēvāram* śivaïte et le *Nālāyirappirapantam* viṣṇouite. Il faut se souvenir aussi que c'est ce dernier qui donne le ton à tous les exégètes de la *bhakti*, et que, même si les commentateurs modernes des hymnes śivaïtes ont tous tendance à les antidater par rapport aux textes viṣṇouites, c'est encore à la seule lumière de ceux-ci, et en tenant pour acquise la phraséologie qu'ils ont suscitée, qu'ils dissertent à leur tour sur la bhakti émotionnelle. Ils font sur ce point une lecture 'analogique' dont il ne faut jamais oublier que sans la tradition littéraire et philosophique viṣṇouite, médiévale et moderne, elle ne serait pas ce qu'elle est. Le meilleur exemple est sans doute la dernière partie de la belle thèse de Dorai Rangaswamy, *The Religion and Philosophy of Tēvāram*, et, le plus frappant, le chapitre consacré au 'Bridal Mysticism' construit tout entier sur des citations viṣṇouites. Mais s'il faut demeurer conscient des présupposés viṣṇouites de ce qu'on pourrait appeler 'la tentation lyrique', il faut aussi, dans l'imaginaire śivaïte lui-même, se garder de celle-ci sur deux autres points. Le premier consisterait à s'enthousiasmer davantage pour les images de la sainte que pour ses paroles et le second à réduire l'œuvre à une méditation sur la danse de Śiva: double tentation, celle du macabre et celle du sublime cataclysmal. La réalité est ailleurs, remarquablement diversifiée et équilibrée.

Avant d'entrer dans le détail de l'œuvre, rappelons une évidence trop souvent négligée: à l'intérieur du monde śivaïte, KA., si peu 'intellectualiste' qu'on se l'imagine, fait tout de même partie, dans le groupe des 63 saints śivaïtes, de la fraction minoritaire qui s'illustre par une œuvre, écrite ou chantée, autant et plus que par un comportement. Elle est de ceux que le *Tiruttoṇṭattokai* appelle '*paramanaiyē pāṭuvār*' (ceux qui chantent le Suprême), les intellectuels, qui ne sont qu'un septième de l'ensemble, distincts à la fois de la concentration mentale des *yogin* et des activités cultuelles ou de service, ces dernières tenant dans l'hagiographie la plus large place. Le śivaïsme en effet est d'abord exprimé dans une manière de vivre, plus spécifiquement par un comportement particulier face à une civilisation des temples et des dévots exemplaires; la légende de KA. s'inscrit fidèlement dans une telle perspective, mais elle demeure, au total, extérieure à son œuvre littéraire qui n'en est aucunement tributaire, même si elle l'a, pour une part, inspirée.

Le contenu, tout autant que le schéma métrique, distingue les différents poèmes de KA. Les deux plus courts, ou *patikam* sont les plus cités. On les retrouve en effet, ensemble et eux seuls, en tête de la plupart des manuscrits, et parfois des éditions imprimées, du *Tēvāram*. Ils en constituent en quelque sorte les stances d'invocation. L'immense majorité des hymnes du *Tēvāram* est d'ailleurs composée sur le même moule. Cela suffit-il à donner aux deux poèmes de KA. valeur de modèle? On l'a cru parfois et les éditeurs ont étendu aux deux *patikam* l'épithète de *mūtta* 'ancien' que la tradition manuscrite et Cēkkiḻār réservent au premier seulement. Ce titre est banal et tout relatif: un poème de Māṇikkavācakar porte le même: le *kōyil mūtta tiruppatikam*, consacré à Citamparam, sans doute parce qu'il est, lui aussi, suivi d'un second *kōyiṟṟiruppatikam* (et de maintes autres 'décades' ou *pattu*). On peut d'autant moins tirer argument de cette épithète que la littérature du Sangam offrait déjà d'autres exemples de ce groupement de strophes par dix, dans l'*Aiṅkuṟunūṟu* et le *Patiṟṟuppattu*. Tout au moins est-ce à KA. que remonte la tradition d'accompagner chaque décade d'une onzième strophe, envoi et colophon, où sont rappelés, avec le nom de l'auteur, les effets bénéfiques de la récitation et du culte de Śiva. Les premiers Āḻvār ne l'imitent pas en cela mais le trait est commun dans le *Tēvāram*, celui surtout de Campantar, et M. A. Kandiah a consacré un chapitre de sa thèse de Ph.D. sur le *Tēvāram* à l'étude de ces strophes finales et de leur phraséologie: KA. offrait déjà un exemple très complet de *tirukkaṭaikkāppu* où la référence au pur tamoul (*centamiḻ*) elle-même n'était pas oubliée[12].

Malgré leurs analogies, les deux *patikam* de KA. sont sans interférence et admirablement complémentaires: dans le premier la vision se concentre et s'aiguise sur le site, le bois d'un champ crématoire de Tiruvālaṅkāṭu, avec dix fois ce refrain "C'est Tiruvālaṅkāṭu, le lieu où danse notre Père". Dans le second la vision s'attache au Danseur et hausse le décor aux dimensions de l'univers. Le site n'est plus nommé, sauf dans le titre, apocryphe probablement, contredit même par la strophe d'envoi qui parle de "la démone de Karikal aux bois abondants" et par le texte qui ne parle plus que du "bois hanté" (*aṉaṅku kāṭṭil* P. 12-4). Mais si ce double mouvement qui nous ramène d'abord à la méditation d'un site et, par la médiation d'une vision privilégiée, nous épanouit ensuite dans la contemplation universelle du Danseur cosmique, conclut admirablement l'œuvre de KA., nous portant de la fascination du site au ravissement de l'Acteur qui le transcende, il faut souligner aussi l'unité de ton et la parfaite continuité entre ces deux textes dont l'un ne va pas sans l'autre.

---

[12] Kandiah, Arumugam. A critical study of early Tamil śaiva *bhakti* literature with special reference to *Tēvāram*, Ph.D. Univ. of London 1973 2 vol.; voir ch. VII, p. 356-400 du texte dactylographié, inédit.

C'est d'abord l'atmosphère macabre où l'horrible et l'humour un peu grinçant se mêlent, selon une tradition tamoule qui court du *Kalavaḻi nāṟpatu* et du *Kaliṅkattupparaṇi* au *Pācavataipparaṇi*, à travers toute la littérature, mais qui, autour de Śiva ascète fréquentant les cimetières remonte au *Mahābhārata* (v.g. XIII, 128) et aux *purāṇa* sanskrits. On a tout dit sur cette vision 'diabolique' au point qu'elle occulte les autres aspects, mais il faut insister avec M. Filliozat (cf. *Introduction*) sur la part de la tradition bouddhique dans ce thème de la méditation sur l'horrible; le souvenir n'en n'était sûrement pas perdu à l'époque de KA. dans cette région côtière au voisinage de Kaverippattinam et de Nagappattinam (où les Jésuites français en retrouvaient encore la trace en 1856!)[13]. Le décor conventionnel de la forêt aride (*kāṭu*) ou du 'désert' (*pālai*), cactées, épineux, euphorbes..., la faune de carnassiers et prédateurs, la foule des *pēy* affamés, grouillante et grotesque, le charnier du bois crématoire avec ses cadavres à tous les états de la décomposition, constituent, sans originalité dans les ingrédients mais avec une force singulière dans l'évocation qui parle à tous les sens (bruits, odeurs, couleurs,mouvements, contacts répugnants, saveurs étranges), la toile de fond, commune à toute une tradition śivaïte panindienne, sur laquelle se détache l'image du Danseur, le Beau et notre Père, à la fois.

Sur la danse de Śiva, la spéculation abonde. Parallèlement à la première édition de ce livre, paraissait un dossier illustré sur les *tāṇḍava* de Śiva avec une contribution de V. Raghavan et de nombreux emprunts à un ouvrage tamoul de Mayilai S. Venkataswamy[14], autant d'éléments que, deux ans plus tard, Dorai Rangaswamy reprenait de façon critique, soulignant l'inévitable confusion des étiquettes et la contradiction des descriptions, dont beaucoup sont des systématisations théoriques ou, comme dans le cas des *sthala purāṇa* tamouls, des classifications franchement modernes et sans grande portée. L'érudition récente[15] a enrichi notre documentation mais tout au plus nous interdit-elle le dogmatisme. KA. n'abuse des termes techniques que pour les instruments de l'orchestre. Elle ne donne pas de nom à la "grande danse du soir" (*anti* P. 10-4; cf. skt. *sandhyā*) – mais selon Raghavan toutes sont du soir! – qui est aussi de la minuit (*naṭu nāḷai* P. 3. 1), et les attributs du danseur ne sont pas mieux dénombrés que ses postures: il 'danse le feu' (*aṉalāṭum*) ce qui peut s'entendre d'une danse au sein ou au dessus du bûcher, ou d'une danse où il "brandit le feu dans la main" (*aṉal kai ēnti* P. 8, P. 13, P. 18); les citations parallèles sont également partagées[16]. La posture des jambes, en grand écart vertical (P. 6 et 7), un pied dressé, étendu jusqu'à atteindre le ciel (P. 4) évoque l'*ūrdhva tāṇḍava*; il s'agit bien en tout cas, en conformité avec la légende purānique, de la 'compétition' avec Kāḷi, (P. 4) et plus loin celle-ci le regarde 'stupéfiée' (P. 19). Mais on notera qu'aucune des évocations plastiques de Śiva dansant ne s'accompagne dans les termes de KA. d'une quelconque spéculation sur les valeurs mystiques de cette danse, qu'il n'est dit nulle part qu'elle est une danse de destruction (même si les éléments de l'univers tournoient, P. 8 – ou sont ébranlés, A. 77) plutôt que de bénédiction. Śiva n'est d'ailleurs jamais 'destructeur'; il est 'notre Père' dans le premier *Patikam* et dans le second il est Jeune et beau, beau surtout, Seigneur, Suprême, Magnanime, Enchanteur, Immaculé, et seul le péché, non le monde, est anéanti (P. 22. 4)[17]. Bref le décor dont il s'entoure est plus effroyable que lui-même et visiblement KA. n'est pas dupe de ses accoutrements (A. 29 et P. 15) ni de ses fantaisies. Maîtrise yogique, résultat d'une méditation sur l'horrible à l'imitation du bouddhisme, ou simplement, état de voyance auquel l'ont portée son ascèse et sa bonne conduite, KA. voit surtout en Śiva la vie, le salut, la libération, comme l'a, non sans lyrisme, exprimé l'introduction de M. Filliozat.

---

[13] Sous la forme de cinq images du Buddha enterrées non loin de la fameuse tour située à proximité de leur collège. Voir Ph. Ed. Foucaux, Le Bouddha Sakya-Mouni, dans *Mémoires de l'Athénée Oriental* t.I, Paris, 1871, p. 79-86, surtout p. 85-86 et fig. 3 à 6; consulter T.N. Ramachandran, *The Nāgappaṭṭiṉam and other Buddhist Bronzes in the Madras Museum*, Bull.of the Madras Gov. Museum 1954 (rep. 1965) et, en dernier lieu, T.N. Vasudeva Rao, *Buddhism in the Tamil Country*, Annamalainagar 1979 (p. 236 s.) et la communication originale de Lokesh Chandra, *Oḍḍiyāna: A new interpretation*, texte renéoté 30 p. New Delhi n.d. [1978?].

[14] P. Z. Pattabiramin, *Trouvailles de Nedoungâdou. Tandavas de Śiva*. Pondichéry 1956.

Mais si ces deux poèmes sont les plus populaires et contribuent à nous vriller au cœur la vision et le désir du Danseur au champ crématoire, ces images n'épuisent pas l'œuvre de KA. Sans doute les retrouve-t-on. Le thème du danseur est repris dans l'*Antāti* (A. 2, 25, 30, 51, 70, 77-78, 85, 98-99) et l'*Iraṭṭai maṇimālai* (i. 14 et 15), une dizaine de fois, avec les mêmes connotations: le feu, le bois crématoire, les *pēy*; une dizaine de fois aussi, en dehors des *patikam*, Śiva apparaîtra paré d'os (A. 2, 26, 29, 30, 31, 37, 95) ou de crânes (A. 8, 52, 56, 74) ou des deux (i. 17), couvert de cendre (A. 7, 59, 65, 95) ou de poussière (A. 39, 56).

---

[15] *Āṭalvallāṉ*, publication de Tiruvāvaṭutuṟai ātīṉam, 1967, 354 p. abondamment illustré; Wendy Doniger O'Flaherty, *Ascetism and Eroticism in the Mythology of Śiva*, 1973 (Indian edition OUP 1975); C. Sivaramamurti, *Nataraja in Art, Thought and Literature*, National Museum, New Delhi 1974; Stella Kramrisch, *Manifestations of Shiva*, Philadelphia Museum of Art, 1981, et *The Presence of Śiva*, Princeton 1981.

[16] Dorai Rangaswamy *o.c.* I. p. 485-486.

[17] Précision de vocabulaire: il est 'le seigneur qui cultive la danse' (P.14.4) mais jamais 'Roi de la danse'.

Ces visions ont donc une fréquence importante, égale à celle des évocations de l'œil frontal de Śiva, et à peine inférieure à celle des mentions de la Gaṅgā dans sa chevelure, thèmes majeurs de l'imagerie śivaïte la plus commune, battus cependant par le leitmotiv discret mais insistant du dieu à la gorge noircie par le poison, qu'il a avalé et neutralisé pour le bien du monde (une vingtaine d'allusions). Mais il est d'autres aspects de la vision originale de KA., d'une originalité qui tient moins à la nature des grands mythes et des stéréotypes iconiques, qu'au choix des attributs ou des couleurs, et à la fréquence des répétitions. Pour l'inventaire, nous traitons ensemble l'*Antāti* et l'*Iraṭṭai antāti*, les deux œuvres étant assez proches à tous égards pour être ici réunies[18].

Complétons d'abord le dénombrement des formes de Śiva évoquées par KA. Certaines sont rares, voire uniques. Śiva est le maître de la constellation d'Ārdrā (i. 8 et 10), des Veda (ibid.) meurtrier de Yama (i. 12) ou Kāla (A. 80 et 81) et de Kāma (A. 89). Il apparaît en chasseur devant Arjuna (A. 62) revêt une peau d'éléphant (A. 7, 60) monte le taureau (i. 17, 18, 19, A. 94, 100). Il est l'archer vainqueur de Tripura (i. 5, 9, 15, A. 27, 32, 34, 37, 81, 84) image justicière assez répandue. En ascète mendiant (A. 25, 43, 57, 74) il rejoint les visions sordides ou effrayantes du bois crématoire, avec les mêmes accessoires, dément (P. 15) ou diabolique (A. 29). On sait que dans le *Tēvāram* les deux légendes les plus citées sont celle de Rāvaṇa et celle de Liṅgodbhavamūrti, et que le schéma d'environ neuf sur dix des *patikam* de Campantar présente, dans cet ordre, une allusion à ces deux mythes aux strophes 8 et 9. Curieusement, KA. avait adopté la même séquence aux st. 18 et 19 et dans la st. 80 de l'*Antāti*. Les deux histoires sont présentes aussi dans l'*Iraṭṭai maṇimālai* respectivement aux *veṇpā* 8 et 14 mais dans l'ordre inverse d'apparition. Bien que le śivaïsme de KA. n'ait pas d'agressivité sectaire, Śiva porte, par deux fois, en sautoir la défense de sanglier arrachée à Māl (A. 38 et A. 48), mais l'image de Harihara qui les réunit tous deux revient cinq fois (A. 41, 52, 54, 59, 83), moins pour diminuer Māl que pour suggérer combien Śiva est insaisissable. C'est pourquoi cette image rejoint celle d'Ardhanāri (A. 41 ou 59), évoquée seule à plusieurs reprises (A. 39, 47, 50, 51, 58, 71, 94, i. 5, 12, 19). Mais dans sa fréquence, qui sera très grande aussi dans le *Tiruvācakam* par exemple (plus de 70 références), le thème sert surtout à exprimer une énigme pour l'esprit, non celle de l'androgyne, mais plutôt: moitié femme et moitié Viṣṇu, ce Śiva qui est-il donc? ou à évoquer, mais assez froidement, le jeu littéraire de jalousie entre épouses: Śiva se partage entre Umā à son côté et Gaṅgā dans ses cheveux (i. 5, A. 71). Ce symbolisme extraordinairement fort de l'union entre Śiva et Pārvatī n'est prétexte à aucun lyrisme mystique, à aucune explosion de sensibilité féminine; bien que certaines interrogations soulignent la préoccupation de l'amour et des sentiments conjugaux (surtout A. 94-95) KA. ne cultive à ce propos aucune émotion érotique, à la différence de Māṇikkavācakar, et ne tente comme lui aucune féminisation de Śiva[19].

---

[18] Rappelons qu'*Iraṭṭai maṇi mālai* moins que, 'double collier de gemmes' se traduit par 'guirlande de gemmes de deux sortes'. C'est un poème de 20 strophes enchaînées selon le principe de l'*antāti* mais où alternent deux types de vers, le *veṇpā* (ici dans les strophes paires) et le *kaṭṭalaikkalitturai* (ici dans les strophes impaires), ce qui donne un rythme plus varié et plus heurté, bref plus émotionnel, que celui de la monotone *antāti* avec ses 101 strophes de même schéma métrique. Voir, par ex., *Paṉṉiruppāṭṭiyal* st. 151 et com.ad.loc. (ed.Kaḻakam, Madras-Tirunelveli, 1963) traité rédigé entre Rājarāja I et Kulottuṅka III. On notera que beaucoup d'hymnes variés des *Tirumuṟai* (surtout XIe) sont composés ainsi; là encore, KA. inaugure un genre littéraire fécond.

Faut-il conclure avec F. E. Hardy: "her bhakti lacks any eroticism"?[20] Il nous reste à examiner l'image de Śiva que KA. propose avec le plus d'insistance: une trentaine de fois Śiva est celui qui porte le croissant de lune, une trentaine de fois il est paré de serpents, et une douzaine de strophes associent ces deux attributs antagonistes dont la signification symbolique est complémentaire. Tous deux évoquent le désir et suggèrent l'érotisme, mais le croissant de lune dans la lumière et la fraîcheur, associé sans réserve à l'attraction du Danseur jeune et beau, tandis que les serpents dont les étreintes évoquent traditionnellement en littérature tamoule et depuis le Sangam la jouissance de l'union physique ont un symbolisme plus trouble et repoussent autant qu'ils attirent. De surcroît KA. est sensible au contraste des deux symboles, et souligne même leur antagonisme: sur le corps de Śiva les serpents, projection du désir et interdit tout à la fois, menacent de dévorer le croissant, ce faible enfant de lune qu'inquiète une telle cohabitation (A. 36). Le serpent siffle de colère contre la lune (i. 7 cf. A. 90), veut s'emparer d'elle (A. 22): leurs rapports sont ceux "du cerf candide et du tigre agressif" (A. 67). Fascinée et attirée par le croissant, fascinée et repoussée par les serpents, doublement fascinée donc, mais écartelée entre attirance et révérence, KA. n'avoue qu'en ces termes voilés, mais transparents, la violence de son désir; squelette consumé par un feu intérieur, elle ne permet qu'à la psychologie des profondeurs l'aveu de sa passion. Capable d'autant de force dans ses transports que les poètes amoureux de Kṛṣṇa, elle refuse de s'y abandonner, d'en faire les modalités de sa quête de Dieu, et moins encore le thème principal de son oeuvre lyrique à la manière des littérateurs viṣṇouites, mais loin de demeurer froide ou refoulée, elle trouve ailleurs que dans l'érotisme mystique les voies de son exaltation.

D'amour elle parle autant que d'autres et Hardy lui-même en avait noté les termes: *aṉpu, kātal, virumpu, iṉpu* (cf. index s. v.) reconnaissant que "emotional undercurrents are by no means absent". Il faut même noter de très beaux mots: le nom qu'elle se forge pour Śiva: 'Habitant de mon cœur' (A. 6), 'doux trésor du cœur' (A. 10). Mais si de la première à la dernière strophe KA. parle d'amour, une ambiguïté demeure; le cœur est le siège de l'esprit, et si le cœur éclaire l'esprit

---

[19] Cf. les travaux de Glenn E. Yocum et son livre récent cité supra n. 6.

[20] F. E. Hardy. *Emotional Kṛṣṇa Bhakti*, Ph.D.Londres 1976 p. 378 du manuscrit déposé.

(A.17 et A.87) il s'agit en fait de sagesse, d'une saisie de l'intelligence autant que d'un élan du cœur. Les termes qui disent 'savoir' ou 'comprendre' sont nombreux (*eṉ, cintai, niṉai* etc...) culminant avec *uṇarvu* dans l'approfondissement de la connaissance et de l'expérience. Mais si l'on peut multiplier les déclarations de type 'intellectualiste': "Il est aussi la grande Intelligence connaissable à autrui" (A. 30); "le pensant par la pensée à m'en remplir la pensée" (A. 85) "Tu résides dans les pensées claires" (A. 89)... il faut aussitôt citer en contre-partie l'admirable strophe 96 de l'*Antāti* : "Le recouvrant de la couverture d'amour et, par un glorieux privilège, l'enfermant dans notre cœur unique, nous le gardons mystérieusement caché", et se souvenir aussi de l'importance des appels à la grâce (A. 9-10, 44, 59, 88...) nécessaire pour comprendre Śiva et s'unir à lui (A 7 et 8). En fait l'éternel conflit de l'esprit et du cœur n'a de résolution que dans l'expérience mystique. Or l'œuvre de KA. nous dit le tourment des grands visionnaires: la vision n'est pas permanente; comment recapturer cette vision captivante "qui ne fut qu'un éclair" (A. 24)? On s'accorde à voir dans la st. 16 l'aveu d'une expérience de l'absolu, corroborée str. 86 ("nous qui l'avons un peu connu..."). Comment éterniser cette expérience avec la grâce de Śiva? En trois mots: on le médite transcendant, on le voit fascinant, on le possède mystérieusement.

La possession de l'âme du dévot par son dieu, qui est l'objet de toute bhakti ne s'exprime pas ici en termes charnels: si Āṇṭāḷ souhaite épouser Kṛṣṇa, KA. ne s'identifie ni ne se substitue à Pārvatī. Il n'est pas dans la nature de Śiva d'inspirer ce type de rêverie: ses 'jeux' dans le *Tēvāram* tiennent une place tout à fait mineure, négligeable en face des *līlā* de Kṛṣṇa; le désir érotique qu'il suscite, en tant que Bhikṣāṭana par exemple, est collectif en quelque sorte, et jamais très personnalisé; pour lui il n'est de mariage que céleste, et ce ne sont point les *gopi* qui l'entourent mais les *pēy*, pour le servir. Si l'on trouve dans Māṇikkavācakar des instances où le dévot se féminise, KA. est davantage dans la tradition śivaïte en transposant la notion de possession sur un autre plan, celui du service, où Śiva est le Maître et le Père, et où elle est esclave attentive à ses pieds (v. index s.v. *aṭi, āl, paṇi* etc...). Le thème du service divin est largement représenté dans toute la littérature de bhakti; outre que c'est une connotation étymologique du terme lui-même, le développement du service religieux avec celui de la culture des temples tient une place de plus en plus large, attestée par le vocabulaire redondant de l'éloge ou du chant, de l'adoration et des prosternations. Mais chez KA., le souci d'être servante ou esclave de Śiva est très souvent répété, jusqu'à faire de ce service "l'orgueil de notre esprit" (A. 79) sans doute parce que c'est aussi la meilleure garantie contre d'autres asservissements: cette possession est une libération. Maître et Roi, Śiva est aussi Père; en cela s'affirme encore le rapport de dépendance plus que de filiation et Cēkkiḻār lui fait répondre 'Mère': le vocabulaire d'adresse reste tout de respect et de transcendance, contrastant avec le vocabulaire d'adresse des Āḻvār qui rappelle celui des amants et des époux. On notera cependant l'insistance avec laquelle KA., en rançon de sa servitude, revendique au plus profond d'elle-même la possession d'un trésor, *cēmam*, terme qui est aussi "sécurité" et "garantie de protection", ou *vaippu* 'dépôt', et qui lui confère la joie, la force et le salut (cf. A. 10, 14, 31).

Nous avons dit que la possession de Śiva est 'mystérieuse' (cf. A. 96): il est en effet transcendant et inconnaissable. La poésie de KA. n'est pas d'abord spéculative, mais il lui arrive à plusieurs reprises de s'exprimer en termes abstraits, où se reconnaît le souvenir intellectuel d'une culture upaniṣadique. Elle ne parle plus alors de Śiva en termes d'avatars, mais comme objet de la vérité (*meypporuḷ*; A. 9 et A. 20), principe de l'univers – c'est le vocabulaire aussi du *Tirukkuṟaḷ* –; elle cite ses huit manifestations (A. 21) et voit d'abord en lui la sagesse (*ñāṉam*) dont le siège est dans la pensée (A. 45), car elle ne désespère jamais de le comprendre, même si elle le médite "inconnaissable en son essence" (A. 92), car il la possède et il est la grâce (*ibid.*), car "il connaît et il fait connaître" (A. 20). Rares sont chez elle les passages où se prolonge la méditation sur l'Absolu sans qu'intervienne bien vite une référence plus concrète à l'avatar. Peut-on voir en KA. une cérébrale sensible aux formes intellectuelles de la bhakti, quand elle laisse avec mépris "divaguer ceux dont la connaisance n'est que livresque" (A. 33)? En fait il n'est pas chez elle de méditation sur la transcendance qui ne se poursuive et ne s'épanouisse en vision (*ibid.*).

Toute la dialectique de son œuvre se passe entre la vision et la pensée. Tout se résume en deux citations qu'il ne faut surtout pas séparer si l'on veut bien comprendre leur portée: str. 18 "je ne saurais connaître aujourd'hui la nature de notre Père" et str. 19 "Aujourd'hui nous avons facilement le don de le voir". L'obsession de KA., dont la prière est poésie, c'est la forme de Śiva, toujours fulgurante (A. 59-62, 93), cette forme dont elle ne cesse d'enchaîner en litanies les multiples splendeurs sans jamais s'en rassasier, et qui fait l'objet de toute sa pensé, car *dans la forme est la réalité de l'essence* (A. 59 et 33). Ainsi s'achève dans la primauté justifiée et célébrée de la vision (cf. index s. v. *kaṇ*, *kāṇ*, *nōkku*...) notre rencontre avec l'œuvre de KA., véritable œuvre de voyant, *ariṭacceyuḷ*[21] où la transcendance de Śiva et l'ardeur pour le servir se rejoignent dans un amour aussi passionné que celui des premiers Āḻvār pour Kṛṣṇa mais où la sensibilité féminine a choisi de se consumer au lieu de s'affirmer, pour n'être plus dans ce corps émacié qu'un regard aimant en quête de *samādhi*:

Vos yeux sont deux flambeaux mystiques où mon âme
Vient s'éclairer au pur amour... (P. Verlaine *Poèmes divers* Juillet 1890)

---

[21] Cf.Note 8. Ce n'est pas par hasard que des grammairiens ont rapproché sous la même invocation de ces ṛṣi qui ont faculté de voir ensemble les trois temps, i.e. qui ont vision d'éternité, KA. et les premiers Āḻvār.

Les images

Depuis la publication de la première édition, l'identification de KA. sur des monuments khmers est certes un fait assez important pour justifier la note additionnelle de M. Filliozat à son introduction. Mais l'écho donné à cette découverte pose un problème de méthode.

Il ne s'agit pas de remettre en cause l'identification proposée, mais d'en mesurer la portée. Décrit objectivement et dans son contexte, le phénomène est le suivant: dans une iconographie rebelle, M. Groslier nous le rappelait récemment, à toutes les représentations macabres (à la différence du Campā et de Java, par ex.) on voit apparaître soudain, nous dirions "accidentellement", quatre ou cinq représentations parfaitement stéréotypées de KA., sur une période limitée dans le temps (un peu plus d'un siècle) et dans un espace qui porte une empreinte culturelle particulière: il s'agit de l'espace angkorien entre Bantāy Srĕi (fondation en 967 AD) Văt Basĕt (seconde moitié du XIe s.) et Pimāy (fin du XIe s.). Il faut ajouter le Phnom Chisor et une présomption en faveur de Vat Ek. (Là encore dans les limites du XIe s.)[22]. En l'absence de toute référence contextuelle khmère, on est tenté de voir ici une sorte de signature, un aveu, mieux, une revendication d'origine. La tentation est grande pour tous les khmérisants de se retourner vers Yajñavarāha le savant brahmane qui veilla sur la jeunesse de Jayavarman V et savait tout de toutes les langues de l'Inde, importait les *āgama* et leur doctrine, et mettait au service du śivaïsme sa culture et sa personnalité prestigieuse. Il aurait bien pu introduire KA. par surcroît! Mais quand un emprunt n'est pas immédiatement fécondant ou fécondé, il demeure éphémère. A la différence des KA. du pays tamoul, les KA. khmères sont sans postérité, sans variantes. Bref, par son caractère figé lui-même, la représentation cambodgienne de KA. proclame son ignorance de sa propre histoire et son incapacité à faire souche: l'image a été importée, un texte aussi peut-être, mais nous n'en savons rien. Il est abusif de parler de "la diffusion à l'étranger de l'hagiographie śivaïte de cette sainte tamoule"[23] quand une pareille diffusion est déjà achevée avant que la légende ait été fixée par écrit dans son pays d'origine... Plus précisément, nous avons distingué soigneusement l'iconographie populaire tardive de la légende de cette imagerie plus ancienne d'un petit assesseur musicien squelettique au pied de Śiva dansant. Depuis quand ce dernier, dans sa version féminine, est-il KA.? La question se pose car celle-ci n'est vraiment elle-même que par la diversification de son iconographie et la mise en scène des épisodes de sa légende, plutôt après le XIe siècle, à partir de Dārāsuram et Mēlakatampūr...[24]

---

[22] Aux références de M. Filliozat (supra p. 14 s.) ajouter Bruno Dagens, Etude iconographique de quelques fondations de l'époque de Sūryavarman Ier, dans *Arts Asiatiques* XVII (1968) p.173-208 avec iconographie de Vat Ek, Baset et Phnom Chisor; C. Sivaramurti, *Nataraja in art, thought and literature*, New Delhi 1974, qui reprend, avec documents de l'EFEO ou de ses membres, l'ensemble des cas cités pour l'Asie du Sud-Est p.352 ss, et Mireille Bénisti, Kāraikkālammaiyār in Cambodia in *Proceedings of the Second International Cenference Seminar of Tamil Studies* vol.II p.402-404, Madras 1971.

[23] .Voir supra p. 16.

Même la présentation optimiste de la diffusion culturelle de KA. par C. Sivaramamurti (la culture angkorienne étendue en Thailande, grâce à la localisation de Pimāy aujourd'hui, et au Vietnam[25]) ne permet pas – et il le reconnaît – de rencontrer KA. hors du Cambodge en Asie du Sud-Est. En fait, il est plus important de se souvenir qu'au pied de Śiva dansant c'est Bhṛṅgin qu'on rencontre à Mī-So'n dès le VIIe ou le VIIIe siècle: les Śiva dansant du Campā ignorent KA. Il semble aussi qu'elle soit communément ignorée en Inde même en dehors du pays tamoul. Les exemples cités à Ceylan par Sivaramamurti sont des pièces Cōḷa clairement isolées dans le temps et ne semblent pas avoir fait souche. Ceux du Kerala ne sont pas antérieurs aux XVIIe ou XVIIIe s. On devient méfiant en voyant Nilakanta Sastri retrouver "Kāraikāl Ammai, the Śaiva woman devotee, in an inscription of 1124 from Devāṇagere, as further evidence of the presence of Tamil elements in the Karṇāṭaka of the Chāḷukyas"[26], car, vérification faite, l'inscription [E.C. XI Dg. 155] se réfère à une "Kârekal-Amme, pure daughter of the Śiva Brahmans in Nityavinōdachaturvedimangala", qui a pour fils un certain Kunta, né à Tirukālati; bref il s'agit alors d'un phénomène 'culturel' de portée très limitée... En fait, par sa singularité, l'épisode cambodgien attire notre attention sur le développement original de l'iconographie de la sainte tamoule.

Tout d'abord la popularité du thème de Śiva dansant dans l'Inde du Sud à partir de l'apogée Cōḷa, puis notamment à l'époque d'Umāpati et autour de Citamparam, et par ailleurs les relations privilégiées mais circonscrites dans l'espace et le temps qui aboutissent à une floraison śivaïte au Cambodge, sont des faits qui ne doivent pas nous en faire négliger d'autres d'égale importance. Nous avons rappelé les Śiva dansant de deux tympans de Mī-so'n[27] où un Bhṛṅgin squelettique brandissant un tambour figure parmi les assesseurs, qui évoquent des analogies en Inde à Ellora, où Bhṛṅgin apparaît clairement derrière la jambe droite de Śiva, dans la grotte 14. Une autre sculpture Vākāṭaka à Elephanta montre Bhṛṅgin, et un tambourinaire à ses côtés[28]. Or J. Boisselier voit des analogies entre l'art du Campā et celui d'Ellorā ou de Bādāmī, et rappelle que Śiva dieu de la danse est cité comme tel dans une inscription du Campā datée de 657 AD. (inscription de Prakāśudharma). A cette date, on est contraint de reconnaître que si KA. est peut-être déjà centenaire, il faut, sur le plan de l'iconographie chercher des modèles ailleurs qu'au pays tamoul, et on en trouve, en fait, d'Ouest en Est, dans l'art Cāḷukya (Aihoḷe, Ālampūr...). Avant le IXe siècle, une tradition iconographique est donc constituée, qui regroupe autour de Śiva dansant (et parfois d'autres formes de Śiva) des gaṇa musiciens, un Bhṛṅgin squelettique et parfois des Devī musiciennes marquant la mesure ou même Annapūrṇā. On retrouve Bhṛṅgin avec les Cāḷukya tardifs au XIIe s. à Hampi, des figures squelettiques ou émaciées – mais rarement féminines – dans l'art Hoyṣala. L'art Kākatiya fera reparaître Andhaka ou les Mātṛkā autour de Śiva dansant, mais non KA. Il en sera de même pour l'art de Vijayanagar, pour l'art des Gaṅga de l'Est à Bhubaneśvar, pour le grouillement de personnages des stèles Pāla et Sena... bref pour une tradition qui traverse l'Inde d'Ouest en Est au Nord de Madras et à laquelle, au Sud, les pièces anciennes Cēra et Pāṇḍya ne font pas elles-mêmes exception. On pourrait alors formuler à peu près ainsi la situation: l'iconographie de Śiva dansant comporte dès l'origine un entourage d'assesseurs, *bhūtagaṇa* et *preta* des deux sexes, et souvent faisant fonction de musiciens. Parmi ces assesseurs, une figure *masculine* squelettique s'est individualisée, celle de Bhṛṅgin, sur une aire très large puisqu'elle va d'Elephanta ou Ellora jusqu'au Campā et avec une fréquence en face de laquelle KA. est inexistante. Cependant, sur une aire géographique beaucoup plus réduite, celle du pays tamoul, et seulement à partir des débuts de l'art Cōḷa, une figure *féminine* squelettique et musicienne s'est à son tour individualisée, celle de KA., accidentellement mais délibérément importée au Cambodge dès son origine et pendant un seul siècle.

---

[24] Voir Dārāsuram, Mémoires Archéologiques de l'EFEO 1983 (sous presse)

[25] *o.c.* p.365-367.

[26] Dans Yazdani *Early History of the Deccan*, part I-VI 1960, Hyderabad, p.435.

[27] Consulter Jean Boisselier *La statuaire du Champa* P E F E O 1963 voir fig. 17, 18 et 77. et texte p.52 ss.

[28] Sivaramurti *o.c.* fig. 10 et 12 p.173 et 175 s. Pour le survol thématique que nous esquissons, nous renvoyons aussi à la documentation recueillie dans cet ouvrage pour ne pas alourdir les références.

Cette formulation paraît justifiée par les propos de KA. elle-même: de toute évidence la sainte n'a pas inventé sa figure de *pēy*; de son propre aveu, elle se conforme, s'assimile à un concept préexistant, à la troupe des *pēy* attachés à Śiva (A. 86 et Cēkkiḻār str. 49). C'est évident en ce qui concerne la littérature et l'allègre description qui ouvre le premier *patikam* n'est pas un autoportrait:

> Seins ridés, veines saillantes, yeux ronds, dents blanches, ventre creux,
> Crinière rousse, deux crocs allongés, chevilles hautes, longs mollets,
> une diablesse
> Hante, haletante, la forêt desséchée... (P. 1, notre traduction)

Mais depuis quand cette description anonyme sert-elle de référence pour l'identification iconographique de KA. elle-même, on ne sait; en tout cas, ce texte est le plus ancien et sert aujourd'hui de point de départ et d'inspiration à tout ce qu'on peut citer en tamoul ou sanskrit sur le sujet. Depuis quand s'est opéré en iconographie le transfert qui a fixé au pied de Śiva l'image de KA., là où pour marquer le temps on trouve, ailleurs, Brahmā, Bhṛṅgin, la Déesse, Hanumān... la réponse dépend de la précision de nos inventaires iconographiques. Il semble qu'on puisse raisonnablement faire état de pièces de la seconde moitié du Xe siècle qui ne devraient pas être moins anciennes que l'image de Bantāy Srĕi, par exemple celles de Karandai[29], ou d'Āḍuturai, en bref dès que se développe dans l'art Cōḷa le thème du Naṭarāja ce qui est aussi l'époque présumée de Nampi Āṇṭār Nampi[30]... Ce qui demeure remarquable c'est la rapidité de l'importation au Cambodge (nous disons à dessein importation plutôt que diffusion) de cette figure quand tout sur le sol indien tend à confirmer le caractère régional de son histoire et de sa légende. De quelles rencontres, de quelles complicités, ou de quelles confusions KA. a-t-elle provisoirement bénéficié dans l'espace angkorien, quand en Inde même elle parvenait à peine à sortir du pays tamoul (Ceylan, le Kerala et encore, pour ce dernier, au XVIIe s. !), nous ne le savons pas, en dehors de l'hypothèse, vraisemblable et séduisante, d'un trait de plus à porter au crédit de l'éclectisme śivaïte de Yajñavarāha...

Mais sur la base ténue de ce problème, de sérieuses interrogations demeurent. Qu'en est-il alors du reste du panthéon śivaïte tamoul demeuré inconnu au Cambodge, et plus largement comment mesurer rigoureusement l'impact des traditions architecturales et iconiques de l'Inde du Sud sur l'art angkorien des Xe et XIe siècles? La question n'est pas épuisée. En tout cas, si l'on considère que des légendes ou des idéologies, voire des concepts iconographiques ont pu ainsi circuler indépendamment des textes qui, du moins à notre connaissance, les expriment, faut-il alors admettre que ceux-ci n'ont pas valeur de source? Faut-il en réviser la chronologie? Une fois encore nous sommes invités à distinguer l'œuvre de KA. de sa légende, et à veiller, en l'état encore précaire de nos inventaires iconographiques[31], à ne pas tirer d'évidences fragmentaires trop de conclusions sur la nature exacte de la diffusion culturelle...

---

[29] P.R. Srinivasan T.A.S.S.I. 1957-8 p.47-50. Voir aussi S.R. Balasubramanyam *Early Chola Art*, II p.183-185.

[30] Douglas Barret *Early Cola Architecture and Sculpture 866-1014 AD*. Londres 1974; (voir pl.56 temple de Sembiyan Mahadevi, Tanjore Dt. 981).

[31] Un exemple récent: le Śiva dansant d'une fresque du Kailasa d'Ellora, sur le linteau de l'entrée du porche Sud, révélé par G. Yazdani au XVIIe Congrès International des Orientalistes à Oxford dès 1928, était publié par lui en 1930 dans un appendice à l'*Annual Report of the Archaeological Department, Hyderabad state, for 1337 F (1927-28 A.C.)*, Calcutta, 1930, pl. D et p. 22, avec le texte de sa communication "The Fresco Paintings of Ellora". Yazdani soulignait déjà les affinités de cette image avec celles de l'Inde du Sud à la même époque, i.e. au Xe siècle. Mais la représentation donnée alors ne montre aucun assesseur auprès de Śiva.

Il fallut attendre 1980 pour que le traitement chimique de la fresque par l'Archaeological Survey of India en révélât le détail, enfin publié pl. XCVI de *Indian Archaeology 1976-77 – A review*, New Delhi, 1980 (voir aussi p. 138), exposant en bas à droite du panneau une figure squelettique, apparemment masculine, mais dans le style de la KA. ascétique de Nāgapaṭṭiṇam (voir planche 6), inconnue jusqu'à ce jour!

L'énigme des dvārapāla squelettiques du temple de Mahākūṭēśvara posée dès 1941 par R. S. Panchamukhi (*Annual Report on Kannada Research in Bombay Province for the year 1939-40*, Dharwar, 1941, p. [17] et pl. II (a) n'est pas résolue. S'agit-il bien de Śṛṅgi et

Enfin, si les représentations de KA. auprès de Śiva dansant sont un trait topique des Cōḷa, il semble qu'elles aient aussi perdu de leur popularité (peut-être au profit des images isolées de la sainte) après cette dynastie dans le pays tamoul lui-même. Rares dans les bas-reliefs dès l'époque de Vijayanagar, on les cherche en vain dans les fresques ou dans les peintures sur verre dites de Tanjore, en vain dans les images imprimées à partir de bois gravés qui en transfèrent le style dans les livres śivaïtes depuis 1850. L'entourage typique de Naṭarāja n'y est pas celui, exceptionnel, et spécifique, de notre planche 16, mais, ordinairement, Vyāghrapāda et Patañjali, Nārada et Tumburu, des gaṇa, ṛṣi ou dévots, mais plus jamais KA... Et ce n'est pas la composante telugu, si importante qu'elle fût dans le monde de l'édition tamoule, qui suffirait à expliquer cette discrétion à l'heure où copistes et éditeurs du *Tēvāram* persistaient à citer en exergue les deux *patikam* de KA., attestant avec l'œuvre une familiarité continue et indépendante des modes iconographiques.

avril 1982 François GROS

Bhṛṅgi ou de dévots plus ou moins Kālāmukha?

On ferait une longue liste des ouvrages et collections que nous avons consultés sans résultat décisif. Le problème de KA. n'est pas davantage abordé par la synthèse récente de K.V. Soundara Rajan, *Cave temples of the Deccan*, Archaeological Survey of India, 1981, qui traite abondamment des matériaux Cālukya et donne, pl. XXVIII, une intéressante représentation de Kāla et Kāḷi dansant dans la grotte XXI d'Ellora, sous forme squelettique, dans un contexte iconographique śivaïte, et confirme aussi la présence fréquente de Bhṛṅgin...

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Aucune édition du onzième *Tirumuṟai* ne peut prétendre être une édition critique et K. n'avait pas jugé nécessaire de justifier le texte établi pour sa traduction, ni d'en proposer les variantes. Celles-ci seraient assez nombreuses, en particulier pour les deux *patikam* que l'on retrouve cités en tête de la plupart des manuscrits complets du *Tēvāram*, et dans certaines éditions imprimées. Un sondage effectué récemment à l'occasion de nos travaux sur le *Tēvāram* ne nous a cependant révélé sur ce point aucune lecture fondamentale. A peine apparaît-il que les manuscrits anciens ont tendance à s'accorder entre eux et l'édition du Maṭh de Tiruppaṉantāḷ à se singulariser par ses choix... En revanche l'épreuve de lecture minutieuse que représente l'établissement de l'index complet du texte confirme, ce que nous pensions déjà, les qualités de la traduction de Kārāvēlane. Mieux que quiconque il savait réconcilier les deux exigences souvent incompatibles qui écartèlent les traducteurs consciencieux: fidélité et littéralité. Les notes complémentaires ont donc été réduites au minimum, et la pratique de l'index-glossaire révélera seule quelques divergences d'interprétation à l'usage des lecteurs spécialisés.

Pour l'établissement de ce glossaire nous avons surtout utilisé les commentaires du texte de KA. parus en complément de deux éditions du *Periya purāṇam* (abrév. P.P.):

– celle de Śri Āṟumukat tampirāṉ cuvāmikaḷ (abrégée AT) (premier *kāṇṭam*, deuxième partie) Madras, septembre 1890 (année vikruti, kaṉṉiravi; la date imprimée en ère Kali, 4993, est fausse et à rectifier en 4991) où le purāṇa de KA. occupe les pages 220-242 et le texte de ses œuvres un appendice de 39 pages sous paginations séparée, avec un commentaire détaillé pour l'*iraṭṭai maṇimālai* et pour l'*Antāti*. Le premier volume de cette édition (Madras 1888, année Sarvajittu, mīnavari, Kali 4989) contient les textes médiévaux de Nampi Āṇṭār Nampi et Umāpati auxquels se réfère notre étude. C'est à cette édition enfin que nous avons emprunté les quatre planches de gravures sur bois reproduites ici.

– celle, monumentale, de C.K. Cuppuramaṇya Mutaliyar (abrégée CM) publiée à Coimbatore. L'histoire de KA et l'édition commentée de son œuvre sont contenues dans le volume III, 2 ème partie, paru en 1944. L'ensemble de l'histoire et de l'œuvre de KA, avec commentaire de l'*iraṭṭai maṇimālai* et de l'*Antāti* et de brèves notes lexicales sur les *patikam* a été aussi publié séparément en un fascicule de 138 pages daté du 15.12.1944.

Nous citons aussi (abrév. KVJ) l'édition du Maṭh de Tiruppaṉantāḷ du onzième *Tirumuṟai*, établie en 1950 par Ki. Vā. Jakannātaṉ et refondue en 1963, qui contient quelques brèves notes et variantes.

Nous avons confronté notre dépouillement avec celui de Mlle. S. Parimala, *Language of Kāraikkālammaiyār's works (based on their index verborum)*, thèse de M.A. de l'Université d'Annamalai, 1966 (426 p.) et nous remercions l'auteur et ceux qui se sont entremis pour la communication de son travail.

Si nous avons tenu compte de K. Nambi Aruran, *Glimpses of Tamil Culture based on Periyapurāṇam* (Madurai, 1977), la plupart des brèves études consacrées à KA., telles que *Muppeṉmaṇikaḷiṉ varalāṟu* par Tiruvaraṅka Nīlāmpikai ammaiyar (Śaiva Siddhānta Kaḻakam 1928; 65 pages sur KA.) ne nous ont pas été très utiles.

L'étude largement diffusée de Mariasusai Dhavamony, *Love of God according to Śaiva Siddhānta*, OUP, 1971, consacre un bref chapitre à KA. avec quelques extraits traduits en anglais. Les 13 strophes choisies figurent toutes parmi les 20 réimprimées par J.M. Somasundaram Pillai dans son anthologie, *Two Thousand years of Tamil Literature*, Madras 1959, mais il faut restituer ces dernières traductions à leur date, 1912, et à leur véritable auteur, N. Nallaswami Pillai, qui les avait publiées dans sa revue *Siddhānta Dīpikā*, vol. XIII, n° 4, comme le n° 2 d'une série 'South Indian Devotional Writers' sous le titre 'The Mother of Kāraikāl' p. 151-160. Les extraits comprennent les strophes *1, 2, 3,* 5, *6, 9, 10, 16, 17,* 20, 21, *33, 45,* 61, 62, *72, 79,* 81, *87,* 93 de l'*Antāti* (en italiques, strophes étudiées par M. Dhavamony). Les lecteurs curieux de comparaisons pourront rapprocher la traduction du vers 3 de la strophe 3 chez Nallaswamy Pillai '[To Him] whose coral braids are covered with buds', chez Dhavamony 'whose coral braids are crowned with buds' et chez K. 'portant l'indivisible croissant sur ses abondantes tresses'! Si rien ne nous paraît justifier en ce cas la version anglaise, dans la strophe 6, au contraire, le parallélisme de construction et les commentaires tamouls sont en faveur de Dhavamony 'Let people say: he (God) dwells in Heaven; he lives in Indra's above, as they please', plutôt qu'en faveur de K. qui propose 'Qu'on le nomme Céleste. Qu'on le nomme Roi des dieux. Qu'on le nomme Terrestre'. Le jeu peut être poursuivi... Songeons plutôt que sur les 143 strophes de KA. que nous proposons dans la traduction de K., 20 seulement avaient été traduites en anglais dont 13 à peine sont encore sur le marché. Cela justifiait largement une nouvelle édition.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

I. Textes et auteurs (postface et index)

A.	*Aṟputa tiruvantāti.* Le Poème de l'Admirable
i.	*Iraṭṭai maṇi mālai.* Le double collier de gemmes
P.	*Patikam.* Les deux "dizains" – numérotation continue des strophes de 1 à 22
K.	Kārāvēlane
KA.	Kāraikkālammaiyār
P.P.	*Periya purāṇam* de Cēkkiḻār

II. Editions

AT	édition Āṟumukat tampirāṉ du *Periya Purāṇam*
CM	édition Cuppuramaṇya Mutaliyar du *Periya Purāṇam*
KVJ	édition du Onzième *Tirumuṟai* par le Maṭh de Tiruppaṉantāḷ

III. Terminologie de l'index

Les références sont données dans l'ordre: titre, numéro de stance, numéro de vers; la numérotation des strophes est continue entre les deux *patikam*, de 1 à 22.

Adj.	Adjectif
Adv.	Adverbe
Aux.	Auxiliaire
Condit.	Conditionnel
Dém.	Démonstratif
Dés.	Désinence
Fém.	Féminin
Fut.	Futur
Gér.	Gérondif
Inf.	Infinitif
Ipv.	Impératif
Instr.	Instrumental
Interr.	Interrogatif
m.	Masculin
nég.	Négatif
nt.	Neutre
NV.	Nom verbal
Obl.	Oblique
Opt.	Optatif
Pa.	Passé
Pe.	*Peyareccam*
Pl.	Pluriel
Pron.	Pronom
Sg.	Singulier
s.v.	*Sub verbo*
v.	Voir
var.	Variante
Vb.	Verbe
Ve.	*Viṉaiyeccam*
Voc.	Vocatif
I, II, III,	1ère, 2ème, 3ème personne

INDEX - GLOSSAIRE

a	Démonstratif 'éloigné' P.11.2; i.6.1; i.14.3; A.7.2; A.20.4; A.33.4; A.33.4; A.50.1; A.50.3; A.59.3; A.64.3; A.99.2.
ahtu	'cela' A.8.2; A.89.3.
akku	'os' A.26.4.
akattu	'à l'intérieur de' Dés. i.2.2; *akattu* + *ē* P.3.3.
akal	'vaste, large' A.52.1.
akal	'quitter'; *akalāḷ* Vb. nég. III Sg. F. A.95.1.
akalam	'poitrine' A.13.1.
aṅkam	'membre, partie du corps' P.1.4; *ȧnkattu* i.5.1.
aṅkā	'béer'; *aṅkāntu* Ve. A.99.3.
aṅku	'là' P.4.3; P.18.2; i.6.2; i.17.4; A.12.4; A.51.4.
acai	's'agiter, se balancer'; *acaitta* Pe. A.53.3; 'attacher' *acaittāṉ* NV III Sg. m. A.35.3.
añcu	'redouter'; *añca* Ve. A.55.1; *añci* Ve. i.1.1; A.35.1; A.36.3; A.57.3. *añcum* + *ō* Fut. A.94.4.
aṭku	cri d'appel; onomatopée? P.14.2
aṭṭa[*m*]	'huit' A.21.3.
aṭṭam + *ē*	'en croisant, à l'opposé' P.6.4 [ou: dans les huit directions?].
aṭar	'serrer, tuer'; *aṭara* Ve. A.13.2; *aṭartta* Pe. A.80.2.
aṭal	'force meurtrière' NV (cf.*aṭu*) A.37.1; *aṭalai* A.16.3; (deux coupes possibles: *viṇaikku* – *aṭalai* ou *viṇai* – *k* – *kaṭalai*).
aṭi	'pied' P.6.1; i.11.1; A.15.2; A.73.3; A.76.4; A.77.1; *aṭikkaṇ* A.47.4; *aṭikku* + *ē* A.87.1; A.91.1; *aṭimēl* A.68.2; A.69.2; *aṭiyiṉ* A.67.4; *aṭi (y)* + *ē* A.1.2; *aṭikaḷ* pluriel honorifique (les pieds de Śiva) P.22.2; A.77.1; *aṭikaḷai* P.11.3.
aṭittalam (ē)	'le lieu des pieds, les pieds' i.13.4; *aṭittalattiṉ* i.14.1.
aṭimai	'esclavage, asservissement' A.69.3.
aṭiyaṉ	'qui s'est asservi' A.44.1.
aṭiyāḷ	[*cilampu-*] celle qui a aux pieds [les anneaux] i.e. Umā. A.68.1.
aṭi	'battre, frapper'; *aṭittu* Ve. P.4.2; P.6.3; P.11.1.
aṭu	'tuer, détruire, faire du mal'; *aṭṭa* Pe. A.37.1; *aṭum* Pe. i.1.1 (var. *iṭum*); i.11.4; Vb. Fut. A.34.4; A.35.1; A.87.3 (*aṭum* + *ē*); 'remplir'; *aṭṭa* Pe. A.74.1.

aṭukku	'empiler'; *aṭukki* Ve. i.20.2; *aṭukkal* NV 'montagne' A.100.2.
aṭai	'atteindre'; *aṭaintu* Ve. A.44.1; *aṭaintēṉ* Pa. I Sg. A.11.2 (var.); *aṭaivatu* NV i.17.1; A.47.1.
aṭai	'enfermer'; *aṭaittēṉ* Pa. I Sg. A.11.2; *aṭaittu* Ve. A.96.3.
aṇṭam	'univers, voûte céleste' P.4.4; A.72.2; *aṇṭattāṉ* 'maître de l'univers, Śiva' i.10.3; *aṇṭavāṇaṉ* 'habitant du ciel, Śiva' i.13.4.
aṇṇal-ai	'grandeur, Śiva' A.101.3.
aṇaṅku	'effroi, souffrance, divinité' P.6.2; P.7.2; P.13.4.
aṇaṅku	'avoir peur'; *aṇaṅkum* Pe. P.19.3; 'être affecté par' *aṇaṅku* A.12.3.
aṇi	'ornement, beauté' P.11.3; A.35.3; A.39.3.
aṇi	'porter, se parer de'; *aṇintu* Ve. i.17.4; A.30.3; A.31.3; *aṇintu* + *um* Ve. A.79.2; *aṇinta* Pe. A.29.3; *aṇintavarai* NV III Pl. A.79.2; *aṇintāl* Condit. A.39.3; *aṇiyār* NV III Sg. hon. 'celle qui est proche' (unie par l'amour) A.95.4; *aṇivīr* Voc. II Sg. 'Toi qui es paré' A.95.3; *aṇivatu* NV A.59.4.
aṇai	's'unir à, se joindre'; *aṇainta* Pe. i.4.2; *aṇaintu* Ve. i.4.2; *aṇaiyātārai* NV nég. Pl. A.34.4 'ennemis'.
attaṉai	'autant de' P.9.4; *attaṉaiyum* var. pour *ettaṉaiyum* A.74.1.
ataḷ	'peau de tigre'; *ataḷiṉ* A.28.1.
ataṉai	Dém. *a*. P.4.1; A.36.3; A.42.1; A.62.2.
ataṉmēl	Dém. *a* P.3.2.
atu	Dém. *a* A.5.4; A.11.4; A.22.2; A.39.2; A.48.4; A.72.2; *atu-v-ē* P.16.4; A.12.1; A.12.2; A.12.2; *atu-v-ē-y-um* i.17.2.
antaṇaṉ-ē	'Sage, Śiva' i.3.4; *antaṇaṉai* i.4.1.
antaram	'ciel, espace'; *antarattē* A.34.1.
antāti	'poème' (cf. Introduction) A.101.1.
anti	'crépuscule du soir'; *antiyiṉ* P.10.4; P.18.4. [ici autre sens possible: dissolution de l'univers?]
appaṉ	'père' [Śiva]. P.1.4; P.2.4; P.3.4; P.4.4; P.5.4; P.6.4; P.7.4; P.8.4; P.9.4; P.10.4; *appaṉai* P.11.3.
am	'beauté' P.1.4; P.2.4; P.3.4; P.5.4; P.6.4; P.7.4; P.8.4; P.9.4; P.10.4; A.11.4; A.39.2; A.49.1; A.52.1; A.76.4; A.93.2; A.98.1; A.98.1.
ampu	'flèche' A.81.3; *ampāl* A.27.3.
ammāṉ	'Père' [Śiva] A.60.4; *ammāṉukku* i.16.4; A.7.4.
amā	'hélas' i.8.4; parfois lu *ammā* 'ô mère' (KVJ) ou *namā* 'salut'.
ammaikkum	(*a* + *mai* + *kku* + *um*) 'pour l'autre monde' cf. *immaikkum* A.91.3.
amar	'siéger, être assis'; *amarnta* Pe. A.93.3; *amarntu* Ve. A.93.4.
amarar	'immortels' P.10.3; P.18.3; i.13.4; i.18.3; A.55.1.
amai	'disposer de'; *amaintōm-ē* Pa. I. Pl. A.91.3; 'placer' *amaittu* Ve. A.28.2; A.96.2; *amaikka-v-ē* Ve. A.70.2; 'accompagner' (mus.) *amaippa* Ve. P.11.2.
ayal + *ē*	'côté, place voisine' A.26.3; A.26.4.
ayaṉ-um	'Brahmā' A.80.3.
arakkaṉ	'*rākṣasa*, démon' [ici Rāvaṇa] i.14.1; *arakkaṉaiyum* A.80.2.
araṅkam	'scène' A.78.1; *araṅku* P.4.2; i.15.3; A.77.4.
araṇār	'les maîtres des forteresses (*araṇ*)' A.81.3 allusion à Tripurāntaka.
arattam	'coton rouge utilisé pour se teindre les pieds' [cf. *Cilap.*] A.68.2.

aravam	'serpent' P.8.4; P.22.2; i.6.2; i.17.1; A.27.1; A.38.1; A.42.1; A.57.4; A.64.4.
aravu	'serpent' A.26.4; A.35.3; A.57.2; *aravu + um* A.23.1; A.90.3; *aravin̲* A.22.1
aravintaṅkaḷ	'lotus' (Sfxe. plur.) A.81.4.
arar̲r̲u	'se désoler'; *arar̲r̲i* Ve. A.80.3.
aran̲	'Hara, Śiva' A.17.4; A.18.1; *aran̲avan̲ai* A.96.1.
arā	'serpent' i.3.4; A.46.3;A.48.4.
arāvu	'limer'; *arāvi* Ve. A.49.1.
ari	'Hari, Viṣṇu' A.18.1; [selon K et AT., mais le texte comporte *ariya* 'remarquable', épithète de *paran̲*].
ariyatu	'chose rare' A.10.4; *ariyan̲* 'rare' ou 'difficile' A.8.1; A.19.2; v. *ari.*
aruku	'proximité, à côté de' A.34.4; *aruku + ē* P.14.2; A.71.2.
aruvi	'cascade, chute d'eau' A.67.2.
aruḷ	'grâce' A.8.4; A.88.2; A.92.4; *aruḷ + ē* A.9.1; A.9.2; A.45.2; 'accorder la grâce' *aruḷā* Pe. nég. A.44.2; *aruḷām* Vb. interr. i.19.2. [+ *kol* particule de doute + *ām*]; *aruḷāl + ē* P.22.2; A.9.2.
arai	'taille'; *araiyil* P.22.2.
allal	'tourment' A.4.1.
allātu	'sinon' i.2.1; *allāl* 'sinon' A.3.2; A.3.3; A.47.1; *alāl* 'sinon' i.18.1.
allam-ē	'nous ne sommes pas capables de' Vb. I Pl. A.43.3; [autre coupe *vallamē* cf. sv.].
alar̲u	'hurler, sangloter' P.19.2; *alar̲i* Ve. P.1.3.
avarkku	'à lui' A.2.4; A.3.3; *avarkku + ē* A.3.1; A.3.2; *avar̲ku* A.65.3.
avalam	'détresse' A.69.4.
avaḷ	'elle' A.94.4; A.95.1.
avan̲	'lui' i.2.1; A.20.4; A.92.4; A.93.1; A.93.2; A.93.2; *avan̲ + um* i.8.3; *avan̲ + tan̲* A.58.3; *avan̲ + ē* A.21.1; A.21.2 (bis); *avan̲-pāl* A.93.3; *avan̲ai* A.10.2; A.18.4; A.25.4.
avi	'périr'; *avintu* Ve. A.81.3; 'éteindre'; *avikka* Ve. P.2.4.
avir	'splendeur, resplendir' i.18.2.
avun̲ar	'asura' A.37.1.
avai-tām	'ceux-là' A.99.2.
al̲akan̲	'le Beau, Śiva' P.13.4; P.18.4.
al̲aku	'beauté'; *al̲akāl* A.98.2.
al̲al	'feu' P.7.1; P.7.4; P.17.3; A.14.3; A.97.4; A.98.1; A.98.2; *al̲al-vāy* A.51.4.
al̲i	'périr, être ruiné'; *al̲iya* Ve. A.18.2; A.27.2; A.81.3; A.84.3; *al̲i + iṭṭu* 'exterminer', *al̲ittiṭṭu* Ve. A.90.1.
al̲u	'pleurer'; *al̲utu* Ve. P.5.4.
al̲ai	'appeler'; *al̲aippa* Ve. P.14.2.
aḷḷu	'ramasser'; *aḷḷi* Ve. P.2.4.
aḷa	'mesurer'; *aḷanta* Pe. A.41.1; *aḷappu* NV A.19.2.
aḷavu	'mesure'; *aḷavu + ē* A.42.2; *aḷavu + um* A.48.3 (= 'jusqu'à').
aḷi	'faire la grâce de'; *aḷikkum* Pe. i.4.2; *aḷiyīr* Voc. pl. nég. A. 46.2; *al̲iyān̲* Vb. nég. III Sg. m. A.78.3.
aḷai	'se mêler à'; *aḷaintu* Ve. A.97.4.

aṟṟē	var. de *eṟṟē* A.87.3?
aṟā	Pe. nég. de *aṟu* 'qui n'est pas privé de' A.2.3.
aṟātu	Vb. nég. 'ne manque pas' A.2.4.
aṟi	'savoir, connaître; *aṟikiṉṟa* Pe. A.20.2; *aṟikiṉṟāṉ* NV Pré III Sg. A.20.2; *aṟintu* Ve A.77.4; *aṟintōm* Pa. I Pl A.12.2; *aṟiya* Ve. A.4.1; *aṟiyal* NV nég. A.30.1; *aṟiyāta* Pe. nég. A.92.2; *ariyāmē* ou *aṟiyāvē* Ve. nég. 'sans savoir' A.34.1; *aṟiyīr* Voc. nég. A.95.3; *aṟiyum* Pe. A.30.2; *aṟivār* Fut. III Pl. A.62.2; *aṟivāṉ* NV Fut. A.43.4; *aṟivān + um* A.20.1; *aṟivippāṉ* NV factitif A.20.1; *aṟivu* 'connaissance, sagesse' A.19.4; A.20.2; A.33.1; A.46.2; *aṟiviṉai-y-ē* A.87.3.
aṟu	'trancher' [le cours des renaissances]; *aṟuppāṉ* NV A.7.2; *aṟuppatu* NV A.9.2; *aṟuttōm* Pa. I Pl. A.81.2.
aṉpu	'affection, amour' i.16.4; A.2.4; A.3.2; A.87.2; A.93.4; A.95.4; A.96.1; *aṉpu + ē* A.31.4; *aṉpāl* i.17.1; *aṉpiṉ + ōṭu* A.101.3.
aṉṟi	Négation 'outre' i.17.2; *aṉṟi-y-ē* A.55.2
aṉṟu	Négation A.56.1; *aṉṟu + ē* A.8.2; A.24.1; A.24.2; A.24.2; A.46.1; *aṉṟēl* 'sinon' A.97.1.
aṉṟō	var. A.100.4. [préférer *oṉṟā* s.v. *oṉṟu*].
aṉṟu	'ce jour-là' i.5.3; i.14.1; A.32.3; A.60.4; *aṉṟu + ē* A.8.1; *aṉṟu + um* A.19.2; A.61.1.
aṉṉa	'pareil à' terme de comparaison A.70.3.
aṉal	'feu' P.1.4; P.3.4; P.8.3; P.13.4; P.18.4; i.14.3; A.8.4; A.23.1; A.98.3; A.99.3; *aṉaliṉ* i.14.3.
aṉaittum	'en totalité' A.100.2.
aṉaiya	Pe., terme de comparaison 'comme' A.22.3; A.49.1; A.54.3; A.92.3; *aṉaiyāṉ* 'quelqu'un qui est tel' i.13.4.
ā	(répété) exclamation d'étonnement ou de pitié i.6.3; A.36.2; A.46.2; A.46.2.
ā (ku)	'être, devenir'; *ā* P.4.2; P.5.2; P.10.2; P.13.3 (var. *āy*); i.15.3; A.78.1 (var. *āy*); A.89.1; A.94.1; A.100.4; *āka* P.16.4; A.10.2; A.10.3; A.28.1; A.28.2; A.28.4; A.41.3; A.48.3; A.51.2; A.78.3; A.84.2; A.92.3; A.92.4; *ākā* (nég.) A.30.1; *ākattāṉ* (avec particule *-tāṉ*) A.99.3; *ākātu* (Vb. nég.) A.62.1; *ākappōm* (Fut. I Pl. nég.) A.3.4; *āki* A.4.3; A.21.4; A.62.3; *ākum* A.62.1; *āti-y-ō* Fut. II Sg 'deviendras-tu' A.47.2; *ām* Pe. i.19.2; A.4.3; A.8.2; A.11.4; A.12.1; A.17.1; A.17.2; A.24.1; A.34.1; A.60.2; A.66.3; A.67.2; A.69.3; A.82.2; A.84.2; A.84.4; Vb. A.33.4; A.41.1; A.41.2; A.76.3; *āy* P.13.3; P.20.1; i.8.3; i.9.3; i.20.1; i.20.2; A.17.3; A.17.4; A.20.2; A.21.3; A.21.3; A.24.3; A.24.3; A.33.3; A.37.4; A.42.3; A.44.1; A.46.4; A.53.2; A.54.2; A.55.4; A.63.1; A.72.3; A.78.2; A.87.2; A.91.1; A.92.1; A.93.4; *āya* i.10.1; i.10.2; A.60.1; A.60.2; A.68.3; A.84.1; A.86.3; A.86.4; *āyiṉ* (Condit.) A.56.1; *āyiṉa*, Pe. i.9.1; *āyiṉa* NV i.10.2; *āyiṉa + um* i.17.4; *āyiṉēṉ* Pa. I Sg. A.7.4; A.8.1; A.8.2; *āvatu* NV A.3.2; A.9.4; *āvāṉ* Fut. III Sg. A.21.1; A.21.2; A.93.1; *āvāṉai* NV A.19.4; *āvōm* Fut. I Pl. A.3.1; *āṉa* A.62.4 (parfois lu *āya*); *āṉāl* 'mais, s'il en était ainsi' A.9.2; A.12.2; *āṉāṉai* NV A.19.2; *āṉōm* Pa. I Pl. A.4.1.

ākkuvi	‘créer’; *ākkuvikkum* Pe. A.16.3.
ākkai	‘corps’ A.37.4; *ākkaiyāl* A.37.3.
ākam	‘corps’ P.3.4; A.4.2; *ākattu*, A.27.1; *ākattāl* A.14.3; *ākattāṉ* ‘celui qui a un corps…’ A.58.3; *ākattāṉ-ai* A.14.4 [?? coupe possible, par analogie du précédent, mais cf. sous *nākam*].
ākācam	‘ciel, espace’ A.20.3; A.21.1.
āṅku	‘là’ A.58.3; *āṅku + ē* P.3.1; P.6.3.
ācai	‘désir’ A.70.1.
āṭ + kol-, + cey-, + paṭu v. *āḷ.*	
āṭu	‘danser’ P.6.2; P.7.2; i.17.1; A.77.3; A.98.3; A.99.4; *āṭa* Pe. P.19.4; P.22.4; A.57.4; A.98.1; A.98.2; *āṭum* Pe. P.1.4; P.2.4; P.3.4; P.4.4; P.5.4; P.6.4; P.7.4; P.8.4; P.9.4; P.10.4; P.22.2; A.2.3; A.51.4; A.66.4; A.70.4; *āṭum* Vb.. Fut. A.30.3; A.77.4; *āṭum + ē* P.12.4; P.13.4; P.15.4; P.16.4; P.17.4; P.18.4; P.20.4; P.21.4; *āṭuvatum* NV + *um* A.25.3; *āṭuvāy* ‘toi qui danses’ A.98.4; *āṭuvāṉ* ‘celui qui danse’ A.78.1; *āṭi* Ve. P.7.1; *āṭi* ‘danseur’ i.14.3; A.85.3; *āṭi* ‘couler’ i.14.3; ‘être enduit, arrosé de’ i.14.4; i.14.4; i.20.3.
āṇṭalai	oiseau fabuleux à tête d’homme (?) identifié par P.L. Samy au ‘South Indian Brown Hawk, Ninox scutulata hirsuta’. P.3.2.
āti	‘Principe’ skt. *ādi*, Śiva A.17.4; *ātiyaṉai* ‘celui qui est le principe’ i.8.2.
ātirai	‘Ārdrā, le nakṣatra de Śiva’ i.8.2; *ātiraiyāṉ* ‘Celui d’Ārdrā, Śiva’ i.10.3.
āntai	‘chouette, hibou’ P.3.2; P.6.1; P.14.2.
āy-iṭu	‘devenir’; *āyiṭa* Ve. i.9.3.
ār	‘beauté’ A.81.4.
ār	‘qui?’ [v. *yār*] A.96.1; A.95.4.
ār	1) ‘abonder’ A.37.2; A.51.1; A.51.4; A.74.4; *āra* Ve. A.85.1; A.85.1; A.85.2; *ārāta* Pe. nég. ‘qu’on ne peut combler’ A.101.3; *ārnta* Pe. A.53.1; A.53.2 (bis); 2) ‘ajuster’ *ārtta* Pe. P.22.2; 3) ‘être bruyant, retentir’; *ārkka* Ve. P.10.3 (bis); *ārppa* Ve. A.51.2; *ārttu* Ve. i.17.3.
āram	‘collier d’or’ A.27.4.
ārāy	‘rechercher, examiner’; *ārāyvōm* Fut. I Pl. A.25.3.
āl	‘banyan’ dans *āl-aṅ-kāṭu + ē* ‘la belle forêt de banyans’ n. de lieu P.1.4; P.2.4; P.3.4; P.4.4; P.5.4; P.6.4; P.7.4; P.8.4; P.9.4; P.10.4; *ālaṅkāṭṭ-uḷ* P.11.3.
ālālam	‘poison sorti de la Mer de Lait’ i.10.3.
āḻ	‘être profond’ A.66.3 var.; *āḻi* i.20.4; *āḻi* ‘océan’ i.20.3; ‘plonger’ *āḻāmal* NV nég. i.6.3; *āḻām-ē* Vb. nég. i.4.1.
āḷ	‘régner commander’; *āḷum* Pe. A.72.3; *ālvāṇukku* NV ‘pour celui qui règne’ A.8.1; *āḷvippatu* ‘ce qui dirige’ A.9.1; *āḷaṉ* ‘celui qui règne’ i.4.2; A.44.3; A.44.4.
āḷ	‘sujet, dévot’ A.3.1; A.3.4; A.4.1; A.7.4; A.11.4; A.34.2; A.91.1; en formations verbales: *āḷ + koḷ* ‘accueillir pour sujet’: *āṭkoṇṭa* Pe. A.4.4; *āṭkoḷḷum* Pe. A.12.1. *āḷ + cey* ‘servir’: *āṭceyya* Ve. A.79.3; *āḷ + pāṭu*, sens passif: *āṭ + paṭṭa* Ve. i.16.4; A.31.3; *āṭpaṭṭēṉ* Pa. I Sg. A.61.1; *āṭpaṭṭēm* Pa. I Pl. A.23.3; *āṭpaṭṭār* NV i.4.1.

āṟṟu	‘porter, supporter’; *āṟṟātu* Vb. nég. A.77.4.
āṟu	‘apaiser, éteindre’; *āṟā* Pe. nég. i.14.3.
āṟu	‘rivière’ i.13.2; i.14.3; i.18.2; A.53.2.
āṟu	‘voie, manière, façon’ i.15.2; i.17.1; A.8.2.; A.12.1; A.12.1; A.24.1; A:34.1; A.34.2; A.44.2; A.89.4; ‘résultat’ i.14.2; *āṟu* + *ō* interr. A.66.2; A.98.2.
āṉ	‘taureau, monture de Śiva’ A.59.3; A.100.3 (*āṉēṟō*).

i	‘démonstratif rapproché’ A.22.1; A.37.3; A.68.3; A.101.1.
ikaḻ	‘mépriser’; *ikaḻātu* Ve. nég. A.37.3; *ikaḻātu* + *ē* A.31.2; *ikaḻvatu* + *ē* NV A.29.2.
iṅku	‘ici’ i.1.2; i.13.1; A.24.4; A.25.1; A.45.4; A.95.4.
icai	‘musique’ P.20.3; P.21.3.
icai	‘être harmonieux, agréable’; *icaintāl* Ve. A.83.1; *icaintaṉa-v-āl* ‘par le fait de s’unir’ i.16.2; *icaiya* Ve. A.42.2.
iṭam	‘endroit’ P.1.4; P.2.4; P.3.4; P.4.4; P.5.4; P.6.4; P.7.4; P.8.4; P.9.4; P.10.4; A.35.2; A.70.4; *iṭam* + *um* P.16.4; *iṭai*, locatif i.1.3; P.2.1.
iṭam	‘côté gauche’ A.71.1; A.71.2.
iṭi	‘tonner’; *iṭikkil* Condit. A.100.2.
iṭu	‘placer, donner’ P.20.2; P.4.2; P.3.3; *iṭa* Ve. P.6.2; P.2.3. (aux.) i.9.3; *iṭṭa* Pe. P.6.3; P.8.2; P.10.2; *iṭṭu* Ve. P.4.3; P.5.2; P.7.1; P.7.3; P.10.1; P.11.2; *iṭum* Pe. A.74.3; *iṭār* Vb. nég. III Pl. A.57.3 (var. *iṭṭār* ?); *iṭumēl* aux. Condit. A.13.4.
iṭar	‘tourment’ i.3.1; A.1.4; A.2.1; A.16.2.
iṇṭu	(cf. *īkai*) arbrisseau épineux P.21.2.
iṇai	‘semblable, comparable’ i.19.2.
itaṉai	‘ceci’ A.22.1; A.89.4; A.98.4.
itu	‘ceci’ A.23.4; A.24.1; A.24.2; A.24.2; A.42.4; A.43.1; A.46.1; A.48.3; *itu* + *ō* A.70.1; *itu* + *kol-l-ō* A.79.3 ‘n’est-ce pas?’.
immaikkum	(*i* + *mai* + *kku* + *um*) ‘pour ce monde-ci’ cf. *ammaikkum* A.91.3.
iyaṅku	‘se mouvoir’; *iyaṅkal-āl-um* NV ‘par le mouvement’ A.75.2; A.75.3.
iyampu	‘retentir’; *iyampa* Ve. P.17.4.
iyamāṉaṉ	‘source de vie, Śiva’ A.21.3 [cf. skt. *yajamāna* et sv. *mūrtti*].
iyal	‘nature’ i.12.2 (*mel-l-iyal* ‘femme’).
iyai	cf. *icai*.
ira	‘mendier, prier’; *irantāl* Ve. A.78.4; *irantu* Ve. A.43.2 (var. *aṟintu*?); *irantōm* Pa. I Pl. A.27.2; *irappiṉ-um* Concess. A.57.1.
iraṅku	‘s’apitoyer sur’; *iraṅkār* Vb. nég. III Sg. A.2.1; A.23.2; *iraṅkum* Pe. A.5.3; *iraṅkum-ō* Vb. Fut. A.78.2; *iraṅkumēl* Condit. A.78.2.
iravu	‘nuit’; *irav-il* A.25.2; A.30.3; A.51.3; A.70.3; *irā*-(cpsé.) A.22.3 [*irā-nīr*].
iri	‘être ruiné, battre en retraite, fuir’; *irintu* Ve. P.15.3.
iru	‘deux’ P.1.2; A.21.1; A.41.2; A.47.3; A.81.2.
iru	‘être, demeurer’; *irukka* Ve. A.94.3; *irukkum* Pe. i.1.4; *irukkum* + *ē* Vb. Fut. A.23.3; *iruttal* NV i.1.2; *irunta* Pe. i.5.1; A.64.2; *iruntu* Ve. P.11.2; P.18.2; i.9.2; A.25.1; *iruntāl* Ve. A.58.2; *iruntēṉ* Pa. I Sg. A.11.1; *iruppa* Ve. A.89.3

iruppiṭam	'résidence' A.94.2.
iruḷ	'noircir, être noir'; *iruṇṭa* Pe. i.10.3; A.6.3; *iruṇṭu* Ve. A.22.3.
iruḷ	'obscurité' P.3.1; P.21.2; A.35.1; A.66.3; A.87.4; A.89.3; *iruḷ + um* A.58.1; *iruḷ + ē* A.65.4; *iruḷiṉ* A.88.1.
irai	'siffler de colère (serpent)'; *iraikkum* Pe. i.3.4; *iraikkiṉṟa* Pe. i.7.2.
il	'négation' A.88.2; *illai* i.2.1; A.74.2; *ilai-y-ē* i.18.1; *illai-y-ō* A.94.2; *illā* Pe. nég. 'dépourvu de' A.48.4; *illāta* Pe. nég. A.63.3; *ilātār* N. III Pl. 'ceux qui sont sans rien' A.33.1; *illavaṉ* 'qui est sans...' P.11.1; *illōm* Vb. I Pl. A.16.2; *ili* II ou III Sg. 'qui est sans' A.89.1 (voir sv. *oḷivu* et *vil*); *ilīr* NV II Pl. A.46.2; *iliyēṟku* NV I Sg. A.28.3.
ilaṅku	'briller'; i.12.3; A.38.3; A.64.1; A.75.2; A.88.3; *ilaṅki* Ve. A.82.1; *ilaṅkum* A.65.1 (Vb. Fut.); A.65.2 (Ve.).
ilavam	'fromager' (?) P.12.1; ou cotonnier à fleurs rouges.
ilai	'feuille' P.17.3.
ivar	'ceux-ci' A.28.4; A.29.2; *ivarai* A.29.1; A.29.2; *ivaruḷ* A.95.3; *ivaḷ* A.95.2.
iḻi	'descendre'; *iḻintu* Ve. i.7.2.
iḷam	'jeune'; i.1.4; A.42.4; A.99.1.
iḷi	'cinquième note de la gamme' P.9.1.
iṟa	'décliner, périr': *iṟantavar-ai* NV III Pl. P.10.1
iṟakkam	'déclin, destruction', A.5.2. [l'expression 'fait mourir ici-bas', de K n'est pas très heureuse].
iṟu	'détruire'; *iṟuttatu* var. A.80.2.
iṟai	'Seigneur' A.4.4; *iṟaivaṉ* P.14.4; A.16.1; *iṟaivaṉ + ē* A.5.1; A.5.2; A.5.2; *iṟaivar* A.23.2; (*iṟaikku* A.4.4. var.).
iṟaiñcu	'adorer en s'inclinant'; *iṟaiñci* Ve. i.9.4; A.72.1.
iṉpam	'bonheur' P.11.4; i.9.2; *iṉpu* (+ *uṟu* s.v.) A.10.3; A.85.3.
iṉṟi	'sans' P.18.1; i.11.2; i.19.2.
iṉṟu	'ce jour' A.18.4; A.19.1; A.48.3; *iṉṟu + um* A.61.2.
iṉi	'désormais' i.4.4; i.5.1; A.12.2; A.15.4; A.16.2; A.16.2; A.69.4; *iṉi + ō* (? douteux A.16.1 cf. infra); *iṉi + um, iṉṉum* 'davantage' A.24.4; A.31.4.
iṉ	'agréable, doux' i.19.1; *iṉitu* A.52.2; *iṉiya* A.10.1; A.10.2; A.44.2; peut-être *iṉiyōm* 'nous sommes béats'? A.16.1 (CM seul).
iṉam	'groupe, espèce' i.3.2.
ī	'donner à un inférieur'; *īntu* Ve. A.78.3; *īntāṉ* NV III Sg. A.47.3.
īkai	'mimosa sp.' ou plutôt 'Acacia caesia' P.3.3; P.12.1.
īṅku	'ici' A.95.3.
īcaṉ	'Maître, Śiva' i.2.1; i.3.2; A.9.1; A.24.1; A.53.3; A.87.1; *īcaṉ-ai* A.10.1; *īcaṉukku + ē* i.1.4.
īṇṭu	'ici' A.5.2; A.37.4; A.38.1; A.83.1.
ītu	'ceci' A.72.4; A.86.1; A.90.1; *ītu + ē* A.95.2.
īmam	'bois à brûler, bûcher' P.3.3; P.20.2; A.25.3; A.51.3.
īr	'dépouiller' i.16.3; *īrntu* Ve. A.42.2; *īrttu* Ve. A.90.3.
ukku	'se répandre' P.16.1.
uka	'se réjouir'; *ukanta* Pe. i.6.2; i.16.3; *ukantu* Ve. i.17.4.

ukaḷu	'bondir'; *ukaḷum* Pe. P.20.1.
ukir	'ongle' P.6.1.
uṭku	'être apeuré'; *uṭka* Ve. P.14.3.
uṭaṉ	'avec' A.58.2; *uṭaṉē* i.19.4; A.83.3; 'aussitôt' i.15.1; A.73.1.
uṭu	'se vêtir'; *uṭuttu* Ve. P.16.3.
uṭai	'possession, posséder'; *uṭaittu* NV P.5.2; *uṭaiya* A.36.1; A.63.1; A.76.1; *uṭaiyāy* NV II Sg. A.88.3; A.88.4; *uṭaiyāṉ* NV III Sg. A.38.3; A.52.3; A.75.3; *uṭaiyāṉ* + *um* A.92.1; *uṭaiyār* NV III Sg. P.22.1; A.13.1; *uṭaiyīr* NV II Sg. A.66.1; *uṭaiyēṉ* NV I Sg. A.7.1; A.9.3.
uṇ	'avaler'; *uṇṭa* Pe. i.20.3; A.89.3; *uṇṭār* NV III Sg. i.18.4; *uṇṭu* Ve. i.10.3; A.55.1.
uṇṭu	'il y a, il est' [*uḷ*] i.7.1; A.55.2; *uṇṭē* A.10.4; *uṇṭō* A.69.4.
uṇar	'(re) connaître'; *uṇara* Ve. A.18.2; A.29.1; A.59.1; *uṇaril* Condit. A.82.2; *uṇarntōm* Pa. I P. A.91.2; *uṇarntōr* NV III Pl. i.10.2; *uṇarvu* + *um* 'conscience' A.30.2.
uṇarttu	'connaître'; *uṇartti* Ve. A.86.2.
uttamaṉ	'suprême' i.20.2; *uttamar* i.20.1; *uttamar* + *ē* i.19.4.
utir	'sourdre'; *utira* Ve. P.19.1.
utai	'frapper'; *utaitta* Pe. A.80.4.
untu	'tomber sur, survenir' i.1.1; i.1.3.
um	'ton' possessif II Sg. A.22.4; A.66.1.
umpar	'les célestes' A.6.1.
umiḻ	'cracher' i.18.3; *umiḻntu* Ve. P.7.4; *umiḻum* Pe. A.14.3; A.99.3.
umai	'Umā, Pārvatī' i.12.2; *umaikku* i.19.4; *umaiyavaḷ* A.41.2.
uy	'être sauvé'; *uyntōm* Pa. I Pl. A.16.1; *uya* + *k-koḷ* 'assurer le salut'; *uyak-koḷvāṉ* Fut. III Sg. A.14.1.
uy	'remplir'; *uyttu* Ve. A.74.1.
uyar	'haut, dresser' P.1.2; P.7.3.
uyir	'souffle vital'; *uyir* + *um* A.5.1; *uyirkku* + *um* A.78.2.
uri	'peau' A.7.3; *urivai* i.16.3; A.60.3.
uru	'forme, corps' A.67.3; A.88.1; *uruvam* i.12.3; A.24.1; A.41.3; A.54.1; A.54.2; A.61.1; A.61.2; A.61.4; + *mēl* A.59.4; *uruvu* i.16.3; A.24.3; A.33.3; A.54.2; *uruvu* + *ē* A.33.4; A.65.3; *uruvu* + *ō* A.41.4; A.41.4; A.59.3; A.59.3; A.59.4; A.61.3; A.61.4; *uruvil* P.19.2; A.2.2; A.58.3.
urum-ēṟu + *ō*	'foudre et tonnerre' A.100.4.
uruku	'fondre'; *uruki* Ve. P.13.1.
urai	'dire' Ipv. i.6.4; A.100.4; *uraikkēṉ* 'que dirai-je' A.61.3; *uraikkum* Vb. III Sg. A.82.4; *uraiyiṉāl* 'si on dit' A.101.1; *uraippatu* 'le fait de dire' A.91.4; *uraikka* Ve. i.7.1 (*uraikkappaṭuvatum* 'ce qui est à dire').
urai	'parole' A.91.2.
ulakam	'monde' A.57.1; A.72.3; A.78.3; A.97.1; *ulakattu* i.2.3; *ulakaṅkaḷ* (Pl.) A.19.3; *ulaku* A.9.1; A.41.1; A.100.2; *ulaku* + *um* A.97.3; *ulakil* A.37.3; *ulaku-kku* A.17.3.
ula	'être loin de'; *(mēl) ulantatu* 'transcender' A.33.2; 'périr, trépasser' *ulanta* Pe. i.20.1.

ularu/ulaṟu	'se dessécher, dépérir' P.1.3; P.19.2.
ulavu/ulāvu	'se répandre, déborder, rôder' A.63.2; *ulavi* Ve. A.53.1; A.63.2; *ulāvi* Ve. A.64.2.
uḻal	'rôder, errer'; *uḻalum* A.36.2; A.46.3; *uḻalvārkku* NV III Sg. Hon. 'le Rôdeur' (Śiva) A.31.3.
uḻi + tā	'errer, divaguer'; *uḻitaruvāṉ* NV III Sg. A.54.2; *uḷitarum-ā-kollō* 'va-t-il errer' A.64.2.
uḻai	'quatrième note de la gamme' P.9.1.
uḻaimāṉ	'cerf, daim' P.16.3 (Mal. *uḻamāṉ*, vieux cerf).
uḷ	'intérieur' A.56.3; A.97.3; *uḷḷē* 'à l'intérieur de' P.16.2; A.55.3; 'cœur' A.46.3; *uḷḷam* A.23.4; *uḷḷam-ē* A.73.4; *uḷḷattāl* A.34.3; *uḷḷattiṉuḷ* A.11.2.
uḷ	'être'; v. *uṇṭu; uḷḷa* Pe. A.35.4; A.79.4 [var. *uṟṟa*] A.89.2; *uḷarēl* Condit. A.13.1.
uḷḷu	'penser, considérer'; *uḷḷi* Ve. A.34.3 (var. *uḷki*, même sens); *uḷḷātār* 'ennemis' (litt. ceux qui n'ont pas de considération) A.40.4.
uḷḷuṟu	'jeter dans'; *uḷḷuṟa* i.9.1.
uḷḷāḷam	(var. *uḷāḷam*) 'sorte de chant ou de danse' (à la façon des Gandharva?) P.4.3.
uḷai	'détruire'; *uḷaintu* Ve. A.97.3.
uṟaṅku	'dormir'; *uṟaṅkum* Pe. P.5.4; P.18.2.
uṟu	'exister, demeurer, atteindre, toucher, saisir, éprouver'; A.55.3; *uṟṟa* Pe. A.25.4 (aux.); A.79.4 (var.); *uṟṟār* (aux.) i.11.1; *uṟiṉum*, Concess. A.86.2; *uṟṟāṉ* Pa. III Sg. A.45.3; A.45.4; *uṟṟēṉ* Pa. I Sg. A.10.3; *urātu* Vb. nég. A.86.2; *uṟa* Ve. P.4.4; *uṟuvaṉ (kollō)* Vb. I Sg. Fut. A.85.3; *uṟuvāṉ* Gér. de but A.36.2.
uṟṟār	(du précédent) *uṟṟār* i.11.1; 'proches parents'; *uṟṟārkaḷ* i.20.1.
uṟumu	'grogner'; *uṟumi* P.15.2.
uṟai	'poche' i.3.3.
uṟaippu	'fermeté et constance'; *uraippu + ōṭu + um* A.97.2.
uṉ	'ton' possessif II Sg. A.97.2; A.99.4; *uṉṉuṭaiya* A.89.3.

ūṭalai	'bouderie' A.68.1.
ūṭāṭu	's'agiter' (la mer); *uṭāṭalāl + um* A.75.1 var.
ûṭālu	'mugir'; *uṭālalāl-um* A.75.1 (hapax?).
ūṇ	'nourriture' A.56.3.
ūmaṉ	'gros hibou, grand duc' P.14.3.
ūr	'lieu, cité' A.43.1.
ūr	'ramper' (serpent); *ūṟum* Pe. A.90.3; *ūṟntiṭum* Pe. A.13.3.

e	base interrogative i.6.3; A.1.4; A.3.4; A.5.1; A.9.3; A.9.4; A.25.2; A.33.3 (ter); A.59.4; A.61.3; A.61.4; A.73.4; A.78.2; A.78.3; *e + v* (devant voyelle) i.17.1.
eṅkaḷ	'nous' Pron. Pers. I. Pl. P.1.4; P.2.4; P.3.4; P.4.4; P.6.4; P.8.4; P.9.4; P.10.4; A.22.3; A.43.2; *eṅkaḷ-mēl* 'sur nous' A.5.3.
eṅku	'où?' A.45.3; A.54.1; *eṅkum*'partout où' P.12.1; P.13.2; P.14.3; i.7.2; A.25.2; A.26.2; A.52.2; A.76.2.

eṭṭi	‘vomiquier’ P.12.1
eṭu	‘lever, soulever’; *eṭutta* Pe. P.4.3; A.80.1.
eṇ	‘huit’ i.9.3; *eṭṭu* P.1.3.
eṇ	‘pensée’ A.85.2; *eṇṇattāl* Instr. ‘par la pensée’ A.85.2.
eṇṇu	‘penser’ *eṇṇātu* Pe. nég. A.74.3; *eṇṇātu + ē* A.25.1; *eṇṇi* Ve. i.16.2; *eṇṇi + y-um* A.85.2; *eṇṇiṉēṉ* Pa. I Sg. A.7.2.
ettaṉai-y-um	‘si nombreux que ...’ A.74.1; *ettaṉai-y-ō* A.80.1.
etir	‘contraire, opposé’ A.68.3.
en-tai	v. *em-* ‘notre père, Śiva’ A.23.4 (? voir s.v. *taiyā*); A.46.3; A.72.1; *entāy*, Voc. A.5.3; A.70.2; A.76.3; A.90.1; *entai-y-ār-k-ku* A.23.3; A.79.3.
em	forme oblique de *yām* ‘nous’ i.5.4; i.18.1; A.23.4; A.25.1; A.54.1; *emmai*; A.4.4; A.91.4;*emakku* i.19.2; A.2.1; A.23.2; A.69.4; A.70.1; A.70.2; A.88.2; A.90.1; *em-māṉ* ‘notre Seigneur, Śiva’; *emmāṉār* A.30.3; *emmāṉārkku* A.2.3; *emmāṉai* i.11.3; A.10.1; A.18.4; A.46.3; cf. supra *en-tai*.
ey	‘lancer (des flèches)’; *eytāṉ* NV Pa. III Sg. m. A.81.3; *eytāṉ-ē* A.27.3 (var. *eytōṉē*).
eytu	‘atteindre’; *eytu-v-ār-ē* Vb. Fut. III Pl. P.11.4.
eyil	‘forteresse’; *mū-v-eyil-um* A.27.3; ‘les 3 forteresses, Tripura’.
eyiṟu	‘bec’; *eyiṟṟu* P.17.1; P.21.2; P.22.3.
eri	‘feu, flamme’ P.21.2; A.2.3; A.70.3; A.70.4; A.85.3; *eri-y-um* A.58.1; A.84.1.
eri	‘brûler’; *eriyum* Pe. P.7.2; *erippa* Ve. A.97.3; *erittāṉ* NV Pa. III Sg. m. (actif). A.32.3.
erukku	‘asclépiade, *Calotropis gigantea*’; *erukku + um* i.1.4.
ellām	‘tout, entier’ A.1.1; A.28.3; A.29.1; A.57.1; A.73.1; A.91.3; *elām* i.18.2; A.9.1.
eḻil	‘grâce, beauté’ A.51.2.
eḻu	‘sept’ (cf. *ēḻu*) A.3.1.
eḻu	‘se dresser, se lever’ A.38.1; A.71.1; *eḻunta* Pe. P.20.2; A.97.4; *eḻuntāl* Condit. A.52.2; *eḻuntu* Ve. P.1.1; A.97.3.
eḻutu	‘dessiner, tracer’; *eḻuti* Ve. P.2.2.
eḷitu	‘facile’ A.45.4; *eḷitu + ē* A.19.1; *eḷiyatu* NV Sg. nt. A.46.1.
eṟṟu	‘de quelle manière’ interr. A.87.3.
eṟi	‘détruire, battre, jeter’ A.87.4; *eṟintu* Ve. P.13.2; P.15.2.
eṟi	‘briller’; *eṟikkum* Vb. Fut. III Sg. A.63.2.
eṉ	‘quoi, comment, pourquoi?’ i.4.4; i.5.2; i.14.2; i.15.2; A.15.4; A.25.1; A.28.4; A.61.3; A.78.3; A.83.2; A.89.4; A.90.2; A.91.4; *eṉ + kol (acai)* A.44.2; *eṉ-kol-ō* A.4.2; *eṉṉukku* A.25.3; *eṉṉō* A.42.3; A.74.3; A.94.2.
eṉ	forme oblique de *yāṉ* ‘je, moi’ A.2.4; A.6.4; A.7.1; A.11.2; A.24.3; A.45.3; A.72.4; A.85.1; *eṉṉai* A.92.1; *eṉakku* A.9.4; A.10.1; A.10.2; A.10.4; A.99.2; *eṉakku + ē* A.44.2; *eṉṟaṉakku* A.24.2.
eṉ	‘dire’; *eṉka* Opt. A.6.1; A.6.2; *eṉkiṉṟēṟku* NV Pr. I Sg. A.15.3; *eṉkō (eṉku + ō)* Vb. Fut. I Sg. interr. A.18.1 (bis); A.18.2; A.88.1 (bis); A.88.2; *eṉpataṉai* NV Pl. nt. A.62.2; *eṉparāl* Gér. Condit. A.74.2; *eṉpaṉ* Vb. Fut.

	I Sg. A.6.4; *eṉpāy* NV II Sg. Voc. i.1.1; *eṉpārkaṭku* NV III Pl. A.61.3; *eṉpāḷai* NV III Sg. fem. i.5.1; *eṉpārum* Vb. Fut. III Pl. A.6.1; A.6.2; *eṉpīr* NV II Pl. Voc. i.9.2; *eṉpīrkaḷ* NV Pl. II Voc. A.45.3; *eṉṟāl* 'si' [Condit.] A.41.2; *eṉṟāṉ* Vb. Pa. III Sg. m. i.8.4; *eṉṟirēl* Condit. II Pl. A.83.2; *eṉṟu* Ve. P.4.2; P.5.2; P.14.2; P.20.3; P.21.3; i.3.1; i.3.3; i.4.1; i.6.3; i.13.1; i.19.4; A.23.3 (bis); A.25.3; A.34.2; A.35.1; A.36.2; A.43.1; A.43.2; A.48.3; A.72.1; A.82.4; A.85.3; *eṉṉa* Ve. P.2.2; i.3.2; *eṉṉum* Pe. i.12.2; A.87.4; A.96.1; *eṉa* Ve. i.2.1; A.5.3; A.56.1; A.73.2.
eṉpu	'os' i.17.4; A.2.3; A.29.3; A.37.3; A.37.4; A.95.3; *eṉpu* + *ē* A.30.3; A.31.3.
eṉṟum	'pour toujours' i.2.3; i.7.2; i.19.1; A.3.1; A.10.1; A.19.2; A.61.2; A.70.1; A.79.2; A.85.3 (renforcé); A.93.1; A.95.3 (cf. *e*, *eṅkum*).

ē	'*uriccol* au sens d'abondance' A.13.4; A.76.3.
ēkam	'unique' A.92.1.
ēku	'aller'; *eka* Ve. A.51.2.
ēṅku	's'affliger'; *ēṅkum* Vb. Fut. A.100.2.
ēttu	'louer'; *ētta* Ve. A.79.2; A.80.3; *ēttār* NV III Pl. nég. A.34.2; *ēttuvār* Vb. Fut. III Pl. A.101.3; *ēttuvarēl* Condit. A.37.3.
ētu	Interr. 'quoi, quel?' A.61.4; A.62.1 (quater); A.62.2; A.87.3; *ētu* + *um* 'quelque chose' i.11.2; A.74.2.
ēntu	'brandir, se dresser'; *ēnti* Ve. P.8.3; P.13.4; P.18.4; A.98.3; *ēntu* Ve. (intrans.) A.70.4; A.99.1.
ēl	'porter, supporter'; *ēṟṟāṉ* NV III Sg. m. A.8.3; A.8.4; A.73.3; 'combattre, s'opposer à' *ēṟṟa* Pe. A.62.3.
ēḻ	'sept'; *ēḻu* A.19.3; *ēḻiṉil* + *um* A.97.1; *ēḻiṉukku* + *um* A.72.3; il s'agit toujours des sept ou trois fois sept mondes.
ēḻai	'pauvre d'esprit'; *ēḻaikāḷ* Voc. Pl. A.46.1; *ēḻaikku* [désigne ici Pārvatī] A.47.3; *ēḻāy* Voc. Sg. A.78.2.
ēṟu	'taureau' i.17.4; i.18.1; i.19.3; A.100.3; *ēṟu* + *ō* animal 'mâle' A.100.3 (lion) A.100.3 (taureau); 'foudre' A.100.4 (*urum-ēṟō*).
ēṟu	'monter' A.38.3; *ēṟa* i.18.1; A.90.2; *ēṟuvatu* + *ē* V. nt. i.17.4; *ēṟṟāy* A.59.3; *āṉēṟṟāy* 'Toi qui montes le taureau', i.e. Śiva; mais le terme s'explique aussi à partir de *āṉēṟu*; expression univoque dans *Cilap.* XXX 141; *āṉēṟūrntōṉ* 'Celui qui chevauche le taureau'; *ēṟu* (abonder) A.38.4; *ēṟi* 'couvrir' Ve. A.76.3.
ēṉam	'sanglier' i.8.3; A.38.4; A.48.1.
ēṉum	'même si' A.2.1 (bis); A.2.2; A.23.2; A.31.3; A.86.2.

ai	'cinq' i.14.1; A.99.3; *ain* i.14.1; *aintiṉaiyum* i.10.1 [les cinq lettres]; *aintum* i.16.2 [les cinq sens].

o	'être avec, égaler, ressembler'; *okka* Ve. A.58.2; *okkum* Pe. A.64.3; Vb. A.22.1; A.32.2; A.35.2; A.62.1; A.62.2; *ottu* Ve. A.82.1; *oppatu* NV i.19.3; *oppāṉ* NV III Sg. m. A.49.4; *oppāy* NV II Sg. m. Voc. A.100.3; *oppu* 'comparaison'; *oppiṉ-ai* P.11.1.

okkali	'crier de joie'; *okkalittu* Ve. P.11.1.
oṭṭu	'agréer, permettre'; *oṭṭātu* Vb. nég. i.17.2.
oṇ	[cf. *oḷi*] 'brillant' A.12.3; A.89.1.
or	[cf. *ōr*] 'un' i.13.1; *oru* P.15.1; i.6.2; i.19.1; A.13.3; A.32.2; A.34.3; A.41.1; A.41.2; A.47.3; A.48.2; A.70.2; A.86.3; *oruvar* A.40.2; *oruvar-ai* i.17.2; *oruvar-kku* A.3.3.
oruvu	's'écarter de, renoncer à' Ipv. II Sg. A.40.4.
ollai	'rapidement, à la hâte' Adv. i.12.2.
oli	'bruit, faire du bruit' P.7.3; *olippa* Ve. P.3.1; P.7.3.
ovvu	'agréer, convenir à'; *ovvātu* Vb. nég. A.62.1; *ovvātu* + *ē* A.52.2; A.58.2; A.60.2.
oḻi	'abandonner, laisser'; *oḻiya* Ve. A.57.2; V. auxiliaire, *oḻiyum* A.86.2; *oḻintēṉ* Pa. I Sg. A.11.1; *oḻiti* Ipv. II Sg. i.13.1. var. [lire alors *niṉaiyātu oḻiti* 'cesse de ne pas penser'].
oḻuku	'couler'; *oḻukiṟṟu* NV nt. A.32.2.
oḷi	'se cacher'; *oḷittāy* Pa. II Sg. A.54.1.
oḷi	'éclat, lumière' A.6.3; A.11.3; A.38.1; A.46.2; A.60.2; A.67.3; A.88.4; A.89.1; A.89.2; *oḷiya* A.32.1; A.43.2. cf. *oṇ* supra.
oḷivu?	'acte de se cacher, de s'éclipser, échec ou destruction' A.89.1, si on lit avec K et AT *oḷivu ili*: 'Toi qui es sans éclipse' (AT: *aḻiyātavaṉē*) sinon voir sous *vil*.
oṉṟu	'un' P.11.1; P.16.3; i.7.1; i.19.2; i.19.3; A.4.3; A.10.4; A.27.1; A.27.4; A.28.1 (bis); A.48.3; A.48.4; A.63.3; A.86.4; A.88.4; A.99.2; A.100.4; *oṉṟu* + *ē* A.11.1 (bis); A.11.2 (bis); *oṉṟu* + *um* A.71.3; *oṉṟināl* i.5.4; *oṉṟiṉai* P.11.1.
oṉṉātār	'ennemis' A.27.3.

ōṅku	'être élancé, répandre' A.67.3; *ōṅki* Ve. P.19.1.
ōcai	'son, bruit' P.7.3; P.9.1; P.10.3; P.18.3.
ōṭu	'crâne'; *ōṭukaḷ* i.17.3.
ōṭu	'courir' P.4.2; *ōṭa* Ve. P.3.2 (var. *ōṭi*) P.15.3; *ōṭi* Ve. P.7.1; A.49.2; *ōṭum* Pe. A.90.4; *ōṭumēl* Condit. A.36.3; *ōṭṭattu* Ve. i.7.2 (var. *ōṭṭantu*, expliqué par *ōṭṭam tantu*, au sens de *ōṭi*).
ōtam	'flots gonflés'; marée ou crue A.74.1 [la trad. '*fraîches* mers' surprend].
ōtu	'célébrer l'éloge' A.73.4.
ōma(m)	skt *hōma* 'sacrifice par le feu' P.4.1.
ōy	'dépérir'; *ōyum* Pe. P.19.2.
ōr	'un' P.1.2; i.17.4; i.12.2; i.13.2; i.16.2; i.17.1; i.18.2; A.8.3; A.12.3; A.14.2; A.16.2; A.19.2; A.22.2; A.24.2; A.27.3; A.38.2; A.39.1; A.52.4; A.53.4; A.54.2; A.60.1; A.71.1; A.87.2; A.95.1; A.95.2.
ōri	'chacal' P.14.3.
ōri	'tresses de chevelure masculine' P.7.4.
ōvu	'cesser'; *ovātu* Ve. nég. 'sans cesse' i.6.4.

kaṅkai	'Gange' i.5.1; A.8.3; A.44.3; A.75.1; A.90.4; *kaṅkai-y-um* i.1.3; i.7.3; *kaṅkai-y-āṉ* 'Celui au Gange, Śiva' A.11.3.

kaṭa	‘traverser’; *kaṭakka* Ve. P.15.2.
kaṭal	‘mer, océan’ i.9.1; i.18.4; *kaṭal + um* P.8.3; *kaṭalai* A.16.3 [mais autre coupe; v. sous *aṭal*]; A.16.4; *kaṭaliṉ* A.55.1; *kaṭalkaḷ* A.74.1.
kaṭakam	‘bracelet de guerre’ A.77.2.
kaṭamai	‘devoir’ P.10.2.
kaṭi	‘abondance, protection’ A.63.2.
kaṭitu	‘difficile’ ou ‘excessif’ A.84.2.
kaṭu (m)	‘cruel’ P.16.2; A.65.1; A.81.1; A.84.2.
kaṭuvaṉ	‘singe mâle’ P.20.1.
kaṭai	‘extrémité’ P.2.1.
kaṇ	‘endroit, place’ i.16.1; A.52.1; A.74.4; [*mutaṟ*]*kaṇṇāṉ* A.32.3 ‘Celui qui a la [première] place’.
kaṇ	‘œil’ P.1.1; P.12.3; P.13.1; P.17.3; A.7.3; A.12.4; A.47.3; A.52.2; A.54.1; A.59.2; A.67.3; A.71.4; A.84.4 (bis); A.85.1; A.86.3; [*mu*] *kaṇṇāy* ‘Toi qui as [3] yeux’, (Śiva) A.71.4; [*nutaṟ*] *kaṇṇān* ‘Celui qui a un œil [frontal] A.32.4; *kaṇṇāḷā* Voc. ‘Protecteur’ A.72.4; *kaṇṇutalāṉ* ‘Celui à l’œil frontal’ A.7.3; A.67.3; *kaṇṇutalē* Voc. A.54.1; [*mu*]*kkaṇāṉ* ‘Celui qui a [trois] yeux’ A.69.1; *kaṇṭa* Pe. i.9.3; i.11.2; *kaṇṭāy ‘acai’*, ou cheville de II Sg.: ‘vois-tu’ i.1.2; i.4.4; i.13.1; A.35.1; A.57.2; A.93.1; A.93.2 (bis); *kaṇṭāy + ē* A.71.4; *kaṇṭār* Vb. Pa. III Pl. A.29.4; *kaṇṭāl* Condit. i.4.3; *kaṇṭāl + um* A.84.4; *kaṇṭilam* Vb. Pa. nég. I.Pl. A.71.3; *kaṇṭilōm* P.4.2; *kaṇṭīr ‘acai’* ou cheville de II Pl. ‘voyez-vous’ i.3.2; A.13.2; A.29.2; A.91.2; *kaṇṭu* Ve. i.11.4; A.72.1; *kaṇṭu + um* A.85.1; *kaṇṭu + iru, kaṇṭirāṉ* ‘qui ne sera pas spectateur’ i.3.2.
kaṇṭam	‘gorge, cou’ A.55.2; A.89.3; *kaṇṭattu* Obl. A.1.3; A.54.1; A.88.4; *kaṇṭattāṉ* ‘Celui à la gorge…’ épithète de Śiva i.10.4; A.6.3; A.93.3; *kaṇṭattīr* Voc. A.22.3; A.36.1.
kaṇṭaṉ	‘époux, guerrier’ i.e. Śiva i.9.3; *kaṇṭā* A.59.2.
kaṇṇi	‘couronne’ A.40.3; *kaṇṇi-y-ār* ‘Celui a la couronne’ [de *koṉṟai*] Śiva’ A.12.3.
kaṇam	‘groupe, troupe’ P.8.2; A.99.2; *kaṇattil* A.86.4; *kaṇaṅkaḷ* P.13.3; P.17.4.
kaṇai	‘’flèche’ i.5.4; *kaṇaiyāl* A.34.3.
kaṇai-k-kāl	‘jarret’ P.1.2.
kattu	‘crier, hurler’; *katti* Ve. P.15.2.
kati	skt. *gati* ‘paradis’ P.11.4.
kati	‘hurler’; *katittu* Ve. P.14.3; *katikka* Ve. P.7.4 [K. traduit ‘bruissement’, on préfère le sens plus fréquent ‘se mouvoir rapidement’ sur le radical skt. *gati*; noter l’homonymie des sujets: *ōri* ‘chacal’ et ‘chevelure’].
katir	‘rayon lumineux’ A.11.3; A.49.2; *katir + um* A.82.3; *katir + ē* A.32.2; *katirkku* A.63.1 (= la lune).
katuvu	‘s’emparer de, perturber’ [plutôt que ‘remplir’]; *katuva* Ve. P.10.3.
kapālam	skt. *kapāla* ‘calotte crânienne’ A.74.4.
kam	skt. *ka* ‘crâne’ A.8.4.
kamalam	skt. *kamala* ‘lotus’ A.73.3.
karaṭikai	‘tambour’ [dont le grondement est pareil à celui de l’ours, *karaṭi*?] P.9.3.
kari	‘être noir’; *karitu + āl + ō* Vb. A.66.3.

karuku	‘noircir, se carboniser’; *karuki* Ve. P.16.1.
karutu	‘penser’, *karuti* Ve. A.56.1; *karutiṟṟu* NV A.73.1.
karuttu	‘pensée’ A.72.4; *karuttiṉāl* A.73.1.
karaivu	‘attendrissement’; NV *karaiviṉāl* A.101.2.
kalaṅku	‘être agité, troublé’ A.75.1; *kalaṅki* Ve. P.10.1.
kalam	‘vase’ A.74.4.
kalai?	var. de *talai* i.10.2.
kavva	var. de *kauva* s.v. *kauvu.* P.14.1.
kavaṭu	‘fourche d’un arbre’; *kavaṭṭu* + *iṭai* P.2.1.
kaḻal	‘anneau de pied (du guerrier)’, par extension, ‘pieds’ P.7.3; i.10.4; i.11.1.; i.15.4; A.51.2; A.98.2; *kaḻal* + *ē* i.9.3.
kaḻal	‘‘libérer, être délivré de’; *kaḻaṉṟōm* Pa. I Pl. A.81.1 [avec *kai*].
kaḻuku	‘aigle’; *kaḻuku* + *um* P.20.1.
kaḻutu	‘démon’ P.5.2.
kaḻai	‘bambou’ (mod. *kaḻi*) P.20.1.
kaḷḷi	‘euphorbiacée’ ou ‘cactée’ P.2.1; P.3.3; P.12.2; P.16.2.
kaḷi	‘être en liesse’; *kaḷitta* Pe. P.13.3.
kaḷiṟu	‘éléphant mâle’; *kaḷiṟṟu* A.60.3.
kaḷai	‘ôter’; *kaḷaiyār* Vb. nég. III Sg. A.2.1.
kaṟṟai	‘ensemble, paquet’ A.65.3.
kaṟaṅku	‘retentir’; *kaṟaṅka* Ve. P.20.4.
kaṟu	‘noircir’; *kaṟuttatu* + *v* + *um* V. A.55.2.
kaṟai	‘tache sombre’ A.23.2; A.26.2; A.59.2.
kaṉal	‘feu’ P.15.2; P.22.3.
kaṉal	‘être courroucé; *kaṉaṉṟu* Ve. P.4.2.
kaṉi	‘fruit mûr’ i.5.2; i.19.3; *kaṉikaḷ* A.50.1.
kaṉai	‘bruit’ A.16.4.
kā	‘protéger’; *kākkum* Vb. i.2.4; *kāttu* Ve. i.4.2; *kāppāṉ-ai* NV Sg. i.6.3.
kāṭṭu	‘montrer’; *kāṭṭuti-y-ō* Vb. II Sg. Interr. A.70.2.
kāṭu	‘forêt’ sens contextuel ici ‘bois crématoire’ P.4.2; P.22.3; i.15.3; *kāṭu* + *um* P.8.3; *kāṭu* + *ē* P.14.4; *kāṭṭu* Obl. A.99.1; *kāṭṭil* P.1.3; P.5.4; P.6.2; P.6.3; P.7.2; P.10.1; P.12.3; P.13.4; P.17.2; P.18.2; P.19.3; P.20.2; A.51.3; A.78.1; *kāṭṭūḷ* P.11.3; *kāṭṭū* + *uḷḷē* P.16.2; *kāṭṭu* + *akattu* + *ē* P.3.3.
kāṇ	‘voir’ (cf. supra s.v. *kaṇ*); *kāṇ* Ipv. II Sg., valeur de cheville, A.11.2; A.16.4; A.59.1; A.71.3; *kāṇkilēṉ* Vb. nég. I Sg. A.61.2; *kāṇpar* Vb. Fut. Pl. i.10.2; *kāṇpārkku* NV III Pl. A.17.2; A.45.4; A.53.4; *kāṇpārkku* + *um* A.17.1; A.17.2; *kāṇpārkaṭku* A.83.2; *kāṇmiṉ* + *ō* Ipv. II Pl. A.22.2; *kāṇa* Ve. A.85.4; A.96.1; *kāṇa* + *v* + *ō* A.99.1; A.99.2; *kāṇal* NV i.11.1; A.25.4; *kāṇalām* (*ām* = *aux.*) A.17.1; A.17.2; *kāṇātu* Ve. nég. P.5.3; A.80.3; *kāṇātu* + *ē* A.61.1; *kāṇām-ē* Vb. nég. A.54.4; *kāṇil* Condit. i.5.2; A.75.4; *kāṇum* Pe. A.19.4.
kātal	‘amour’, A.1.1; A.101.4; *kātalāl* A.17.2.
kāy	‘détruire par le feu’; *kāyntāṉ-ai* NV Pa. III Sg. i.12.3.
kār	‘noir’ A.38.4; A.54.1; A.60.3; ‘nuage noir’ A.53.4.
kārai	‘buisson épineux’, (*Canthium* ou *Randia*?) P.12.1.

kāṟaikkāṟpēy	'la démone de Kāraikkāl' P.11.3; P.22.3; A.101.2.
kāl	'au moment où' i.20.1.
kāl	'pied, jambe' P.1.2; P.6.1; P.7.3; A.80.4; *kāl-ai* P.2.1.
kālaṉ	n. de Yama; *kālaṉ-ai-y-um* A.80.4; A.81.1.
kālai	'matin' A.65.1 (+ *ē*).
kāl	'vent'; *kālai-y-ē* A.64.4; *kāṟṟu* A.21.2.
kāḷi	n. de Dūrga P.5.2.
kāṉ	'forêt'; *kāṉil* A.98.3.
kiṭa	'être étendu, entassé'; *kiṭanta* Pe. P.18.1; *kiṭantu* Ve. i.3.3.
kiṇṭu	'butiner'; *kiṇṭi* Ve. i.3.2.
kil	'être capable'; *killēṉ* Vb. nég. I Sg. i.8.4; *killāy-ō* Vb. nég. II Sg. A.94; 1.
kiḷar	'briller, être exalté' *kiḷarntu* Ve. i.1.1; i.20.4; *kiḷara* Ve. P.17.1.
kīḻ	'en deçà dans le temps ou l'espace: en dessous, auparavant' i.8.4; i.9.1.
kuṭṭi	'petit d'un animal'; P.6.2: *kuṭṭi* + *iṭu* 'mettre bas'.
kuṭamuḻa	'gros tambour de bronze à plusieurs bouches' skt. *pañcamukhavādya* P.9.3.
kuṭar	'intestins' P.12.2.
kuṭi	'sautiller'; *kuṭittu* Ve. P.3.2.
kuṇṭu	'rond ou creux' P.1.1; *kuṇṭil* loc. prob. 'fosse sacrificielle' P.4.1; *kuṇṭai* 'rondeur' P.21.1.
kuṇālam	? fausse coupe voir *uḷḷālam*.
kulam	'[bonne] race, [haut] lignage' A.50.4; A.95.1.
kulavu	'resplendir' i.18.3 (var. *kuvaḷai*).
kuḻakaṉ	'beau jeune homme' épithète de Śiva P.12.4; P.17.4; A.39.1.
kuḻal	'boucle de cheveux' A.26.1; A.50.4; A.51.1; *kuḻal* + *um* A.58.4.
kuḻal	'flûte'; *kuḻal* + *ōṭu* P.17.4.
kuḻavi	'bébé [de toutes espèces]' P.21.3; de lune A.42.4; A.49.1; *kuḻavittu* A.42.3.
kuḷi	'[être] creux' P.1.1; P.4.1; P.13.1.
kuḷir	'être frais, fraîcheur' A.90.1; *kuḷirntu* Ve. P.1.4; P.3.4.
kuṟi	'méditer'; *kuṟittu* Ve. A.40.2 (bis).
kuṟu	'petit' P.4.1; P.6.2; *kuṟum* A.40.3; *kuṟiya* 'nain' P.21.1.
kuṉṟu	'montagne' A.83.3 (bis + *um*).
kuṉi	'se courber'; *kuṉiya* Ve. A.69.3.
kūkai	'gros hibou'; selon P.L. Samy, 'Tyto Alba (Scopoli)' P.6.1; P.6.2; P.14.2; P.17.1; *kūkai-y-ōṭu* P.3.2.
kūcu	'éprouver un sentiment de honte ou de timidité'; *kūci* Ve. i.2.2.
kūṭṭam	'foule, troupe' A.40.4.
kūṭu	'se rassembler'; *kūṭi* Ve. P.11.1; P.13.3; P.19.3; A.60.1.
kūntal	'chevelure féminine' P.19.2.
kūppu	'joindre les mains pour adorer'; *kūppi* + *y* + *um* Ve. A.85.1.
kūr	'aiguisé, pointu' A.38.4.
kūr	'abondant' P.3.1.
kūḷi	'nain' P.12.4; P.17.4 [troupes de Śiva].
kūṟu	'dire' Ipv. II Sg. A.89.4; A.90.1.
kūṟu	'part' A.71.3; *kūṟṟāṉ-ai* 'Celui qui a pour part [Umā]' i.e. Śiva i.12.3; *Kūṟṟu* n. de Yama, dieu de la mort, qui sépare i.12.3; *kūṟṟai* A.69.2.

keḻumu	'abonder, être réuni'; *keḻuma* Ve. P.9.1.
kēḷ	'écouter' Ipv. II Sg. i.20.4; *kēṭṭōm* Pa. I Pl. A.56.3; *kēṭkiṉ* Condit. i.7.1; *kēḷātatu* NV nég. nt. A.4.2; *kēḷāmai* A.4.2.
kai	'main' P.4.2; P.8.3; P.9.3; P.13.4; P.18.4; i.11.3; A.8.4; A.17.1; A.72.1; A.77.3; A.81.1; A.85.1; A.97.2; A.98.1 (bis); *kaiyāṟku* A.11.4; *kaiyil* i.5.2; *kaimmā* 'animal à main, ou trompe; éléphant' A.7.3; A.60.3; *kaimmāviṉ* i.16.3.
kaikkiḷai	'troisième note de la gamme' P.9.1; var. *kaikkiḷḷai.*
kokkarai	'tambour'? instrument associé dans le Tēvāram à *caccari* P.9.2. Rapprocher *kokkara*, utilisé au Kerala pour les exorcismes.
koṅkai	'seins' P.1.1.
koṭṭu	'battre [tambour]'; *koṭṭa* Ve. P.12.4.
koṭi	'liane'; *koṭi-y-iṉ* A.82.2.
koṭu	'donner'; *koṭuttu* Ve. P.5.3.
koṭu	'être courbé' P.20.3; A.69.1; A.69.2.
koṭu	'être cruel'; *koṭitu* NV nt. A.84.2.
koṇṭa	etc. v. *koḷ.*
koṇṭ(u)āṭu	'célébrer'; *koṇṭāṭa* Ve. A.69.3.
kontu	'rassemblement, tas' i.4.2.
kompu	'corne' A.38.4; 'rameau courbe', d'où 'femme'; *komp-iṉ-ai* A.39.1.
kol	'particule exprimant le doute, généralement suffixée de *ō* i.17.1; i.19.2; A.4.2; A.15.4; A.44.2; A.63.2; A.64.2; A.79.3; A.85.3.
koḻuntu	'feuille tendre'; *koḻuntu + ē* A.82.1; plus généralement, 'jeune, tendre'; *koḻuntai* A.48.2.
koḷ	onomatopée P.20.3; P.21.3.
koḷ	'contenir, obtenir' P.19.1; A.35.2; A.46.2; A.75.2; *koḷvatu + ē* NV A.22.1; *koḷvatu + um + ē* A.10.3; *koḷvāṉ* NV III Sg. A.14.1; A.64.1; *koḷḷa* Ve. A.42.1; *koḷḷāta* Pe. nég. A.40.3; *koṇṭa* Pe. i.11.1; i.11.3; i.19.4; A.39.1; A.89.4; *koṇṭavār-ō* Vb. III Pl. A.66.2; *koṇṭāy-ō* Vb. Pa. II Sg. A.97.2; *koṇṭār* NV III Sg. m. A.40.3; *koṇṭāḷ* NV III Sg. f. A.71.3; *koṇṭu* Ve. P.15.4; P.21.3; A.42.2; A.53.3; A.87.2; *koṇṭu + iru*; *koṇṭiruntu* Ve. i.2.2; *koṇṭirukkiṉṟatu* Vb. III Sg. A.35.2; *koṇṭēṉ* Vb. Pa. I Sg. A.10.3.
koḷḷi	'feu, brandon' P.2.1; P.7.1.
koṉṟai	'cassie, Indian laburnum' i.3.3; A.50.1; A.53.1; *koṉṟai + y + um* i.7.3.
kō	'enfiler, attacher'; *kōtta* Pe. i.5.4. (var. *koṟṟa*); *kōttavai* NV III Pl. i.17.3.
kōṭu	'branche ou corne'; *kōṭṭu* i.1.3 (corne); *kōṭu + ataṉ + mēl* P.3.2 (branche).
kōl	'beauté, apparence' A.51.1; *kōlam* A.29.3; A.29.4; A.35.3; A.50.3; A.67.3; A.68.3; A.81.2; *kōlattu* Obl. A.2.3; A.33.3; A.33.4.
kōḷ	'meurtre' plutôt que 'poison' i.4.3; A.28.2.
kōṉ	'Roi, Seigneur' A.6.1.
kauvu/kavvu	'happer (avec la gueule)'; *kauva* Ve. P.12.2; cf. P.14.1.
Caṅkaraṉ	skt. Śaṅkara n.pr. 'Śiva'. *caṅkaraṉ-ē* i.5.4; *caṅkaraṉ-ai* i.6.1.
caccari	p.ê.skt. *jharjhara* 'tambour' (plutôt que 'castagnettes') P.9.2.
caṭai	skt. *jaṭā* 'tresses', coiffure de Śiva P.1.3; i.3.4; i.13.3; A.49.4; A.65.3; A.75.4;

	caṭai + y-um A.58.3; *caṭai-y-ē* A.82.4; *caṭaiyai* A.90.1; *caṭaiyiṉil* i.5.1; *caṭaimēl* P.22.1; i.6.1; i.7.3; A.3.2; A.32.1; A.36.1; A.50.1; A.52.3; A.55.3; A.88.3; *caṭaikaḷ* P.21.4; A.26.1; *caṭaiyāy* Voc. 'Toi aux tresses' A.15.3; A.70.3; *caṭaiyār* 'Celui aux tresses' i.18.2; *caṭaiyāṉ* A.79.1; A.83.1; A.91.1; A.92.3; *caṭaiyāṉai* i.6.1; *caṭaiyiṉāṉai* A.37.2.
canti	'carrefour'; *cantiyil* P.10.2; ['bière', selon Tamil Lexicon, hapax].
caraṇa	'pieds' A.81.4; sk. *caraṇa*; enrichissement sémantique avec *caraṇam* 'refuge', skt. *śaraṇa*, quand il s'agit des pieds-lotus de Śiva.
calam	skt. *jala* 'eau' A.95.2; *cala-makaḷ* 'ondine', la Gaṅgā.
cā	'mourir'; *cetta* Pe. P.15.1; i.20.2.
cāti	'adhérer à, pratiquer'; *cātittu* Ve. i.10.1.
cāy	'rabaisser, faire s'incliner'; *cāyum* Ve. A.82.3.
cār	'atteindre, approcher'; *cārntu* Ve. A.81.4; *cārntu + iṭum + ēl* Condit. A.13.4; *cārntārkku* NV III Pl. A.82.1; *cāra* Ve. i.17.2; A.13.1; *cārātu* Ve. nég. A.82.1; *cārāmē* Ve. nég. i.16.1.
cikku	'fermeté'; *cikkeṉa* 'fermement' A.73.2.
cinti	'penser'; *cintittu* Ve. P.18.2.
cintai	'pensée' A.22.2; *cintaiyiṉil* A.89.2; *cintaiyiṉ + um* A.45.3; *cintaiyuḷ + ē* A.17.3; *cintaiyar* 'qui pense' A.46.4; *cintaiyārkku* A.79.4 (K. traduit par 'esprit'; d'autres y voient un Pl. par exemple KVJ glose '*tam maṉattaiyē*').
cintaṉai	'pensée'; *cintaṉaikku + ē* A.24.3.
ciram	'tête' A.52.4 skt. *śiras*.
ciramam	'affliction' P.18.2; skt. *śrama*.
cil	'petit' A.43.1.
cilampu	'anneau de cheville' P.7.3; P.10.3; A.67.4; A.68.1; A.68.2.
cilai	'arc' i.15.2; *cilaiyāl* i.5.2.
civa	'Śiva' P.11.4.
civa	'être rouge'; *civanta* Pe. (+ *v* + *ārō*) A.98.2; *civantatu + ō* Vb. III Sg. A.98.1; *civantu* Ve. P.1.2.
ciṟa	'exceller, abonder'; *ciṟantu* Ve. A.1.2.
ciṟu	'petit, jeune' P.14.2; P.17.1; P.18.2; A.51.1; *ciṟitu* A.86.2; *ciṟiya* P.21.1.
ciṟuku	'être petit, s'amenuiser'; *ciṟukiyatu + ē* Vb. III Sg. A.38.2; *cirukiṟṟu + ō* Vb. Pa. III Sg. A.42.1.
cīr	'distinction' P.5.2; A.44.3; A.52.4; A.53.1; A.96.2.
cīṟu	'siffler de colère (serpent)'; *cīṟi* Ve. A.90.2.
cuṭṭu	'désigner'; *cuṭṭi* Ve. P.15.1.
cuṭar	'lumière, flamme' A.2.2; A.20.3; A.21.1; A.24.3; *cuṭar + um* A.84.2; *cuṭarōṉ* (= le Soleil) A.82.3.
cuṭalai	'bûcher' P.2.3; P.12.2; P.13.2; P.18.1; *cuṭalaiyūḷ* P.19.1.
cuṭu	'brûler, être brûlant' P.2.3; P.3.3; A.56.2; *cuṭṭa* Pe. P.12.2; *cuṭṭu + iṭa* Ve. P.2.3.
cuma	'porter'; *cumakkiṉṟa* Pe. i.19.3.
curuḷ	'boucle, ondulation' A.92.3.
cuḻal	'tournoyer'; *cuḻala* Ve. P.8.3; *cuḻalum* Pe. P.7.1; *cuḻalkiṉṟatu* Vb. III Sg. A.24.4; *cuḻalvār* NV III Sg. P.22.1.

cuḷi	'se tordre de colère'; *cuḷintu* Ve. P.2.3.
cūṭu	'être paré' (surtout la tête) P.22.1; *cūṭuvāy* Vb. Fut. II Sg. A.56.4; *cūṭi* Ve. A.43.1; *cūṭi + y + um* A.87.1; *cūṭum* Pe. A.3.3; A.23.1; *Cūṭuvatu + um* NV A.28.3.
cūṟai	'*Zizyphus oenofolia*' (*cūral*) P.12.1.
cūḻ	'entourer' P.20.1; P.21.2; *cūḻnta* Pe. P.12.2; i.18.3; *cūḻntu* Ve. P.7.1; *cūḻa* Ve. P.8.2 (bis); *cūḻā* Ve. i.12.1; *cūḻum* Ve. P.13.2.
cekkar	'rouge, pourpre du ciel' A.52.1; A.58.2; A.64.3; *cekkariṉ-um* A.68.3.
ceṭi	'broussailles' P.11.3.
cetta	v. supra *cā*.
ceppu	'dire, énoncer' A.98.4; A.99.2; *ceppiya* Pe. P.11.4.
ceppu	'coupe' A.99.1.
cem	'rouge' parfois 'pur': P.10.2; P.11.4; i.3.4; i.5.3; i.7.3; i.10.4; i.11.3; i.13.3; A.15.3; A.32.1; A.39.2; A.44.3; A.52.2; A.52.3; A.55.3; A.58.3; A.63.1; A.82.3; A.83.1; A.88.3; A.91.1; A.97.4; *cem-m-ai-y-āṉ* 'le Rouge' i.e. Śiva A.4.3.
cevvē	(*cevvu + ē* adv.) 'exactement, proprement' A.53.4.
cev	'rouge' i.7.1; A.68.2.
cēv	'rouge' i.11.1; A.1.2; A.91.1.
cey	'faire' A.15.3; *ceyyum* Pe. i.15.4; *ceyyum-āl* Vb. Fut A.14.2; *ceyyēṉēl* Condit. nég. I Sg. A.72.1; *ceytana + um* NV nt. i.16.1; *ceytu* Ve. P.10.2; A.54.3; A.92.3; *ceyti* Vb. II Sg. i.5.2; A.90.2; *ceytāṉ* NV III Sg. A.68.3; *ceyvāṉ* Vb. Fut. III Sg. A.5.2; A.15.4; *ceyvārkku + um*NV III Sg. A.33.3; *ceytu + iru*: *ceytiruppēmukku* NV Fut. I Pl. i.19.1.
cerukku	'fierté, orgueil' A.79.4; *cerukkiṉāl* A.80.1.
cel	'aller', Ipv. II Sg. A.57.2; *ceṉṟu* Ve. P.6.2; P.8.1; P.15.1; A.47.1; A.101.3.
ceḻu	'beauté, prospérité' A.48.1.
ceṟṟu	'tuer, détruire'; *cerrāṉai* NV III Sg. A.18.3; A.34.3 'Celui qui a détruit', Śiva.
ceṉṉi	'tête, sommet de la tête' i.1.4; i.7.4; A.22.4.
cēṇ	'le lointain' d'où 'le ciel'; c'est ce sens dérivé qui prévaut ici, s'agissant du débordement du Gange céleste sur la chevelure de Śiva. K n'a pas traduit ce mot; A.53.1.
cēmam	'protection' A.14.2; A.24.2; A.31.2.
cēr	'atteindre, être réuni à' A.6.3; A.11.3; A.14.3; A.38.1; A.67.3; A.72.2; *cērum* Vb. Fut. A.47.4; *cērtti* Ve. A.68.2; *cērntāy* Vb. Pa. II Sg. A.31.2; *cērntu* Ve. P.11.4; *cērntēṉ* Vb. Pa. I Sg. A.1.2; *cēṟntōm* Vb. Pa. I Pl. A.16.1; *cērvāy* Vb. Fut. II Sg. A.89.2.
cori	'se répandre (liquide)'; *corintu* Ve. P.16.1.
col	'parole' A.63.3; A.101.2; 'dire', *collāy* Ipv, II Sg. A.56.2; A.94.4; *collāy + āl*; A.63.3; *colli* Ve. A.40.1; *collumiṉ* Ipv. II Pl. A.95.4; *colluvatu* NV. A.25.1; *coṉṉāl* Condit. i.19.2; *coṉṉēṉ* Vb. Pa. I Sg. A.73.2.
cōti	'lumière' i.11.3; A.17.3; *cōtiyāy* NV II Sg. A.63.3.
cōti	'chercher'; *cōtippāṉ* Inf. de but i.8.2.
cōr	'pendre, déborder'; *cōrnta* Pe. P.12.2.

cōṟu	'riz cuit'; *cōṟṟai* P.4.1.

ñāl	'pendre, être accroché à'; *ñāṉṟa* Pe. A.1.3; A.26.1; *ñāṉṟu* Ve. A.26.2.
ñāṉṟu	'jour, moment' A.1.4; A.25.4; *ñāṉṟu* + *um*' à tout moment' A.3.4; A.9.3.
ñāṉam	'sagesse' A.21.3; *ñāṉattāl* A.6.2 var. 'par sagesse'; *ñāṉattāṉ* 'le Sage' ibid.

takkai	'tambour' (du type sablier); *takkai-y-ōṭu* P.9.2.
taku	'être approprié, exceller'; *takka* Pe. A.80.2; *takkavar* NV III Sg. 'le préposé' P.10.2; *takavu* 'gloire, qualité éminente, perfection' A.12.4; A.13.1.
takuṉitam	var. *takuṉiccam* 'tambour' P.9.2.
taṅku	'demeurer'; *taṅki* P.1.3.
tañcam	'refuge, appui' i.4.1; i.13.1.
taṭam	'vaste' i.18.4.
taṭavu	'chercher à tâton, fouiller'; *taṭavi* Ve. P.18.1; 'caresser, tapoter'; *taṭavi* Ve. P.21.3.
taṭi	'chair' P.7.2.
taṇ	'fraîcheur' A.84.1.
tatumpu	'remplir, retentir'; *tatumpa* Ve. P.20.3.
tam	Pron. III pl.; *tammai* i.11.1; *tammai-y-um* i.13.2; *tamakku* i.18.4; i.19.1; *tamatu* A.29.2.
tamarukam	'tambour' P.9.3.
tamiḻ	'tamoul' P.11.4.
taraṅkam	skt. *taraṅga* 'vague' A.73.2.
taru (tā)	'donner' A.50.1.
talam	'endroit' équivaut à une particule locative; *talam-um* i.14.2; *talam-ē* i.13.4; *talattil* i.14.2; *talattiṉ* i.14.1.
talai	'tête' P.5.1; P.11.3; i.7.4; i.17.3; *talai-y-um* P.17.2; P.20.2; *talaiyil* A.56.4; *talaiyiṉ* A.56.3; *talaiyai* P.14.1; '[de] haut rang' i.10.1; i.10.2; *talai* + *niṉmiṉē* (sv.) 'persévérez' i.9.4.
tavam	skt. *tapas*, 'pratique ascétique' A.7.1; *tavaṅkaḷ* A.33.3.
tavaḷam	'blancheur' A.95.2.
tavir	'écarter, éviter'; *tavirti* Ipv. II Sg. i.1.2; *tavīrppāṉ* Inf. de but A.68.1; *tavirātu* Vb. nég. A.70.1.
taḻal	'feu' P.17.3; i.11.3; A.82.3; *taḻal-uḷ* P.7.2.
taḻuvu	'embrasser, enlacer'; *taḻuva* var. P.21.3 (v. *taṭavi*).
taḻumpu	'cicatrice' A.76.3.
taḻai	'être luxuriant'; *taḻaintu* Ve. A.38.3 (*taḻaitta* var. A.38.3); *taḻaippa* Ve. A.53.1.
taḷḷu	'pousser'; *taḷḷi* Ve. i.9.1.
taḷar	'hésiter, chanceler se relâcher, se déployer'; *taḷarntu* i.1.2; *taḷara* Ve. A.36.3; *taḷarātu* Ve. nég. i.1.2.
taṉ	Pron. III Sg. P.5.2; P.22.3; A.32.4; A.44.1; A.45.2; A.50.3; A.71.2; A.83.2; A.86.3; *taṉṉai* i.3.1; A.14.1; A.92.2; *taṉṉōtu* + *ē* A.49.4; *taṉakku* A.43.4; *taṉakku* + *ē* A.44.1; *taṉpāl* i.17.2.
taṉmai	'qualité, propriété abstraite'; *taṉmaiyaṉ* + *um* 'celui qui a...' A.92.2; *taṉ-*

	maiyaṉ + *ē* A.17.1.
taṉi	'[être] unique' i.5.4; A.12.4; A.14.1; A.18.3; A.96.3.
tāṅku	'supporter' A.65.3 ('caractériser'); *tāṅkutalāl* NV A.67.2 var. correspondant à la trad. K.
tātai	'père' i.13.3.
tām	Pron. III Pl. i.19.1; A.6.2; A.13.1; A.67.2; A.83.3; *tām* + *um* A.30.4; *tām* + *ē* A.30.1; A.30.2.
tāmarai	'lotus' A.76.4.
tāy	'mère' P.5.3.
tāyam	skt. *dāya* 'capacité héritée'; *tāyattāl* A.96.3.
tār	'guirlande de poitrine masculine' A.13.1; A.38.3.
tāram	'septième note de la gamme' P.9.1.
tāḻ	'pendre' P.1.3; A.67.2; A.82.3; *tāḻnta* Pe. i.6.1; *tāḻntana* + *v* + *ē* Vb. Pa. III Pl. nt. A.50.2; *tāḻntu* i.10.1; *tāḻa* Ve. P.21.4; *tāḻātu* 'sans tarder' Ve. nég. i.9.4; *tāḻām-ē* Ve. nég. i.12.1.
tāḷ	'pied' A.16.1 [var. *aruḷ* 'grâce'].
tāḷam	'cymbales' P.9.2.
tāḷippaṉai	'talipot, palmier'; *taḷippaṉaiyiṉ* P.17.3.
tāṉ	Pr. III Sg. P.7.2; A.36.3; A.68.1; A.78.3; *tāṉē* A.14.1; A.14.2 (bis); A.20.1 (bis); A.20.2; A.20.3; A.20.4; A.43.4; *tāṉ* 'particule intensive' P.13.1 (bis); A.13.4; A.53.3; A.61.2.
tāṉattāṉ	'Résident, maître de céans' (*sthāṉa*) A.6.2; le sens technique de *sthāṉattār* en épigraphie ne convient pas ici; contre les éd. qui lisent 'résident du paradis d'Indra (*sthānam*)', K. comprend 'terrestre', de même que AT.
tāṉavar	'āsuras', démons nés de la fille de Dakṣa, Danu, et de Kaśyapa Prajāpati i.15.1; au Sg. désigne, par métaphore, Rāvaṇa A.18.3.
tikaḻ	'briller, resplendir'; *tikaḻum* Pe. A.1.2; *tikaḻti* Ipv. II Sg. A.31.2.
tiṅkaḷ	'lune' A.11.3; A.40.3; A.42.4; A.43.1; A.49.1; A.63.4; A.72.3; *tiṅkaḷ* + *um* i.1.4.
ticai	'direction, points cardinaux' P.10.3; A.100.1; *ticai-y-um* P.1.3; *ticaikaḷ* A.77.3.
tiṇ	'fort, robuste' A.80.1; *tiṇṇiya* i.16.2.
tiraṅku	'être ridé, desséché, rétréci' i.15.2; *tiraṅki* Ve. P.1.1.
tiri	'errer'; *tirika* Opt. III Pl. A.33.1; *tirintu* Ve. P.8.1; *tiriyum* Pe. A.25.2; *tiriyēl* Ipv. nég. II Sg. A.43.1.
tiripuram	'Tripura', les Trois cités; à cause de la présence, autrement pléonastique, de *mūṉṟum* 'au nombre de trois' on peut aussi rattacher à *tiri* (supra) les cités 'errantes' i.5.3.
tiru	'richesse, trésor, fortune' A.47.4; en premier terme de composé P.1.4; P.2.4; P.3.4; P.4.4; P.5.4; P.6.4; P.7.4; P.8.4; P.9.4; P.10.4; P.11.3; P.22.1; A.4.3; A.24.1; A.47.4; A.48.1; A.52.3; A.60.4; A.61.1; A.61.2; A.64.3; A.67.4; A.80.2.
tiruttu	'rectifier'; *tiruttal-ām* Vb. III Sg. nt. A.73.2.
tirumāl	Viṣṇu 'Sri Kṛṣṇa'; *tirumālai* A.52.3 cf. infra *māl*.
tirai	'vague' A.90.4; A.91.1; 'faire des vagues' *tiraikkiṉṟa* Pe. i.7.3.

tiṟam	'nature capacité' A.46.4; *tiṟam-um* A.25.2; *tiṟam-ē* i.20.3; *tiṟattāṉ* instrumental A.47.1 (K choisit ici 'fermeté').
tiṉ	'manger'; *tiṉṟa* Pe. P.7.4; *tiṉṟu* Ve. P.7.2; *tiṉṉa* Ve. P.4.1.
tī	'feu' P.2.3; P.10.2; i.13.3; i.15.2; A.21.1; A.30.3; A.81.3; A.82.2; A.97.4; A.98.4; A.99.1; *tīyiṉ* i.5.3; *tīyiṉil* A.84.3; 'se consumer, se dessécher' *tīntu* Ve. P.16.1; *tīyā* Ve. i.20.2.
tīṇṭu	'toucher'; *tīṇṭa* Ve. A.38.2.
tīya	'cruel' A.57.2.
tīr	'finir, achever'; *tīrppatu* Vb. III Sg. nt. A.1.4.
tuṭi	'tambourin' (*uṭukkai*); *tuṭi-y-um* P.20.4.
tuṭai	'essuyer'; *tuṭaittu* Ve. P.5.3.
tuṇṭam	'morceau, fragment' (usuel: *tuṇṭu*) A.72.2.
tuṇaṅkai	'danse (où le mouvement des bras est important)' P.7.1; P.13.2.
tuṇi	'décider'; *tuṇintu* Ve. A.11.1; A.79.2.
tuttam	'deuxième note de la gamme' P.9.1.
tuntupi	'tambour' P.9.2.
tuyar	'malheur, chagrin' i.1.1; *tuyaram*, même sens A.5.3.
tuḷḷu	'bondir'; *tuḷḷi* Ve. P.2.3.
tuṉpam	'affliction, peine' i.9.1.
tuṉṉu	'adhérer à'; *tuṉṉi* Ve. i.11.4.
tū	'pur' A.92.3; *tūya* A.8.2; A.57.2.
tūṅku	'descendre'; *tūṅkutalāl* NV A.67.2; 'par la chute (de la Gaṅgā)'; la trad. de K exige la lecture *tāṅkutalāl* cf. s.v. *tāṅku*.
tūvu	'répandre ou offrir des fleurs en adoration'; *tūy* Ve. i.11.3.
teri	'connaître, examiner'; *terintu* Ve. A.22.2; *terimiṉ* + *ō* Vb. II Pl. A.91.2; *teriya* Ve. A.41.3; *teriyiṉ* Condit. A.32.2.
teḷi	'mugir'; *teḷittu* Ve. A.90.4.
teḷi	'connaître, discerner'; *teḷiyātu* Ve. nég. P.15.1; *teḷivu* NV 'pensée claire' A.89.2.
teṟu	'troubler, menacer'; *teṟum* Vb. III Sg. A.36.2.
tēṭu	'chercher'; *tēṭi* Ve. i.19.4 (var. *tēṭa*?).
tēy	's'user par frottement, maigrir ou amincir'; *tēyntu* Ve. intrans. A.36.2; *tēyppa* Ve. trans. A.76.2.
tēr	'examiner, chercher'; *tērntu* Ve. A.82.2 (var. voir *nēr*).
tēru	'tirer au clair'; *tēri* Ve. i.13.2; *tērātu* Vb. nég. III Sg. A.48.3.
tēṉ	'miel' i.7.3.
taiyā	A.23.4 litt. 'que rien n'atteint', mais plutôt compris comme altération *metri causa* de *tayā* (skt. *dayā*) 'compassion, amour fervent'; 'notre cœur épris' plutôt que 'd'amour inséparable de notre père' (K).
toṭar	'se suivre' P.3.3.
toṭu	'toucher'; *toṭēl* Ipv. nég. II Sg. i.7.2; 'lier, attacher' *toṭṭa* Ve. i.15.2.
toṭu	(? ou *toṭi*?) 'croissant de lune'; *toṭai* i.7.1 (et non guirlande; la tradition veut que le serpent siffle de colère et de peur à la vue de la lune).
toṇṭar	'dévot' A.40.2.
toṇṭai	'bryone' i.19.3.

tol	‘ancien, vieux’ i.11.4; A.17.3; *tollai* i.12.1.
toḻu	‘adorer’ A.40.2; *toḻuti* Ipv. II Sg. i.13.1; *toḻutu* Ve. A.17.1; A.27.2; *toḻuvār* NV i.3.1; *toḻa* Ve. i.11.4; i.15.4.
tōl	‘peau’ P.9.3; P.16.3 (bis).
tōḷ	‘bras’ A.80.1; *tōḷ-um* i.14.1; [*eṇ*]*tōḷaṉ* ‘Celui aux [huit] bras’, Śiva i.9.3.
tōṟṟu	‘faire apparaître’; *tōṟṟuvippāṉ* Causatif III Sg. A.5.1; *tōṟṟi* Ve. A.5.1.
tōṉṟu	‘apparaître’; *tōṉṟa* Ve. A.26.3; *tōṉṟum* Vb. III Sg. A.55.4; *tōṉṟum-ē* A.17.3; *tōṉṟuvatu* NV A.52.4; (*tōṉṟi* var. de *tōṟṟi* à A.5.1).
nakku	‘lécher’; *nakki* Ve. A.66.1.
nakar	‘ville’ A.34.2; *nakar-um* P.8.1.
naku	‘rire’; *nakku* Ve. P.2.2; A.88.3.
nañcu	‘poison, venin’ i.18.4; i.20.3; A.14.3; A.55.1; *nañcam* A.89.2; *nañcattāl* A.6.3.
naṭṭam	‘danse’ P.7.3; P.14.4; P.15.4; P.22.1; i.15.3.
naṭam	‘danse’ P.10.4; A.99.4.
naṭa	‘marcher’; *naṭakkiṉ* Condit. A.100.1.
naṭu	‘milieu’ P.3.1.
naṭuṅku	‘trembler’; *naṭuṅkum* Vb. III Sg. A.100.1.
nam	Possessif I Pl. i.13.3; A.53.3; A.87.1; Pr. pers. I Pl. i.11.4; *namakku* A.19.1; A.86.1.
nampaṉ	‘Dieu’ terminologie śivaïte; étym. douteuse (cf. *nampi* < *nam* T.L.?) i.13.3.
naya	‘désirer, aimer’; *nayantu* Ve. A.27.1; *nayantavar-ai* NV III Pl. P.8.1.
narakam	‘enfer’ A.81.1.
narampu	‘vaisseau, nerf’ P.1.1.
nari	‘chacal’ plutôt que ‘renard’; P.4.1; P.6.2; P.11.2; P.14.1.
nal	‘bon’ P.8.1; i.8.2; A.7.1; A.86.4; A.93.3; *nalla* A.69.1; *nalam* ‘bonté’ A.68.2; A.75.2; *naṉku* Adv. ‘bien’ A.28.2; *naṉṟu* A.88.3.
naviḻ	‘éteindre’; *naviḻttu* Ve. P.13.2.
naṉai	‘mouiller’; *naṉaippa* Ve. P.13.1; *naṉaiyā* Pe. nég. i.13.3.
nā	‘langue, mot’ A.87.1.
nākam	‘serpent’ i.4.3; i.18.3; A.13.3; A.28.2; A.36.1; [var. A.81.1; K lit *narakam*]; *nākattāy* ‘Toi au cobra’ (Śiva) A.99.4; *nākattāṉai* ‘Celui au cobra’ Śiva A.14.4 [cf. cependant sous *ākam* ‘poitrine’; auquel cas (douteux) lire *nākam* dans *pūṇākattāl* A.14.3.].
nācam	‘anéantissement’; *nācam-ē* P.22.4.
nāṭu	‘s’attacher à’; *nāṭi* Ve. P.8.1.
nāṭu	‘pays’; *nāṭu + um* P.8.1.
nāṇ	‘corde, ceinture’ A.28.2; A.53.3.
nām	Pr. Pers. I Pl. A.3.2; A.16.1; A.25.4; A.34.2; A.86.4; A.87.2; *nām-um* A.96.3. [pour A.87.1, voir sous *nā*]
nāl	‘quatre’; *nāṉmukaṉ* ‘Celui à quatre faces, Brahmā’ A.18.1; *nāṉmukaṟku + um* A.19.1.
nāḷ	‘jour’ i.3.1; i.6.2; i.19.1; A.13.3; A.27.2; A.48.2; A.62.3; A.70.2; A.78.4; *(naṭu)nāḷai* P.3.1; *nāḷ-um* i.9.4; *nāḷāṉai* ‘Celui à l’astérisme…’ i.8.2.
nāṉ	Pr. pers. I Sg. ‘moi, je’ A.59.1; A.73.2.

nāṉku	‘quatre’ cf. *nāl* i.14.1.
nikar	‘comparaison’ i.11.2.
niṇam	‘graisse’ P.13.1; *niṇattai* P.5.1.
nimir	‘s’étirer’; *nimirntu* Ve. P.4.4; *nimirnta* Pe. P.21.4 var. (éclater de supériorité).
nira	‘s’éteindre’; *nirantu* Ve. i.15.1.
niruttam	‘danse’ P.18.4.
nil	‘se tenir [debout], stable ou ferme’; *nillā* Pe. nég. i.11.2; *niṟkiṟkum-ō* Vb. Fut. Interr. i.11.4; *niṟkiṉṟa* Pe. i.3.2; A.83.4; *niṉṟa* Pe. i.3.3; i.7.3; A.17.4; *niṉṟāṉ* + *um* Vb. Pa. III Sg. A.21.4; *niṉṟāṉ* + *um* NV A.92.1; *niṉṟu* Ve. P.2.4; P.4.3; P.6.4; i.3.4; i.15.1; i.15.2; i.15.3; i.15.4; A.63.2; A.80.2; *niṉmiṉ* + *ē* Ipv. II Pl. i.9.4.
nilam	‘terre’ P.13.1.
nilā	‘lune’ A.56.4; A.63.4; A.64.1; A.64.2.
niḻal	‘ombre’ i.11.2 cf. *nīḻal.*
niṟam	‘couleur’ A.1.2; A.41.3; *niṟatta* ‘pourvu de couleur, d’éclat’ Pe. A.47.2; *niṟattāy* ‘Toi qui as l’éclat’ A.56.2.
niṟai	‘emplir’; *niṟaittu* Ve. (+ aux. perfectif *iṭṭu*) A.97.2; ‘être rempli’; *niṟaintu* NV nt. (= *niṟaintatu*) A.74.2; *niṟaintavā* Vb. nt. (tradit. expliqué par *niṟainta* (Pe.) + *āṟu* avec apocope) A.74.3.
niṉ	‘toi’ Pr. pers. II Sg. A.1.2; A.41.3; A.41.4; A.59.4; A.61.4; A.63.4; A.94.3; A.100.3; *niṉṉuṭaiya* A.54.3; A.57.1; *niṉṉōtu* A.54.2.
niṉai	‘penser, méditer’ i.12.4; *niṉaintu* Ve. i.2.1; A.11.1; A.14.4; *niṉainta* Pe. A.46.3; *niṉaintu* + *iruntu* Ve. A.15.1; A.15.2; *niṉaiyā* Ve. i.13.1 [en ce cas, lire, avec K, *niṉaiyā toḻuti* ‘adore en pensant’; autre leçon: *niṉaiyātu* (NV nég. nt.) *oḻiti* ‘cesse de ne pas penser’, adoptée par plusieurs éditeurs récents].
nī	‘toi’ Pr. pers. II Sg. i.14.2; i.14.4; i.15.1; A.27.1; A.42.1; A.51.4; A.56.1; A.56.4; A.57.1; A.71.1; A.73.1; A.73.3; A.93.4; A.94.1; A.97.3; *nī-y-um* A.31.1; *nī-y-ē* A.59.1.
nīṭṭu	‘allonger’; *nīṭṭi* Ve. P.2.1.
nīṇṭu	voir *nīḷ.*
nīttam	‘flot’ A.53.2.
nīntu	‘traverser’; *nīntiṉōm* Pa. I Pl. A.16.4.
nīr	‘toi’ Pr. pers. II Sg. cf. *nī* A.22.4.
nīr	‘eau’ A.53.2; A.54.2; A.73.3; ‘essence, qualité’ A.22.3; *nīrmai-y-ē* A.33.2.
nīla	‘couleur noire’ A.33.2; A.50.4; A.83.4; A.88.2.
nīḻāl	‘ombre’ cf. *niḻal* supra P.3.3.
nīḷ	‘[être] long’ P.1.2; i.3.4; i.20.3; A.4.2; A.14.4; A.15.1; A.75.3; *nīṇṭu* Ve. P.1.2.
nīṟu	‘cendres sacrées’ i.14.4; A.59.3; A.65.2; A.95.2; *nīṟṟa* Pe. A.7.3; *nīṟṟaṉ-ai* ‘Celui aux cendres sacrées’ Śiva i.12.4.
nukar	‘goûter’; *nukarum* Pe. P.18.1.
nutal	‘front’ A.32.4; *nutal-ē* A.54.1; *nutaliṉ* A.12.3.
num	‘toi’ Pr. pers. II Sg. oblique A.61.3; A.66.4.
nuḻaivu	‘pénétration mentale’ A.33.1.

nūl	'ouvrage' A.33.1; 'cordon sacré' A.32.4.
neñcu	'cœur' (siège de l'esprit!) A.2.4; *neñcu + ē* i.4.4; i.6.4; i.12.4; i.20.4; A.7.1; A.16.2; A.31.1; A.40.1; A.47.1; A.93.3; *neñcam* i.1.1; A.7.1; *neñcantaṉṉai* A.14.1; *neñcam + ē* i.13.1; *neñciṉuḷ* A.96.3; *neñcattāṉ* 'Celui de [mon] cœur' A.6.4.
neṭu	'[être] long'; *neṭum* Adj. P.13.1; A.74.1; *neṭṭu* P.6.1; *neṭitu* Ve. A.63.2; A.83.4; A.84.1; *neṭiya* Pe. P.21.1.
ney	'beurre clarifié' i.14.4; i.20.2; *ney-y-āṭu* 'prendre un bain d'huile' *neyyāṭi* i.20.3.
neṟṟi	'front' A.59.2; A.86.3.
neṟṟu	'fruit sec, amande' P.3.1.
neṟi	'voie, chemin' P.8.1; i.16.1; A.2.2; *neṟi-y-ē* A.45.1.
nēṭu	'chercher'; *nēṭi* Ve. A.64.1.
nēr	'[être] approprié, correct'; *nērntu* Ve. A.41.4; A.42.1; A.82.2; *nērē* 'face à face' A.84.1.
nontu	'périr, s'éteindre'; *nonti* Ve. P.18.1; *nontāta* Pe. nég. i.13.3 [cf. *nontā viḷakku* épigr. 'lampe perpétuelle'].
nōkku	'regarder, voir'; *nōkki* Ve. P.13.2; A.89.1; *nōkkil* Condit. A.100.1; *nōkkum* Ve. A.48.2; *nōkkum-ē* P.19.4; *nōkkum* Pe. A.9.3; A.45.1.

pakaṇṭai	'chevêche' plutôt que 'perdrix'; sans doute une variété de petite chouette P.6.1; P.11.2.
pakal	'jour'; *pakal-ē* A.63.1; *pakaliṉ* A.65.1.
paku	'être déchiré, béant' P.19.2.
paṅki	'chevelure' P.1.2.
paṅku	'part' A.52.3; Obl. *paṅkiṉ* A.50.3.
pacum	'vert, pur' A.76.2 (or); autre forme *paim* i.9.3.
paṭam	'capuchon du cobra' i.18.3; A.35.2.
paṭar	'être étalé, ramifié' P.3.3; A.79.1; *paṭarnta* Pe. P.21.2; *paṭarntu* Ve. P.12.1; trans. 'suivre' *paṭarum* Pe. A.2.2.
paṭi	'terre' A.69.2; A.100.1.
paṭu	'résonner' P.20.4; A.55.1 (? si rattaché à *kaṭaliṉ*); 'être mort, desséché, consumé' A.56.2; A.99.1; [P.18.2 si rattaché à *kāṭṭiṉ*; on préférera la solution suivante] *paṭṭu* P.6.1; *paṭṭa* P.12.3; 'éprouver' P.18.2 [après *cirama*] simple auxiliaire; *paṭuvatum* NV i.7.1.
paṇ	'mode musical' P.9.1.
paṇṭu	'jadis, autrefois' i.18.3; A.54.4; A.55.1.
paṇpu	'qualité' A.18.2; A.58.4; A.59.1.
paṇi	'service' (d'inférieur à supérieur, de dévot à la divinité) i.19.1; A.72.1; 'servir' (d°); *paṇintu* Ve. i.9.4; A.76.1; A.78.4; *paṇintu + um* A.79.1.
paṇi	'ordonner'; *paṇiyār* Vb nég. III Sg. A.2.2; 'accorder' (une grâce) *paṇittu* Ve. A.59.1.
paṇi	'cobra' A.55.3 (skt. *phaṇin*).
pattal	'récipient creux, creux' P.15.3.
pattu	'dix'; *pattu + um* P.11.4; P.22.4; plus exactement 'groupe de dix' [strophes].

patai	'trembler de peur'; *pataikka* Ve. P.15.3.
payil	'pratiquer'; *payiṉṟa* Pe. A.1.1; 'apprivoiser'; *payiṉṟu* Ve. A.67.2.
paraṭu	'cheville' P.1.2.
para	'se répandre'; *paranta* Pe. P.12.3.
parappu	's'égailler'; *pappiṉai* [*y-iṭṭu*] NV + aux. P.11.2.
paramaṉ	'Suprême', épithète de Śiva P.16.4; P.20.4.
paravu	'louer'; *paravi* Ve. i.3.1; A.27.2; *paravuvār* NV III Pl. A.101.2.
paraṉ	'Suprême' A.18.2.
paricu	'qualité, essence' A.75.3.
paru	'immense' A.73.2.
paruntu	'milan à ailes noires, Elanus caeruleus' P.6.1 (+ *ōṭu*).
pal	'dent' P.1.1; P.13.1; *paṟkaḷ* P.1.2.
pal	'beaucoup, plusieurs' i.3.1; i.9.4; A.27.2; A.78.4; *pala* P.15.3.
pali	skt. *bali* 'aumônes' A.25.2; A.57.3; *palikku* A.43.1; *paliyāl* A.74.3.
pavar	'abondant, foisonnant' A.3.2.
pavaḷam	'corail' A.39.2; A.93.2.
paḷḷi	'couche' P.16.4.
paṟṟu	'saisir'; *paṟṟiṉāl* Condit. A.87.3.
paṟai	'tambour' P.12.3; *paṟai-y-um* P.20.4.
paṉi	'fraîcheur'; *paṉikku* A.12.3.
paṉai	'palmier'; *paṉaiyiṉ* P.17.3.
pākam	'côté, part' skt. *bhāga*. A.47.3; A.71.2; *pākattu* A.39.1; A.51.1; A.95.1; *pākattāṉ* 'Celui qui a pour part..." (Śiva) A.54.4; *pākattāḷ* 'Celle qui est une part' (Pārvatī) A.58.4.
pākā	pour *pakā* de *paku* (voir s.v.) 'indivisible' Pe. nég. A.3.3 (allongement initial sans doute analogique).
pāṭu	'chanter'; *pāṭu* + *irunta* P.11.2; *pāṭi* Ve. P.9.1; P.22.4; *pāṭa* Ve. P.3.2; P.11.2; P.12.4; P.20.3; P.21.3; i.15.3; *pāṭal* 'chant' P.22.4.
pātam	'pied' P.4.3; A.15.1; A.18.3; A.40.2; *pātaṅkaḷ* A.79.1.
pātāḷam	'enfer' A.77.1.
pāmpu	'serpent' A.38.3; A.53.3; A.66.4; A.75.3; *pāmpu* + *um* A.67.1; *pāmpiṉai* i.7.2.
pāy	'bondir' A.67.1; *pāyntu* Ve. P.15.2; A.70.3; A.70.4; *pāya* Ve. P.6.4; *pāyum* Pe. i.18.2; *pāyiṉa* Vb. III Pl. nt. i.17.3 [en cas de coupe *muṉ* + *pāyiṉa*; autre coupe possible *munpu* + *āyiṉa*].
pār	'terre' A.20.3.
pār	'voir'; *pārkkum* Ve. A.48.1; *pārttu* Ve. P.2.2.
pāl	'blancheur' A.55.3.
pāl	'coté' A.41.1; A.41.2; *pāl* + *um* A.41.2; *pāla* A.50.3; A.71.1; particule locative i.17.2; A.62.2; A.93.3.
pāvam	'malheur' P.22.4; A.13.4; A.76.3.
pāvai	'femme' A.50.4; A.71.2; A.71.3.
pāḻ	'ruine' i.9.3.
pāṟu	'être détruit, grêle' P.6.1.
piṭku	'déchirer, disséquer'; *piṭka* Ve. P.14.4.

piṭṭam	‘derrière’ skt. *pṛṣṭha* P.6.3; *piṭṭaṭittu* ‘bondir en se frappant le postérieur avec les talons’.
piṇam	‘cadavre’; P.2.3; *piṇaṅkaḷ* P.12.3; P.13.3; P.19.3; *piṇattu* P.8.2; *piṇattiṉai* P.6.3; *piṇattai* P.7.2; P.15.1; *piṇam + um* P.17.2.
pitta	‘fou’ P.15.4.
piyal	‘nuque’; *piyaṟku* P.16.3.
pirāṉ	‘roi’ (Śiva) i.2.4; i.3.1; i.13.4; A.10.3; A.12.1; A.44.4; A.61.3; A.93.1; *pirāṉavaṉ* A.45.2; *pirāṉavaṉai* A.45.1; A.45.2; *piraṉīr* Voc. II Sg. A.22.4.
piri	‘séparer’; *pirintu* Ve. A.94.3; A.95.3; *piriya* Ve. A.94.1.
piḷḷai	‘enfant, jeune’ i.19.3; A.32.1; A.36.4; *piḷḷaiyai* P.5.2.
piṟa	‘autre, différent’; *piṟitu* A.86.1; *piṟar* ‘autrui’ A.29.4; A.30.1; A.30.2 (bis).
piṟa	‘être né’; *piṟantu* Ve. A.1.1; A.101.4; *piṟappu* ‘naissance’ A.7.2; A.9.2; *piṟappu + um* A.3.1; *piṟavi* A.16.3; *piṟavāmai* ‘non-naissance’ i.2.4. (var. *piṟavātu*); *piṟavār* Vb. nég. III Pl. A.37.4.
piṟaṅkaḷ	‘montagne’ P.21.1.
piṟaṅku	‘briller, abonder’ P.16.2; *piṟaṅka* Ve. A.98.3.
piṟitu	‘différent’ A.86.1.
piṟai	‘croissant’ A.22.4; A.48.2; *piṟai-y-um* P.20.3; A.23.1; *piṟaiyiṉ* A.32.1.
piṉ	‘après’ A.1.1.
puku	‘entrer, approcher’; *puka* Ve. A.13.2; *pukku* Ve. i.8.3; i.13.2; A.64.4; A.97.3.
pukai	‘fumée’ P.20.2 (*pukai + y + um*).
puṭkal	‘les oiseaux’ cf. *puḷ* P.14.1.
puṭai	‘côté’ A.50.2.
puṇṇiyam	‘acte vertueux’; *puṇṇiyaṅkaḷ* i.16.1; *puṇṇiyaṉ + ē* ‘vertueux’ i.15.4; *puṇṇiyaṉai* i.6.2.
puṇar	‘joindre’; *puṇarum* Pe. A.59.2 (bis).
putai	‘cacher’; *putaittāl* Ve. A.60.2.
punti	‘intelligence’ P.10.1.
puyaṅkaṉ	‘Celui aux serpents’ (Śiva) P.8.4.
puraṭṭu	‘retourner’; *puraṭṭi* Ve. P.6.3.
puram	‘cité’ i.5.3; *puraṅkaḷ* i.9.2; A.32.3.
puri	‘tresser’ A.70.3; *purintāl* Ve. A.49.3; *puri* ‘tresse, corde’ A.49.3.
pulāl	‘odeur de chair putride’ P.14.1; A.56.3.
puli	‘tigre’ P.16.3; *puli + y + um* A.67.1.
puvi	‘terre’ A.21.2.
puḻukku	‘nourriture bouillie’ P.18.1.
puḻuti	‘poussière’ (cf. *pūḻti*) P.5.3.
puḷ	‘oiseau’ cf. supra *puṭkaḷ* P.14.1.
puḷḷi	‘marque, tache’ P.16.3.
puṟam	‘endroit extérieur’ P.5.4; P.6.3; P.10.1; *puṟam-ē* P.14.1; ‘dos’ *puṟattu* A.51.1; *puṟaṉ* ‘médisance’ A.56.3; A.91.4.
puṉal	‘eau, flot’ A.8.3; A.21.2; A.75.1; *puṉal + um* A.23.1.
puṉai	‘porter, orner de’; *puṉaintu* A.28.1; A.87.2; *puṉaintu + um* A.15.2.
pū	‘fleur’ A.29.3; A.58.4; A.87.2.

pūcu	'enduire'; *pūci* Ve. A.29.3.
pūṭṭu	'placer, attacher'; *pūṭṭi* Ve. P.5.1.
pūṇ	'ornement' A.14.3; A.28.1; 's'orner de' Ipv. II Sg. A.27.4; *pūṇṭatu* NV A.38.2; *pūṇṭāṉ + ē* NV III Sg. i.4.3; *pūṇṭu* Ve. A.46.3; *pūṇātu + ē* Ve. nég. i.4.3; *pūṇēl* Ipv. nég. II Sg. A.27.1.
pūtam	'*bhūta*' ici 'les démons' plutôt que 'les éléments' i.15.4.
pūtappāl	'dans le passé, autrefois' A.62.2 (*pūtam + pāl*).
pūḻti	'poussière' P.2.3 cf. supra *puḻuti.*
peṇ	'être féminin' P.1.2; A.59.2.
peyar	'se déplacer'; *peyarntu* Ve. i.15.3; *peyarum* Vb. III Sg. P.14.4.
peru	'grandeur' A.45.1.
perum	'grand' P.14.4; P.19.3; P.20.2; i.15.3; A.14.2; A.31.2; A.51.3; *perumāṉ* 'Grand' P.15.4; i.18.1; A.25.1; A.48.2; *perumāṉ + ē* A.1.3; A.43.2; *perumaiyar + um* 'Sa Grandeur' A.30.1; *periyāṉai* 'le grand' (Śiva) A.85.4; *pēr* 'grand' A.30.2; A.31.4; A.44.4; A.45.2; A.51.3; A.53.2; A.70.1.
perukku	'accroître' Ipv. II Sg. A.31.4; 'croître' *peruku* A.32.1; *perukiṉ* Condit. A.90.2.
peṟu	'obtenir'; *peṟṟa* Pe. A.79.3; *peṟṟiyavā* Vb. nt. A.82.2 (var. *peṟṟiyatām*); *peṟṟu* Ve. A.68.2; *peṟṟōm* Vb. Pa. I Pl. A.69.3; *peṟattāṉ + um* Ve. A.47.2; *peṟaṟku* NV A.8.1; *peṟiṉ* Condit. A.85.4; *peṟiṉum* A.72.2; A.86.1; *perātu* NV nég. i.19.4.
pēy	'démon, goule' P.1.2; P.6.1; P.7.1; P.8.2; P.11.3; P.12.3; P.13.1; P.15.1; P.15.3; P.17.3; P.18.2; P.21.1; P.21.2; P.22.3; i.15.3; A.29.4; A.78.1; A.86.3; A.98.3; A.99.2; A.101.2; *pēykaḷ* P.4.2; P.6.2; P.11.1; P.19.3; *pēy-um* P.20.1; A.30.4; *pēy-ōṭu + um* A.51.3.
pēcu	'parler'; *pēca* Ve. A.56.3; *pēci* Ve. i.2.2; A.33.1.
pēṇu	'désirer, pratiquer, adorer'; *pēṇi* Ve. A.45.1; *pēṇum* Pe. P.14.4; *pēṇal* NV i.11.1.
pētai	'ignorant, naïf'; *pētaiyarkaḷ* Pl. fem. A.74.2; *pētāy* Voc. A.47.2.
pēr	'nom'; *pēr-iṭṭu* 'imposer un nom' Ve. P.5.2.
pēr	'[se] détacher de, [se] mouvoir'; *pērntu* Ve. A.42.2; *pērntārkku* NV III Pl. A.82.2; *pēra* Ve. P.6.3; *pēril* Condit. A.77.1; A.77.2; A.77.3; *pērāta* Pe. nég. 'inamovible' A.101.4; *pērum* Vb. III Sg. A.77.1; A.77.2; A.77.3.
pēḻ	'être ouvert' A.35.3.
pai	'étaler son capuchon' (cobra); *paittu* Ve. A.66.4.
paim	cf. supra *pacum*
poṅku	'abonder, se gonfler, bouillonner' A.11.3; A.14.3; A.25.2; A.43.2; A.58.1; A.70.3; A.84.1; 'être furieux' i.6.2; 'être brillant, lustré' A.28.1.
poṭi	'poussière' A.89.1; 'cendre' (sacrée) A.29.3; A.39.3; A.56.2.
potu	'trouer'; *potutta* Pe. P.14.1.
potumpu	'bosquet'; *potumpar* i.3.3; *potumpil* P.20.1.
pom	onomatopée i.3.3.
poy	'mensonge' i.16.1.
poru	'se battre'; *porum* Pe. A.100.3; *porā* Ve. dans *porāniṉṟa* i.3.3; *pōr* 'guerre' A.53.2.

poruntu	'atteindre'; *porunta-māṭṭār* Vb. nég. III Pl. A.15.2.
poruppaṉ	'montagnard' A.94.2 (Himavat, père de Pārvatī).
poruḷ	'matière' A.9.4; A.29.1; *poruḷai* A.9.3; *poruḷ-um* A.20.3; A.20.4; (*Vētam*) *poruḷāṉai* 'Celui qui est la matière [des Veda]' (Śiva) i.8.1.
pollā	'mal, malheur' A.76.3; *pollātu* NV III Sg. nt. 'c'est mal de...' A.13.2.
poli	'briller'; *polintu* Ve. A.14.3.
poḻutu + um	'toujours' i.6.3; *ep-pōtum* A.73.4.
poṟi	'connaissance' var. à P.10.1; *poṟiyiliyēṟku* NV nég. I. Sg. 'à moi insensée' A.28.3.
poṟu	'supporter'; *poṟātu* var. à i.19.4; préférer *peṟātu*.
poṉ	'or' i.3.4; i.4.3; i.9.3; i.10.4; A.8.3; A.26.1; A.26.2; A.27.4; A.28.3; A.39.2; A.53.3; A.58.3; A.60.1; A.67.2; A.76.2; A.82.1; A.83.3; A.87.1; A.100.3; *poṉṉai* A.92.2; *poṉṉōṭu* A.49.3.
pō	'aller'; *pōy* Ve. P.15.2; i.9.1; i.15.4; *pōyina* Pe. P.5.3; *pōntu* Ve. A.32.2; A.35.1; A.50.1; A.70.3.
pōtu	'quand, tandis que' i.1.1; A.60.3.
pōtu	'fleur'; *pōtāl* A.79.1.
pōr	'lutte, guerre' A.53.2.
pōr	'couvrir'; *pōrtta* Pe. A.7.3; A.60.3; *pōrttu* Ve. i.16.3; A.96.2; *pōrvaiyataṉālē* NV 'couverture' A.96.2.
pōl	'ressembler à' (surtout formes figées en particules de comparaison) P.12.3; P.17.3; A.26.1; A.58.2; A.60.2; A.64.1; A.76.4; A.94.3; *pōlum* A.66.3; A.83.1; A.83.2 (bis); *pōlum* en Vb. A.39.3; A.39.4; A.50.2; A.65.3; A.65.4; A.83.4; A.84.2; *pōlātu + ē* Vb. nég. A.38.2; *pōlāvē* Vb. nég. A.49.3; *pōṉṟu* Ve. (= particule) A.64.4; A.65.1; A.65.2; *pōṉṟa* Pe. A.26.2; *pōlvāṉ* NV III Sg. A.8.3; *pōlvār* NV III Pl. A.45.3.
pōḻ	'morceau découpé, section', ici 'croissant de lune' A.3.3.
pōḻtu	'moment'; *pōḻtattu* 'au moment où' i.11.2.

makkaḷ	'enfants' i.13.2.
makaḷ	'fille' (désigne Pārvatī) A.94.2; *makaḷ + um* P.19.4; A.95.2; *makaḷai* A.13.3.
makiḻ	'se réjouir'; *makiḻntu* Ve. A.30.4; A.80.3; *makiḻti* Ipv. II Sg. A.31.1.
makuṭam	'couronne' A.76.2.
maṅkai	'jeune femme' (désigne Pārvatī) i.5.2; A.95.1.
maci	'piler'; *macittu* Ve. P.2.1.
'mañcu	'nuage' A.94.3.
maṭa	'jeunesse, naïveté' A.31.1; A.40.1; A.47.1; A.67.1; A.71.2.
maṭavaral + ār	'jeunes femmes' (dérivé du précédent) A.57.3.
maṇ	'terre' i.2.3; *maṇ + um* P.8.3.
maṇṭalam	'cercle' P.4.3 (var. *maṇṭil*).
maṇavāḷaṉ	'époux' A.44.3.
maṇi	'gemme, brillant' A.33.2; A.35.4; A.39.4; A.55 4; A.76.2; A.83.3; A.88.2.
mattaḷam	'tambour' P.9.3.
mata	'rut de l'éléphant' A.60.3.

mataṉ	'Manmatha' dieu de l'amour; *mataṉai* A.89.1; KVJ lit *makaṉai* 'viril, héros'.
mati	'intelligence' P.10.1; A.48.4; *matiyālē* A.37.2.
mati	'lune' A.35.1; A.36.4; A.37.2; A.48.3; A.50.3; A.75.2; *matiyai* A.38.1; A.64.1; A.71.1; *matiyiṉuḷḷē* A.55.3; *mati + y-um* A.67.1; A.84.1; A.90.3.
matiyam	'lune' P.22.1; A.52.1; A.88.3.
matiyāṉ	'Celui à la lune' (Śiva) A.68.4; A.69.1; *matiyāṉai* A.19.3.
mati	'respecter'; *matitti* Ve. A.56.1; *matiyā* Pe. nég. A.37.1; *matiyōm* Vb. nég. I Pl. A.69.2.
matil	'fortification, rempart' i.15.1; A.37.1; *matil + um* A.84.3.
mayaṅku	'être dans la confusion' P.3.1; *mayaṅki* Ve. P.10.1.
mayaṉ	'Celui a qualité, substance ou plénitude de (*mayam*)' A.21.4.
mayāṉam	'champ crématoire, cimetière' (*śmaśāna*); *mayāṉattu* P.21.2.
mayir	'cheveux'; *mayir-k-kaṉ* P.17.3.
maram	'arbre, bois' i.20.2.
maruppu	'corne'; *maruppai* A.48.1.
maruvu	'être uni à' A.91.1; 'méditer' *maruvi* Ve. A.91.2.
maruḷ	'être stupéfait, troublé'; *maruṇṭu* Ve. P.19.4.
maruḷ	'défaut'; *maruḷil* 'sans défaut' A.88.2.
malar	'fleur' i.11.3; A.53.1; *malarāl* A.15.1.
mali	'être abondant'; *malinta* Pe. P.22.3.
malai	'montagne' i.5.2; A.13.3; A.71.3; *malai-y-um* P.8.3; *malaiyāṉ* 'le Montagnard' i.e. Imavāṉ père de Pārvatī P.19.4.
maḻu	'hachette'; *maḻu + um* P.20.3.
maṟṟu	'autre' (explétif) i.18.1; A.3.3; A.4.3; A.6.1; A.27.4; A.65.3; A.86.3; A.93.3; A.94.2; *maṟṟai* A.41.1.
maṟa	'oublier'; *maṟavātu* Ve. nég. i.2.3.
maṟi	'rouler'; *maṟintu* Ve. A.77.3; 'changer' *maṟittu* Ve. A.39.4; A.40.1.
maṟu	'tache' A.35.4; A.36.1; A.55.4.
maṟai	'cacher'; *maṟaittu* Ve. A.96.4; A.97.1.
maṉmataṉ	'Kāma'; *Maṉmataṉai* A.89.1 var.
maṉam	'esprit': *maṉakku* A.10.2; A.44.2; *maṉattu + akattu* i.2.2; *maṉattavā* P.13.3 (var. *maṉattavāy*).
maṉaiyāḷ	'épouse'; *maṉaiyāḷai + y + um* i.13.2.
mā	'grandeur, force, beauté' P.10.4; i.11.3; i.15.1; A.13.3; A.37.1; A.77.2; A.88.1.
māṭṭu	'être capable de'; *māṭṭātu* Ve. nég. i.8.3; *maṭṭātu + ō* Vb. nég. III Sg. A.42.3; *maṭṭātār* 'ceux incapables' NV A.29.1; *māṭṭēṉ* Vb. nég. I Sg. A.18.2; A.59.1; *māṭṭōmāl* Vb. nég. I Pl. + *āl* A.41.3.
māṭu	'côté, à côté de'; *māṭu + ē* P.8.2.
māntu	'se gaver'; *mānti* Ve. P.13.3; P.19.3.
māyam	'apparence trompeuse'; *māyattāl* A.96.4; *māyaṉ* n. de Śiva P.19.4.
mārpu	'poitrine'; *mārpil* A.38.3; A.48.1; A.66.4; *mārpiṉ* A.26.2; A.32.4.
māl	'n. de Viṣṇu' A.59.3; A.80.3; *mālōṭu + um* A.83.1; *mālukku + um* A.19.1; *mālavaṉ* A.41.1; *mālavaṉ + um* i.8.3; *māl* 'égarement' A.60.2; *māl* 'grand' A.94.3 (mais selon d'autres com. désignerait Viṣṇu??).

mālai	'soir'; *mālaiyiṉ* A.65.2.
mālai	'guirlande' P.5.1; A.52.4; A.87.1; A.87.2; A.101.1.
māṟṟu	'effacer enlever'; *māṟṟuvāṉ* Vb. Fut. III Sg. A.5.4.
māṟu	'opposé'; *māṟāy* 'à l'opposé de' A.63.1.
māṉ	'cerf' P.16.3 (cf. *uḻai-māṉ*); *māṉ* + *um* A.67.1.
māṉ	'grand' i.11.3 etc. cf. sous *em-māṉ*.
māṉuṭar	'hommes'; *māṉuṭaril* A.31.1.
miku	'trop, beaucoup'; *mikka* A.58.1; *mikku* A.26.3; A.57.4; A.72.3; *mika* i.5.4; A.13.2; A.90.2.
miṭaṟu	'gorge' A.4.3; A.65.4; *miṭaṟṟu* A.46.2; *miṭaṟṟu* + *akattu* A.66.2; *mitaṟṟil* A.66.1; A.66.2; *miṭaṟṟiṉ* A.35.4; *miṭaṟṟai* A.66.1; *miṭaṟṟa* 'qui a la gorge [tachée] Pe. A.23.2; A.35.3; *miṭaṟṟāṉ* NV III Sg. A.26.2; A.33.2.
miṇṭu	'être dur'; *miṇṭi* Ve. P.21.4.
miḷir	'briller'; *miḷira* Ve. A.28.2; *miḷirnta* Pe. P.21.4; *miḷirum* + *ē* Vb. Fut. III Sg. A.26.3.
miṉṉu	'étinceler'; *miṉṉum* Pe. A.24.3; *miṉṉuvaṉa* Vb. III Pl. nt. A.26.1.
miṉ	'éclair' A.15.3; A.41.4; A.83.1; A.82.4 [dans ce dernier cas, les Com. suivant Śrī Āṟumuka Tampirāṉ voient 'une femme qui est pareille à un éclair', et dont ils font le sujet du verbe *uraikkum* 'énonce'].
mītu	'sur' A.36.3; A.90.1.
mīḷ	'retourner, traverser'; *mīḷā* Pe. nég. A.16.3; 'disparaître' *mīṇṭu* + *āy* 'disparu' Ve. A.24.3.
mu	'trois' A.32.3; A.69.1; A.71.4; A.84.3; A.84.4; cf. infra *mū, mūṉṟu*.
mukaṭu	'toit, voûte céleste' A.77.2.
muci	'être déchiré'; *mucintu* Ve. A.76.2.
muṭṭai	'œuf' P.6.2.
muṭi	'tête, chevelure' i.3.4; i.13.3; A.53.3; A.68.4; A.77.2; *muṭikku* + *ē* A.64.3; *muṭi-mēl* A.28.3; A.50.2; A.63.4; A.69.1; A.75.3; *muṭittalamum, muṭittalattil* i.14.2 (cf. aussi sous *talam*); *muṭiyāṉ* 'Celui au chignon' A.11.3 (Śiva).
muṭi	'finir, achever'; *muṭivatu* NV A.28.4; *muṭivu* 'conclusion, définition' A.63.3.
muttu	'perle' P.19.1.
mutal	'premier' A.32.3; [*mutaṟ kaṇṇāṉ* 'Celui qui a la première place, Śiva].
mutir	'vieillir'; *mutirā* Pe. nég. A.68.4.
mutu	'ancien' P.8.2; P.17.2.
munti	'antique' P.10.3; P.18.3.
muṟaṇ	'force' A.18.2; A.27.2.
mural	'hululer'; *muralum* Pe. P.17.2.
muri	'briser'; *muritta* Pe. i.14.2.
mulai	'sein' P.5.3; *mulaiyāḷ* 'Celui aux seins... A.99.1.
muḻaṅku	'retentir' Ve. A.58.1.
muḻavam	'tambour' P.12.4; *muḻaviṉ* P.10.3; P.18.3.
muḻu	'plein, entier' A.52.1.
muḷḷi	'plante épineuse' (acanthe?) P.16.1.
muḷari	'bois à brûler, bûche' P.16.1 [selon KVJ 'ronce'??].

mur̲r̲um	'complètement' Ve. + *um*, figé en adv. P.2.3.
mur̲aimai	'ordre, mesure' [<*mur̲ai*] P.18.3.
mur̲ai-y-iṭu	'se plaindre de'; *mur̲aiyiṭṭāl* Condit. A.4.1.
mun̲	'avant' i.12.1; A.6.3; A.80.2; *mun̲n̲am* A.39.2; *mūn̲n̲ē* P.4.1.
mun̲	'approcher, accourir'; *mūn̲n̲iya* Pe. P.8.2.
mun̲pu	'devant, en avant' i.17.3 [mais autre coupe possible: *mun̲-pāyin̲a*].
mun̲i	'haïr'; *mun̲ivār* 'les ennemis' i.5.3.
mū	'trois' i.16.3; A.19.3; A.27.3; A.97.3 cf. *mu* et *mūn̲r̲u*.
mū	'vieillir'; *mūvā* Pe. nég. A.19.3; A.32.3.
mūṭu	'couvrir'; *mūṭi* Ve. P.8.2.
mūrtti	'manifestations'; *mūrtti + y + um* A.21.3; les 8 manifestations de Śiva: terre, eau, feu, air, éther, lune, soleil, *ātman* (ou *yajamāna* cf. ad. loc. et s.v. *iyamān̲an̲*). Voir Kamaleswar Bhattacharya, The Aṣṭa-mūrti concept of Śiva in India, Indo-China and Indonesia, *The Indian Historical Quarterly*, XXIX, 3, Sept. 1953 pp. 233-241.
mūḻku	'plonger'; *mūḻka* Ve. i.5.3.
mūḷai	'cervelle' P.16.1; P.17.2.
'mūn̲r̲u	'trois' A.37.1; *mūn̲r̲u + um* i.5.3; i.15.1; A.34.2.
mey	'vrai' A.9.3; A.20.3; 'être vrai'; *meyttu* Ve. A.93.3; A.93.4.
mel/(n̲)	'doux, mince' P.9.3; i.12.2 (*melliyaḷ*).
mēkam	'nuage' A.88.1; *mēkattāl* A.54.3; *mēkaṅkaḷ* A.60.1.
mēl	'qui est sur' A.28.2; A.33.2; A.57.4; A.60.1; *mēlatu* NV i.17.1; *mēlai* 'antérieur' Adj. A.81.2.
mēl	particule locative A.5.3; A.28.3; A.32.1; A.36.1; A.50.2; A.63.4; A.69.1; A.69.2; A.52.3; A.75.3; A.86.3 [et *passim*].
mēvu	'être attaché à, désirer'; *mēvi* Ve. A.50.2; *mēya* Pe. A.67.4.
mēn̲i	'corps' i.11.3; A.29.3; A.39.2; A.44.3; A.60.4; A.65.1; *mēn̲iyān̲* 'Celui au corps' A.54.3.
mai	'noir' A.1.3; *maiyai* P.2.1 (collyre); *mai* 'être noir'; *maittu* Ve. A.66.3; A.93.3.
montai	'cruche musicale' P.9.3.
moy	'être dense, entourer' i.15.4; A.6.3.
moḻi	'langage' A.1.1.
mōtu	'frapper'; *mōti* Ve. P.15.3.

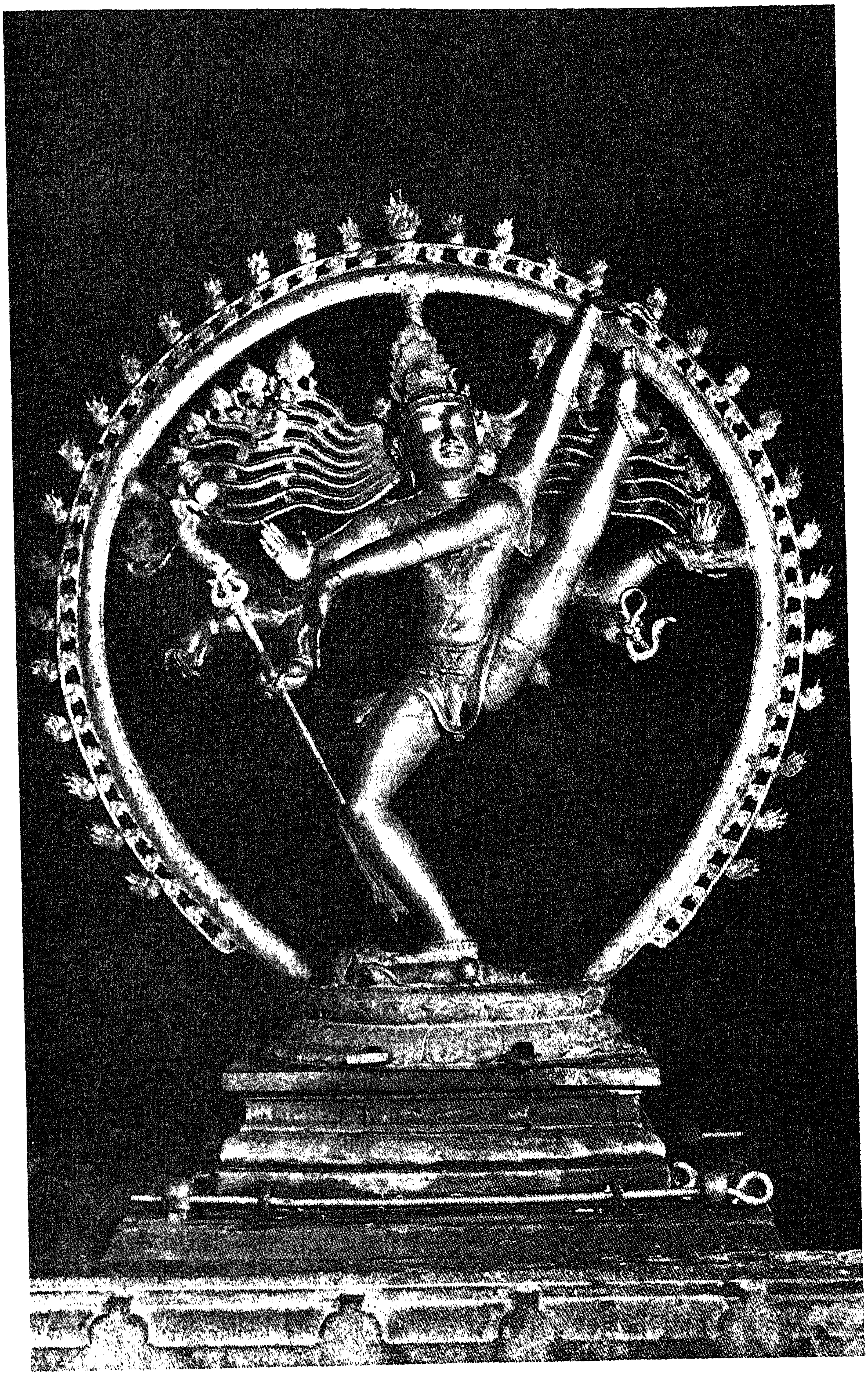
yātum	(*yātu + um*) 'quoi que ce soit, tout ce que' i.19.2; A.46.1; A.86.1.
yām	'nous' Pr. Pers. I Pl. A.43.3; A.75.4; A.91.2 cf. supra *eṅkaḷ, em*.
yār	'qui' Pron. Interr. A.31.3; A.62.2 cf. *ār*.
yāḻ	'luth' P.11.2.
yān̲	'Je' Pr. Pers. I Sg. A.6.4; A.10.1; A.18.4; A.72.1; *yān̲-ē* A.7.1; A.7.2 (bis) cf. *en̲*.

vaṭṭan̲ai	'danse circulaire agonistique à grands mouvements alternés des bras et jambes' P.7.3.
vaṭi	'moitié de petite mangue coupée longitudinalement' (comparaison usuelle

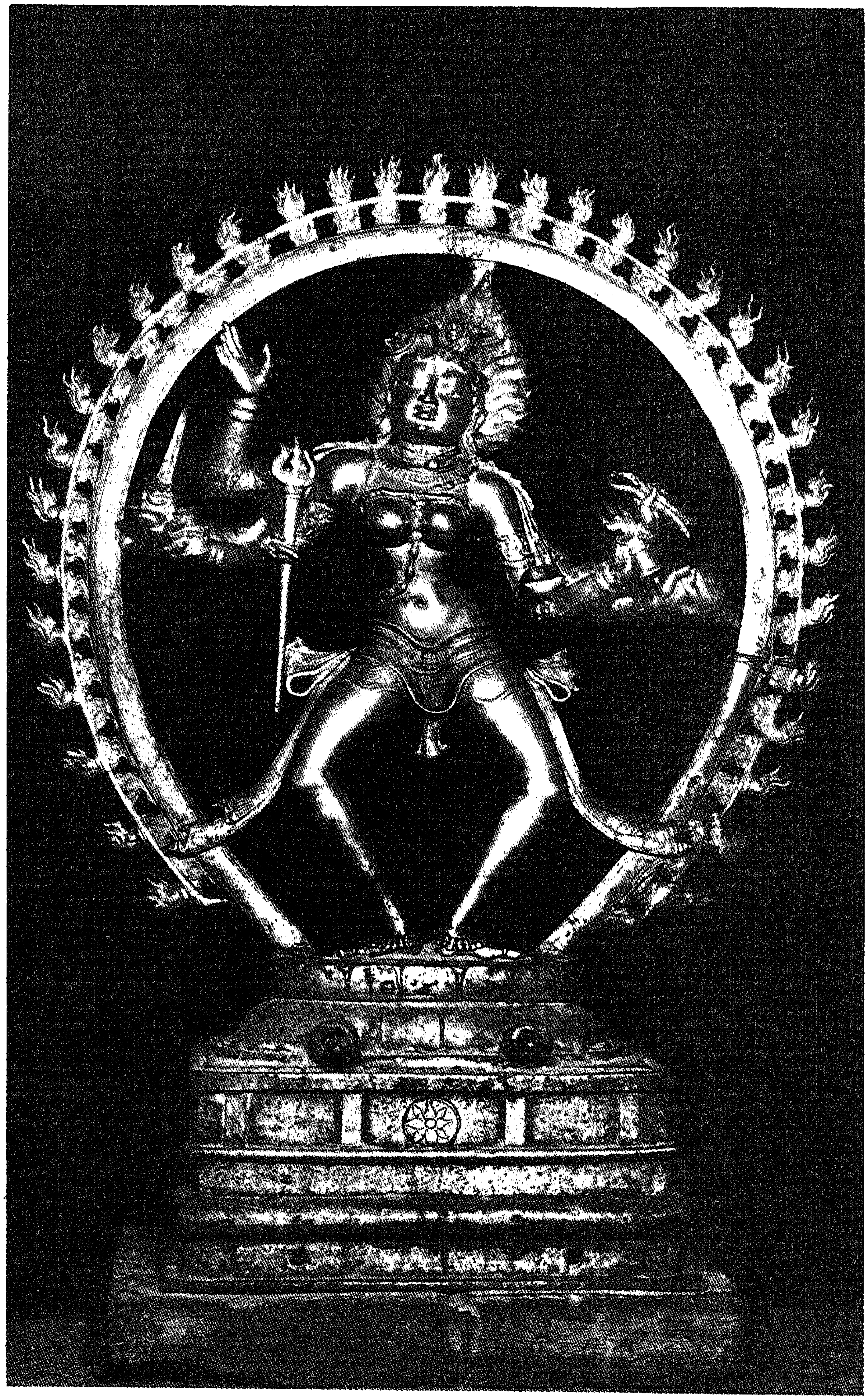
	pour les yeux des héroïnes) A.47.3.
vativu	'forme, beauté' A.62.4; A.63.1; *vativil* A.67.3.
vaṭu	'tache, défaut, faute' A.55.4; A.56.1.
vaṇṭu	'abeille' i.3.2.
vaṇṇam	'couleur' P.17.1; A.66.3; *vaṇṇaṉ* 'Celui-couleur de…' A.82.3; A.93.2.
vaṇaṅku	'saluer, adorer'; *vaṇaṅki* Ve. i.12.2.
vanti	'rendre hommage' i.1.2 [Selon K Ipv. II Sg.].
vayiṟu	'ventre'; *vayiṟṟu* (Obl.) P.1.1; P.21.1; *vayiṟṟai* P.15.3.
varu (vā)	'venir'; *varavu* 'venue' NV P.5.3; *vantāl* Condit. A.5.4; *vantu* Ve. i.1.1; i.4.2; i.12.1; A.21.4; A.22.1; A.22.2; A.57.3.
varai	'montagne' A.26.1; *varai + y + ē* A.8.3; A.39.3; A.39.4.
val	'fort cruel' i.4.2; i.8.3; i.15.2; A.34.1; A.62.4; alterne avec *vaṉ* P.9.3; A.30.4; A.89.1; *valla* 'capacité' A.96.2; *vallār* NV Pl. P.11.4; A.96.1; *vallam + ē* 'capacité, force' A.43.3 (?) [Préférer la coupe *allam-ē*, voir s.v., sinon donner un tour interrogatif; mais on attendrait *vallam-ō*, ou lire ici *vallam* au sens du négatif *vallēm*].
valam	'force' A.69.3; 'côté droit' A.50.3.
vaḻuvu	'errer, faire une faute'; *vaḻuvām + ē* Ve. nég. P.18.3.
vaḷam	'prospérité, fertilité' A.42.3.
vaḷar	'pousser, croître' i.1.3; A.37.2; *vaḷarntu* Ve. i.1.3; *vaḷara* Ve. A.42.3; *vaḷarum + ō* Vb. Fut. III Sg. A.36.4; *vaḷarttu* causatif ('élever') Ve. P.5.2.
vaḷai	'[être] courbe' P.17.1; *vaḷaittu* 'arrondi' Ve. A.49.1; *vaḷaiyai* 'bracelet' A.51.1.
vaṟṟu	'se dessécher'; *vaṟṟi* Ve. P.16.2.
vaṉkai	(cf. *val*) 'tambour' P.9.3.
vaṉṉi	'prosopis'; *vaṉṉi-y-um* i.7.4.
vaṉam	'forêt'; *vaṉattu* A.25.3 (ici *īma-vaṉattu*: bois crématoire).
vākai	'*Albizzia* Lebbeck' P.3.1.
vāṇku	'(re)tirer, prendre'; *vāṇki* Ve. P.2.1; P.4.1; P.7.2.
vāci	'jouer d'un instrument', *vācittu* Ve P.9.3.
vāti	'disputer (compétition)'; *vātittu* Ve. P.4.3.
vāy	'bouche' P.7.1; P.17.3; P.21.2; P.22.3; i.3.3; i.5.2; i.15.2; i.19.3; A.35.3; A.89.3; *vāyāl-um* A.40.1; *vāya* 'qui a une bouche…' P.19.2; A.99.3.
vāy	'exceller'; *vāyntu* Ve. i.12.3.
vār	'être long' i.5.1; i.5.4; A.36.1; A.55.3.
vāl	'être aigu ou éclatant' P.17.1.
vāḻ	'vivre'; *vāḻvār* 'ceux qui vivent' i.20.1; *vāḻvārai* i.2.3; [*vāḻātu* Ve. nég. i.20.1. var.]*vāḻum* Pe. A.44.1; A.46.4.
vāḷ	'lumière, éclat' A.22.1; A.38.1; A.90.3; *vāḷai* P.17.1.
vāḷā	'silencieusement, en vain' Adv. A.78.1.
vāṉ	'ciel' i.7.1; A.77.3; *vāṉam + ē* A.64.3; *vāṉattu* A.38.1; A.52.1; A.71.1; *vāṉattu + iṭai* i.1.3; *vāṉattāṉ* 'le Céleste' (Śiva) A.6.1; *vāṉavarkaḷ* A.15.1; *vāṉōr* 'les Célestes' A.1.3; A.43.3; A.44.4; A.93.1; *vāṉōrkku* A.92.3.
vāṉ	'grandeur, beauté' A.15.3.
vicayaṉ	'Vijaya' i.e. Arjuna; *vicayaṉōṭu* A.62.3.

vicumpu	'ciel' A.75.4; *vicumpiṉ* A.76.1.
viṭam	'poison' A.57.4; A.66.1; A.66.2.
viṭu	'jeter, lancer'; *viṭṭu* Ve. P.15.2; *viṭutal* 'laisser' A.13.2.
viṭai	'taureau'; *viṭaiyāy* 'toi au taureau' (Śiva) A.94.3.
viṇ	'ciel' A.72.3; *viṇṇum* P.8.3; *viṇṇōr* 'les Célestes' A.76.1; *viṇṇōṉ* 'le Céleste' A.85.2.
viṇṭārkaḷ	'ennemis' cf. infra *viḷ* A.84.3.
viti	'destin' A.9.3; A.76.1.
vimalaṉ	'Immaculé' n. de Śiva P.21.4.
viral	'doigt' P.15.1; *viralāl* A.18.3.
viravu	'être uni, mélangé'; *virava* Ve. P.5.1; *viravār* 'ceux qui ne s'unissent pas, ennemis' i.9.2; *viravu* 'mélange': *viraviṉōṭu* P.9.4.
virāvu	même sens A.49.2; *virāvutalāl* NV A.49.2.
viri	's'étaler, s'épanouir' A.20.3; A.75.4; *virintu* Ve. P.3.1; *viriya* Ve. A.49.2.
virumpu	'désirer' Ipv. II Sg. A.93.4; *virumpi* Ve. A.73.3; *viruppiṉāl* NV A.94.1.
virai	'parfumer'; *viraikkiṉṟra* Pe. i.7.4.
vil	'arc' A.62.3; *vili* 'archer' (Kāma) A.89.1? [c'est prendre *vili* au sens de *villi*; lecture plus facile, celle de CM et KVJ ainsi que l'interprétation par *vil* 'arc' épithète de *Maṉmataṉ* 'à l'arc éclatant' ou 'archer resplendissant'; autre hypothèse, celle de K et AT. voir *oḷivu*].
vilakku	'écarter, empêcher; *vilakka* Ve. A.43.3; *vilakkārēl* Condit. nég. A.43.3.
vilaṅkal	'montagne' A.60.1.
vilaṅku	'errer'; P.2.2; comprendre *vilaṅku-pārttu* 'regardant ça et là', 'le regard errant, oblique', plutôt que 'à la vue d'une bête' trad. de K, possible mais moins heureuse.
viḻi	'œil, regard' P.7.1; 'regarder' P.12.3; *viḻittu*Ve. A.90.3; *viḻikka* Ve. P.14.3.
viḻutu	'graisse fondante' P.5.1.
viḻuṅku	'avaler'; *viḻuṅki* Ve P.17.2; *viḻuṅkiy-iṭṭu* P.5.1.
viḷ	'apparaître clairement'; éclater' (être séparé, haïr cf. *viṇṭārkaḷ*); *viḷḷa* Ve. P.2.2.
viḷakku	'lampe' P.10.2.
viḷaṅku	'briller'; *viḷaṅki* Ve. A.26.3.
viḷari	'sixième note ou intervalle de la gamme' P.9.1.
viṉai	'acte' (*karma*) i.11.2; i.12.1; A.16.3; [selon K, AT et CM] *viṉaikaḷ* A.34.1; *viṉai-y-um* A.81.2; *viṉaiy-ē* i.11.4; A.87.4; [A.16.3, au lieu de *viṉai-k-kaṭalai* peut être coupé *viṉaikku* + *aṭalai* (Voir s.v. *aṭal*) selon KVJ; pour le sens, cela revient au même: a) 'engendrant un océan d'actes'; b) 'donnant puissance (maligne) aux actes'].
vīṅku	'abonder' A.65.4; *vīṅkiya* Ve. A.58.1.
vīcu	'[s']éparpiller, [s']agiter'; *vīci* Pe. P.1.3; P.3.2; P.4.3; *vīca* Ve. P.14.2.
vīṇai	'vīṇā' P.9.2.
vīḻ	'pendre' A.82.4; *vīḻātu* Ve. nég. i.9.2.
veṭi	'crépiter' P.19.1.
veṭu-veṭu	onomatopée 'tremblement ou ricanement de colère' P.2.2.

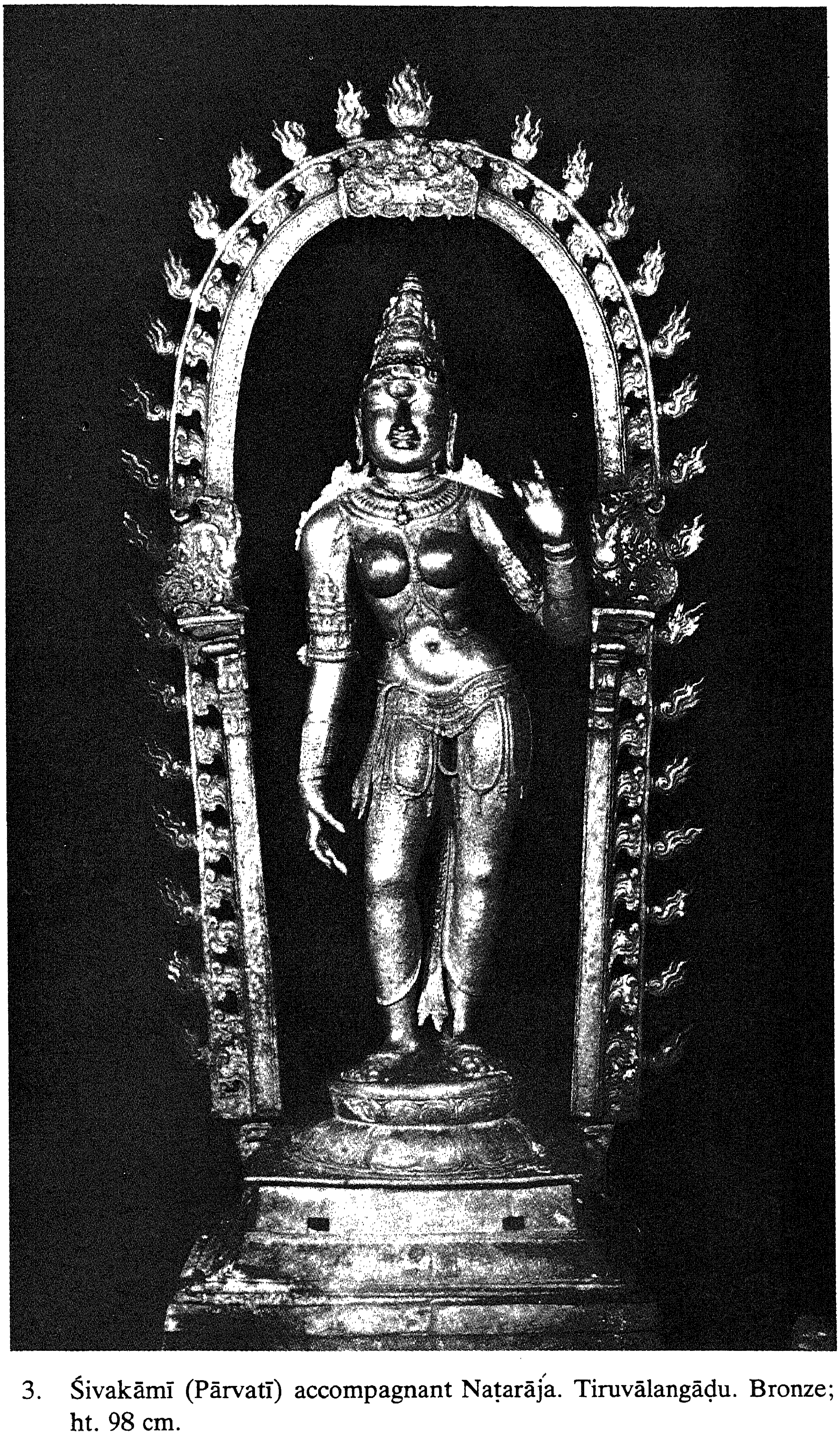
veṇ	'blanc, brillant' P.1.1; P.3.1; P.5.1; P.14.1; P.19.1; P.20.2; P.20.3; P.20.4; A.7.3; A.35.1; A.56.2 (bis); A.64.1; A.65.2; A.88.3; A.90.3; *veḷ* i.19.3; *veḷḷi* 'argent' A.39.3; A.49.3; *veḷḷai* i.1.3; i.17.3.
veṇpā	'n. d'une strophe' A.101.1.
vem	'chaud, cruel' P.16.2; i.1.1; A.5.3; A.81.3; A.84.3.
veruṭṭu	'morigéner, faire peur à'; *veruṭṭi* Ve. P.21.3; *veruṭṭa* Ve. P.14.3.
veruḷ	'avoir peur'; *veruṇṭu* Ve. P.2.2.
vel	'conquérir'; *veṉṟu* Ve. A.80.4; *veṉṟōm* Vb. Pa. I Pl. A.81.1.
veḷḷam	'flots, inondation' i.9.1; A.73.3.
veḷḷil	'couche funéraire' P.16.2 (pour d'autres, l'arbre *Feronia elephantum*, Correa.).
veṟpu	'montagne' A.80.1.
vē	'brûler'; *vēntu* Ve. i.5.3; *vēva* Ve. i.15.2; *vēm* Vb. A.100.1; Pe. A.34.2.
vēṭam	'déguisement, attirail' P.15.4.
vēṭaṉ	'chasseur' A.62.3; A.62.4.
vēṇṭu	'désirer' implorer'; *vēṇṭi* Ve. A.45.2; *vēṇṭum* Vb. Fut. 1.9.2; *vēṇṭā* Ipv. nég. A.51.2; A.68.1; *vēṇṭēṉ* Vb. nég. I Sg. A.72.2; *vēṇṭēm* Vb. nég. I Pl. A.86.1.
vētam	'Veda' i.8.1; *vētattukku* i.8.1; *vētiyaṉ-ai* 'Celui du Veda' i.8.1; *vētiyaṉ-ē* 'savant' i.7.4; A.15.3.
vēy	'bambou'; *vēykaḷ* P.19.1.
vēr	'racine' A.81.2.
vēlai	'mer'; *vēlaiy-ē* A.65.2.
vēṟu	'autre' i.18.2; A.94.1; A.94.3.
vai	'placer'; *vaitta* Pe. i.7.4; A.52.3; A.92.4; *vaittāy-ō* Vb. Pa. II Sg. A.42.2; A.97.1; *vaittār* NV III Pl. A.12.4; *vaittāṉ* NV III Sg. A.50.3; A.86.3; *vaittu* Ve. P.10.2; i.6.2; A.51.2; *vaittēṉ* Vb. Pa. I Sg. A.10.2; *vaittōm* Vb. Pa. I Pl. A.96.4; *vaippu* NV 'dépôt, placement' A.10.2; *vaiyāṉ* Vb. nég. III Sg. A.78.3.



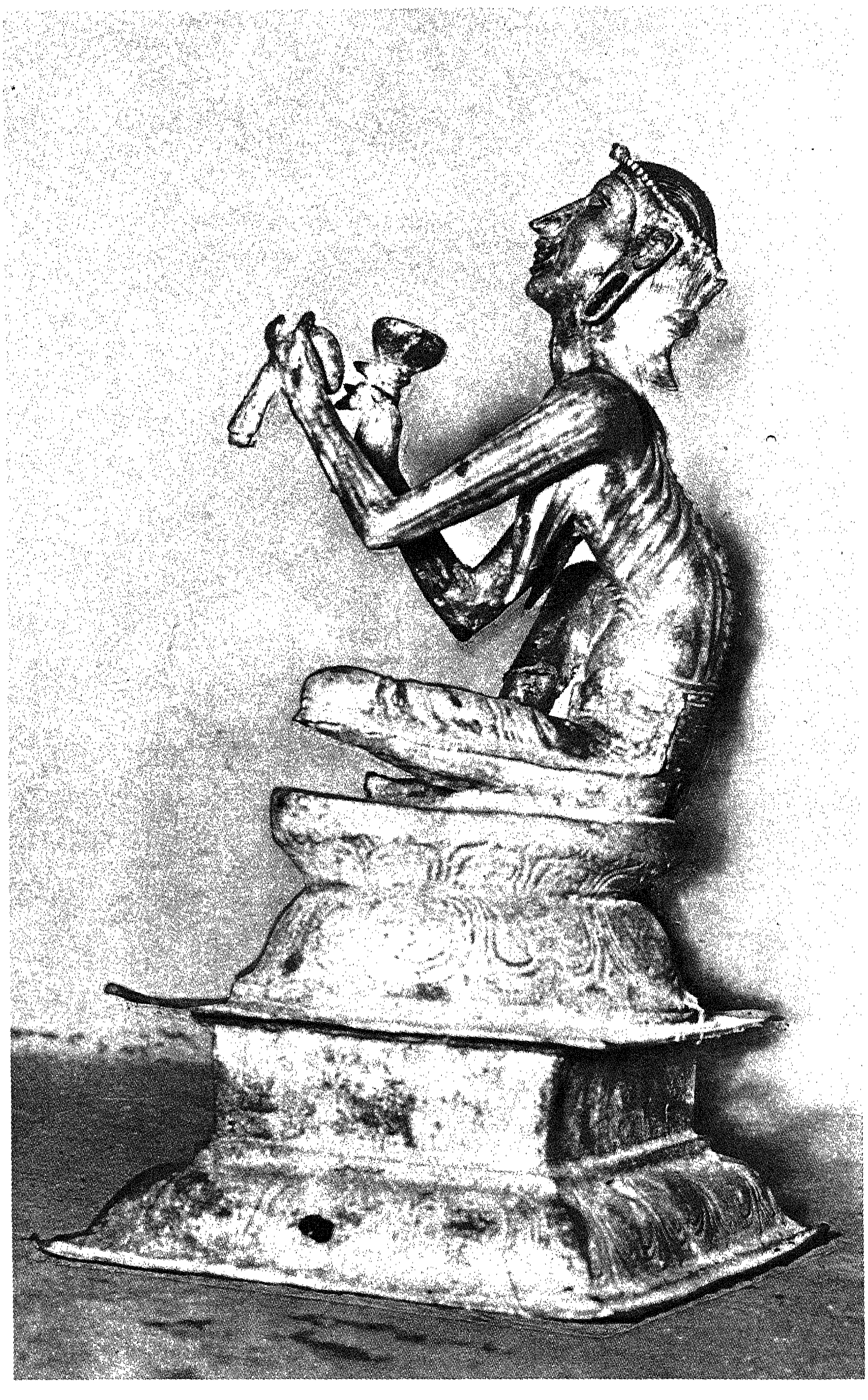
1. Naṭarāja. (Ūrdhvatāṇḍava). Tiruvālangāḍu. Dans le pavillon de danse dit "ratna sabhā". Bronze; ht. 130 cm.



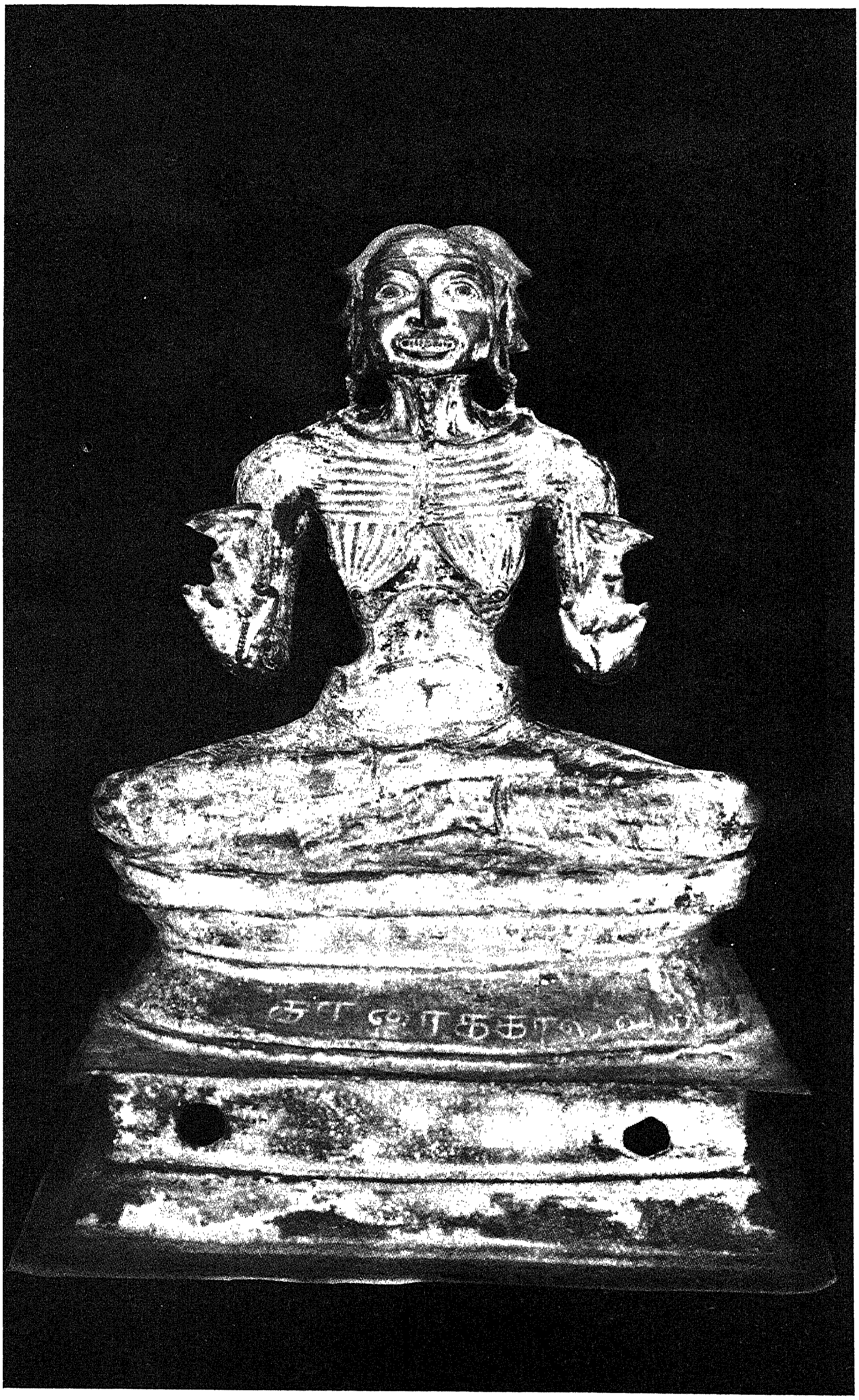
2. Kālī dansant. Tiruvālangāḍu. Bronze; ht. 96 cm.



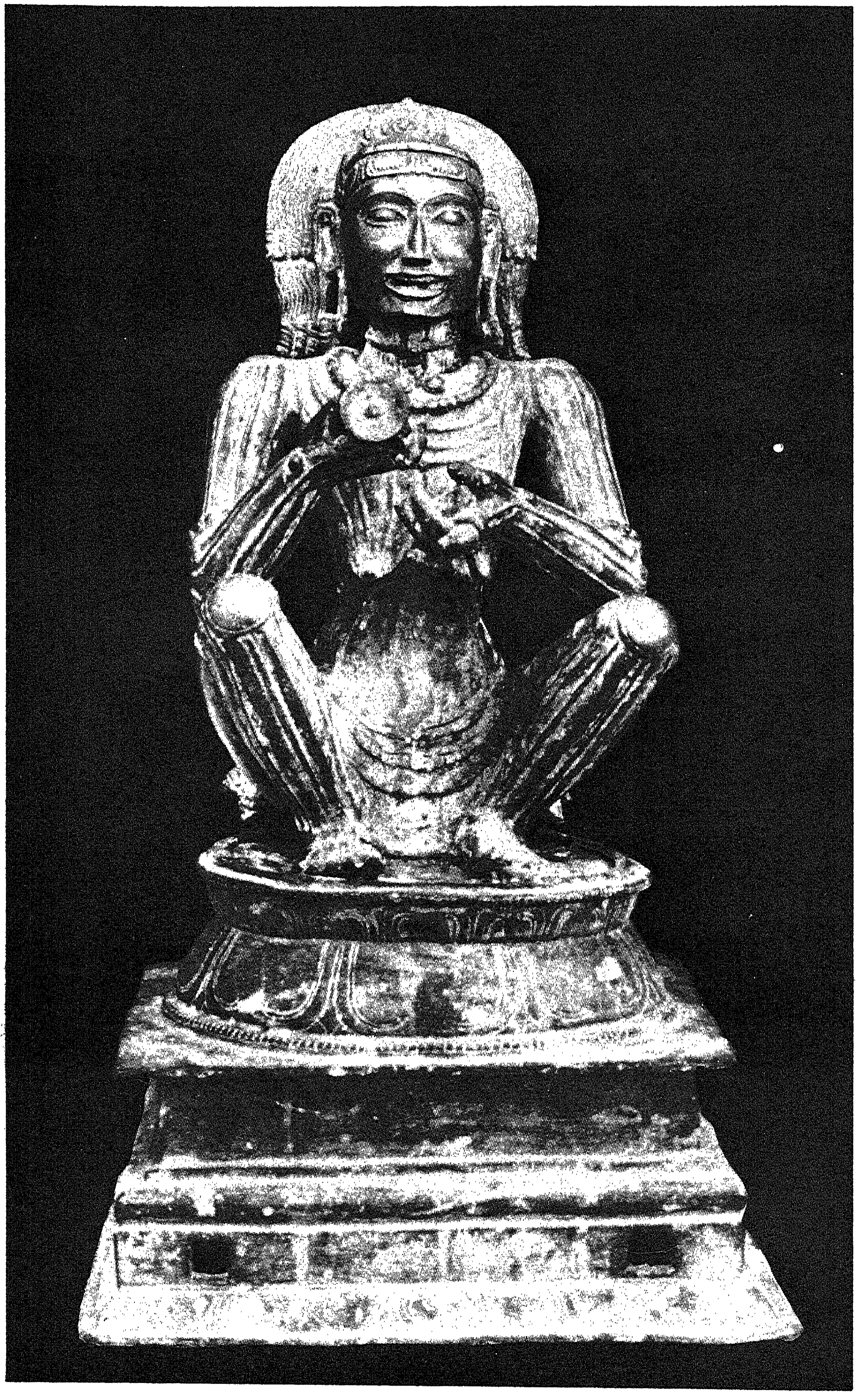
3. Śivakāmī (Pārvatī) accompagnant Naṭarāja. Tiruvālangāḍu. Bronze; ht. 98 cm.



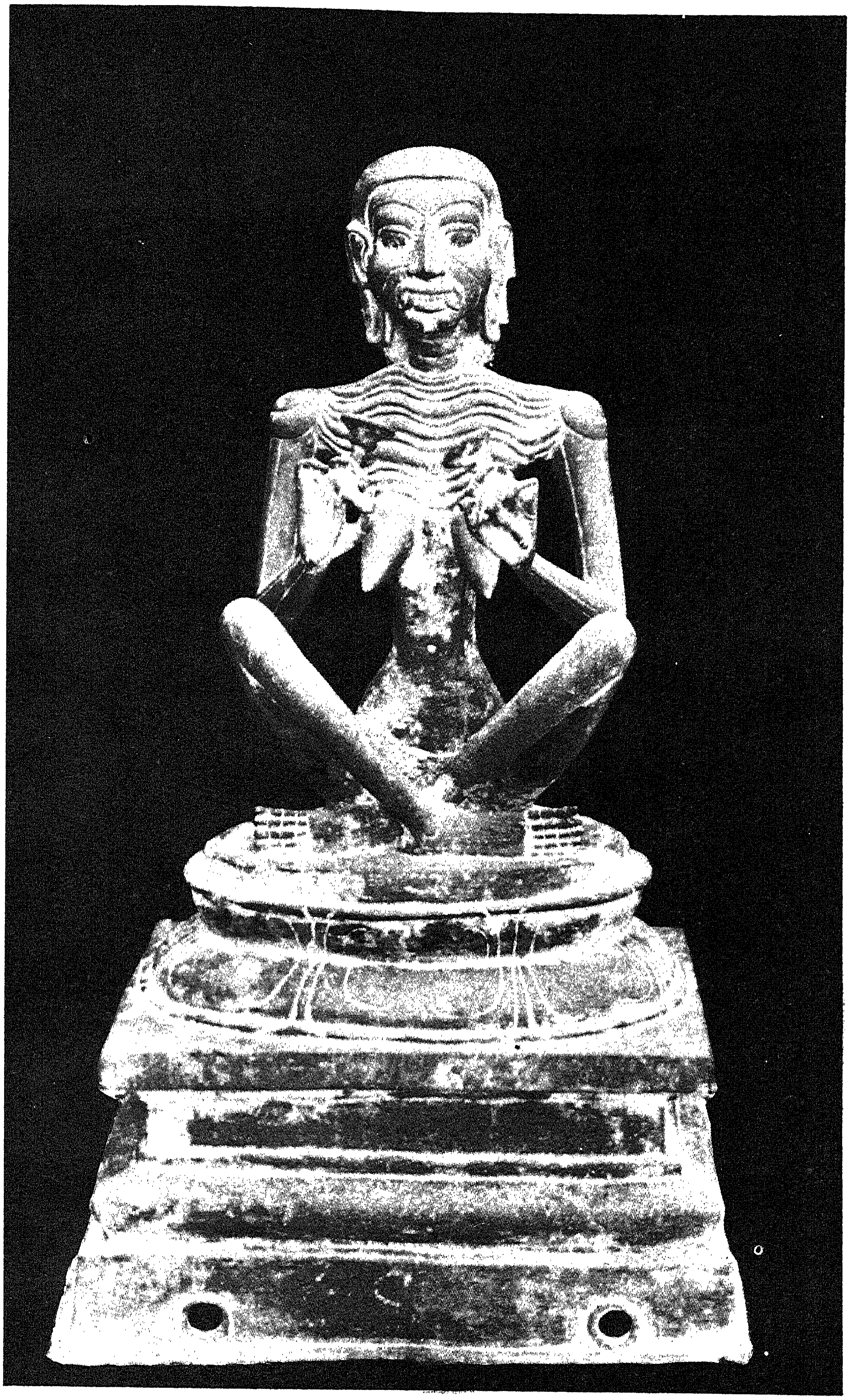
4. Kāraikkālammaiyār. Karivalamvandanallūr. Bronze.



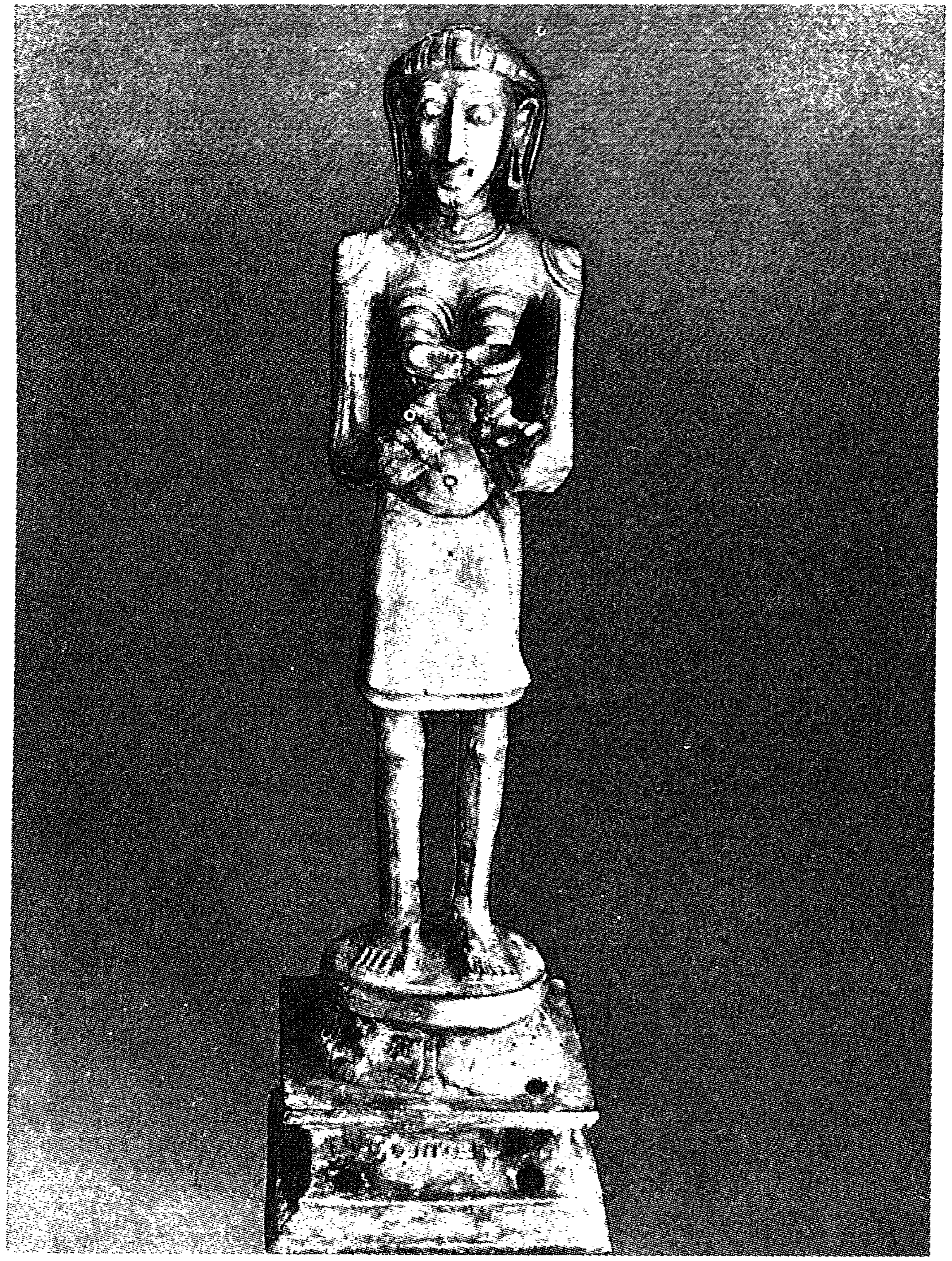
5. Kāraikkālammaiyār. Uṭṭattūr. Bronze; ht. 35 cm.



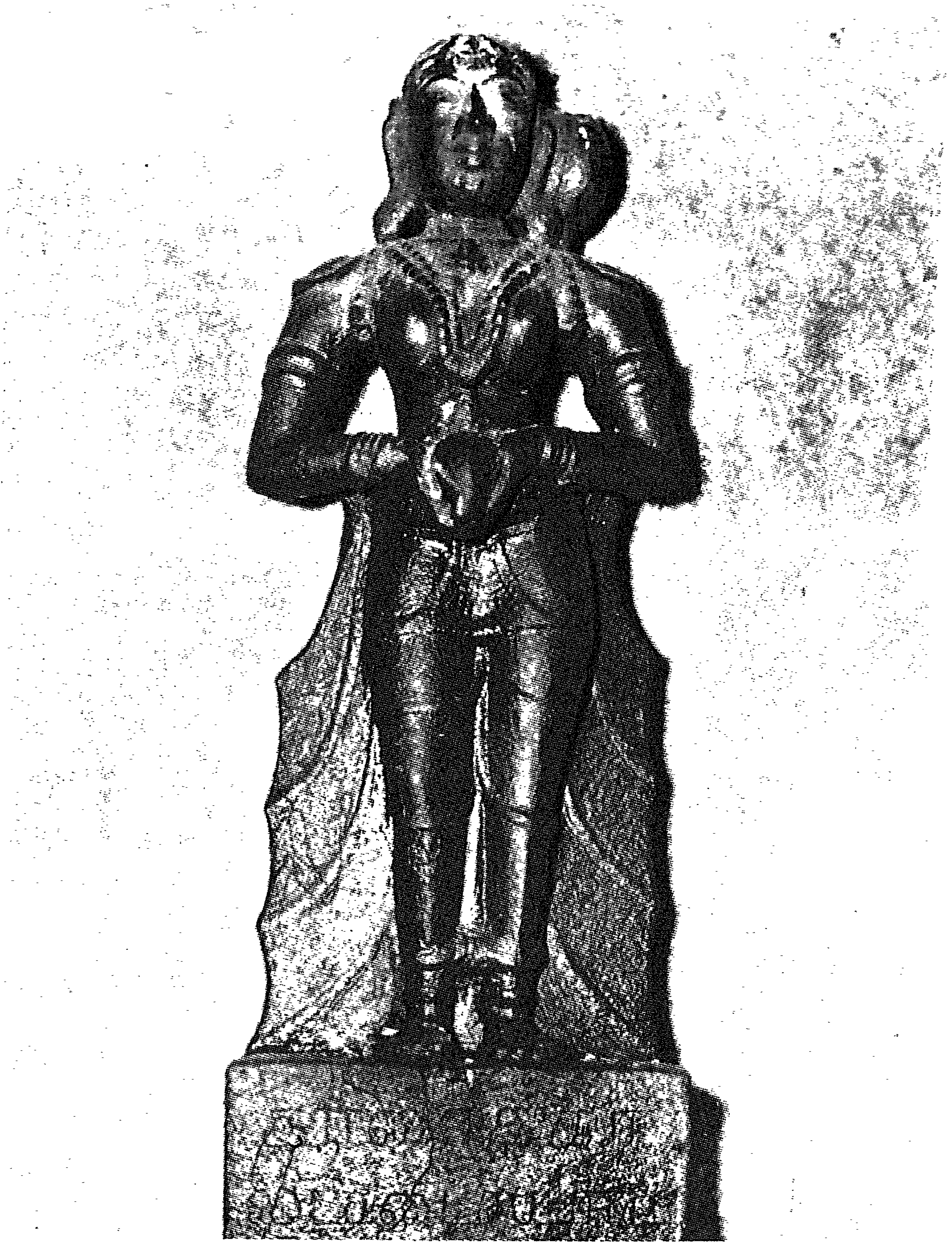
6. Kāraikkālammaiyār. Nāgapaṭṭiṉam. Bronze; ht. 38 cm.



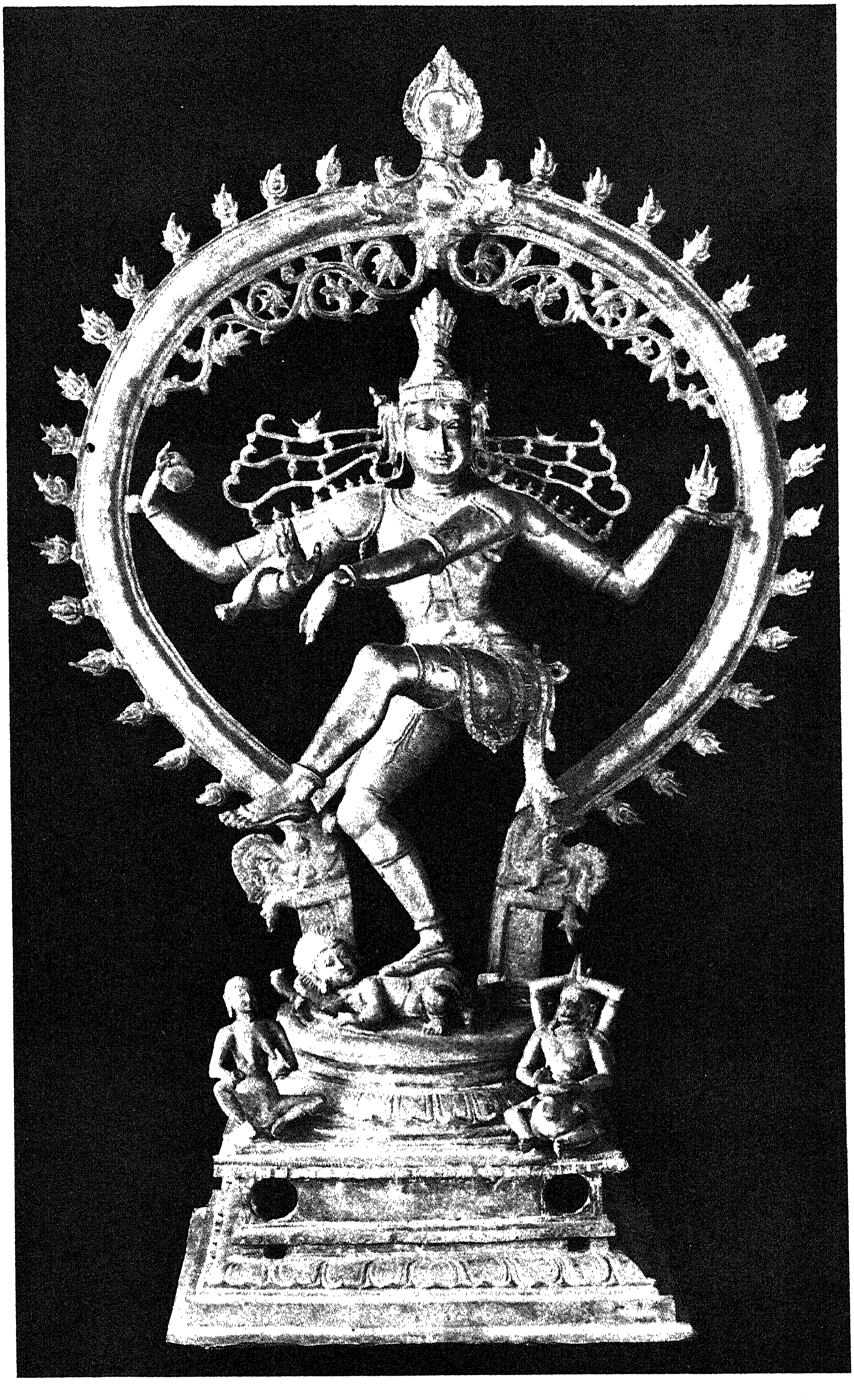
7. Kāraikkālammaiyār. Tiruttuṟaippūṇḍi. Bronze; ht. 48 cm.



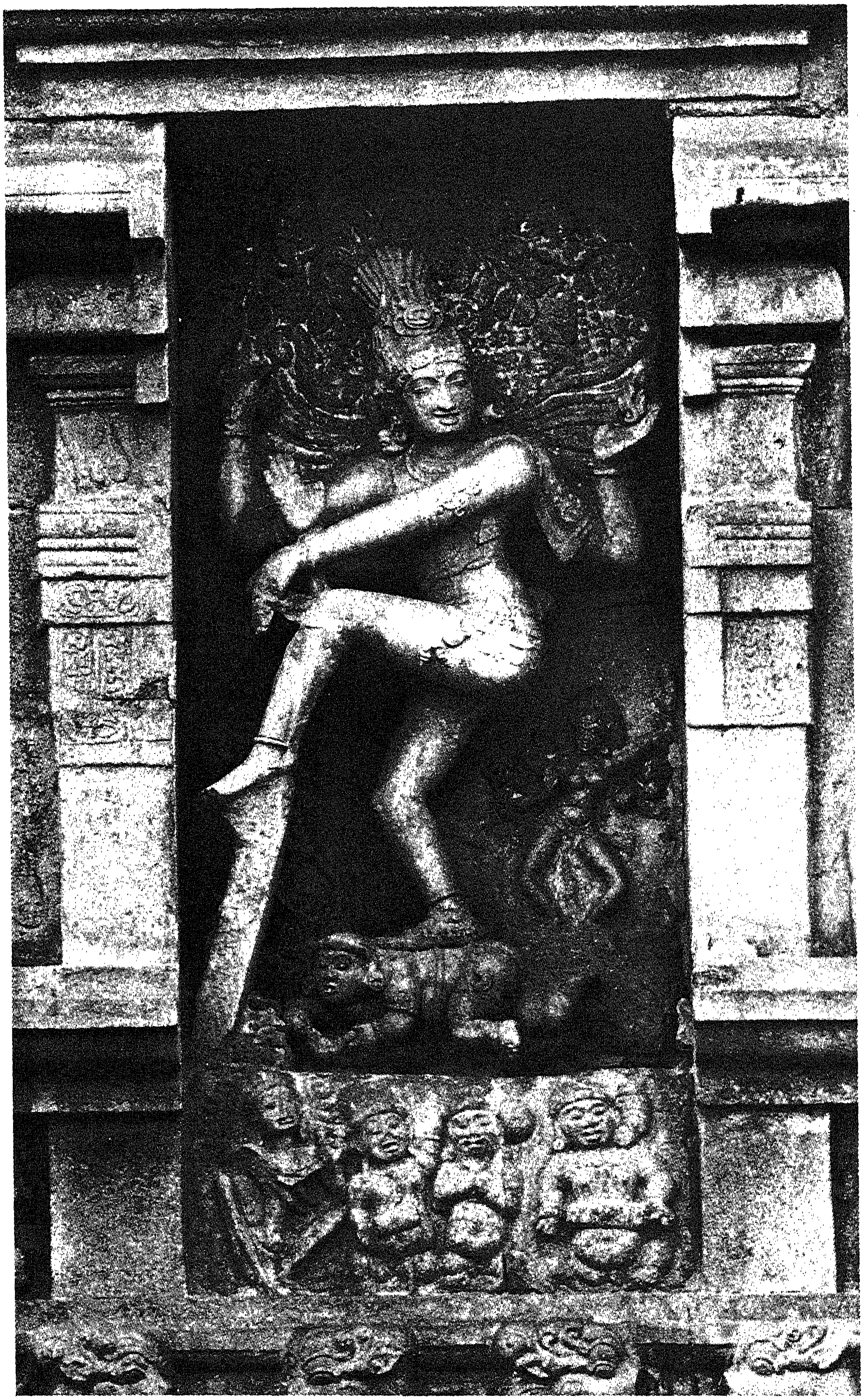
8.a. Kāraikkālammaiyār. Tiruvāymūr. Bronze; ht. 48 cm.



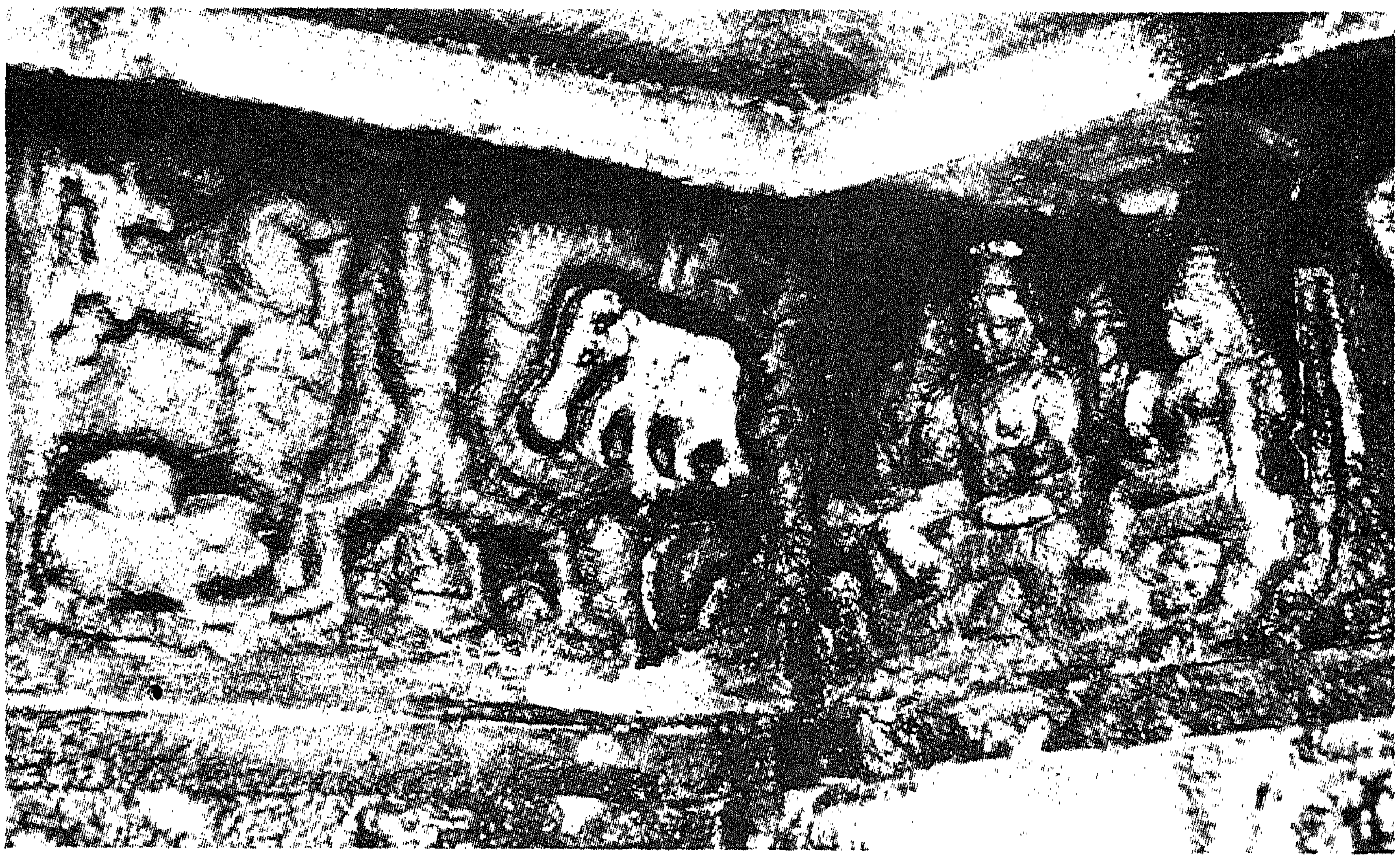
8.b. Kāraikkālammaiyār à la mangue. (Inscription du socle: Kāraikkālammaiyār). Pērūr. Granit.



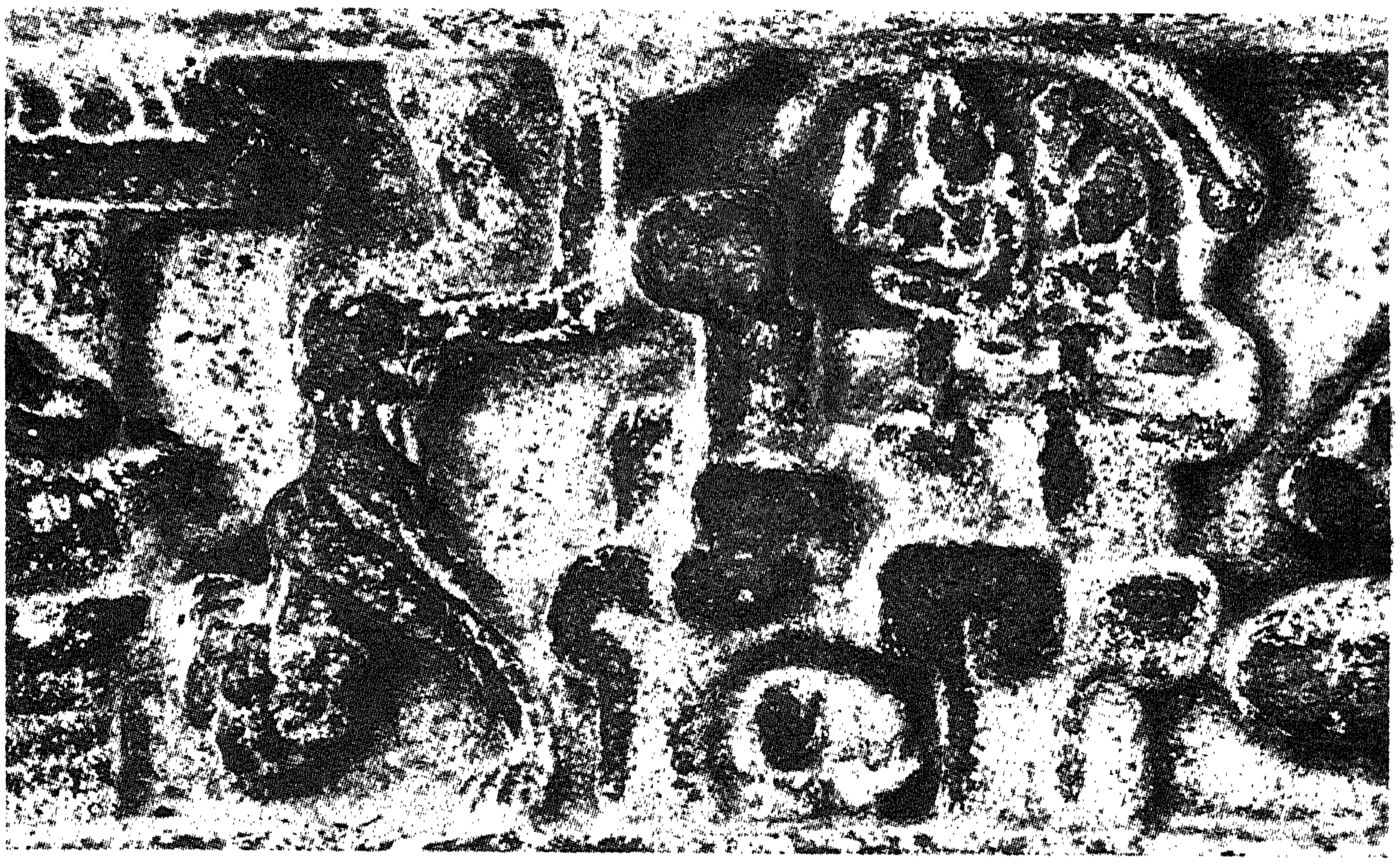
9. Naṭarāja. A ses pieds: Kāraikkālammaiyār et Nandikeśvara. Tiruccirāppaḷḷi. Bronze; ht. 103 cm.



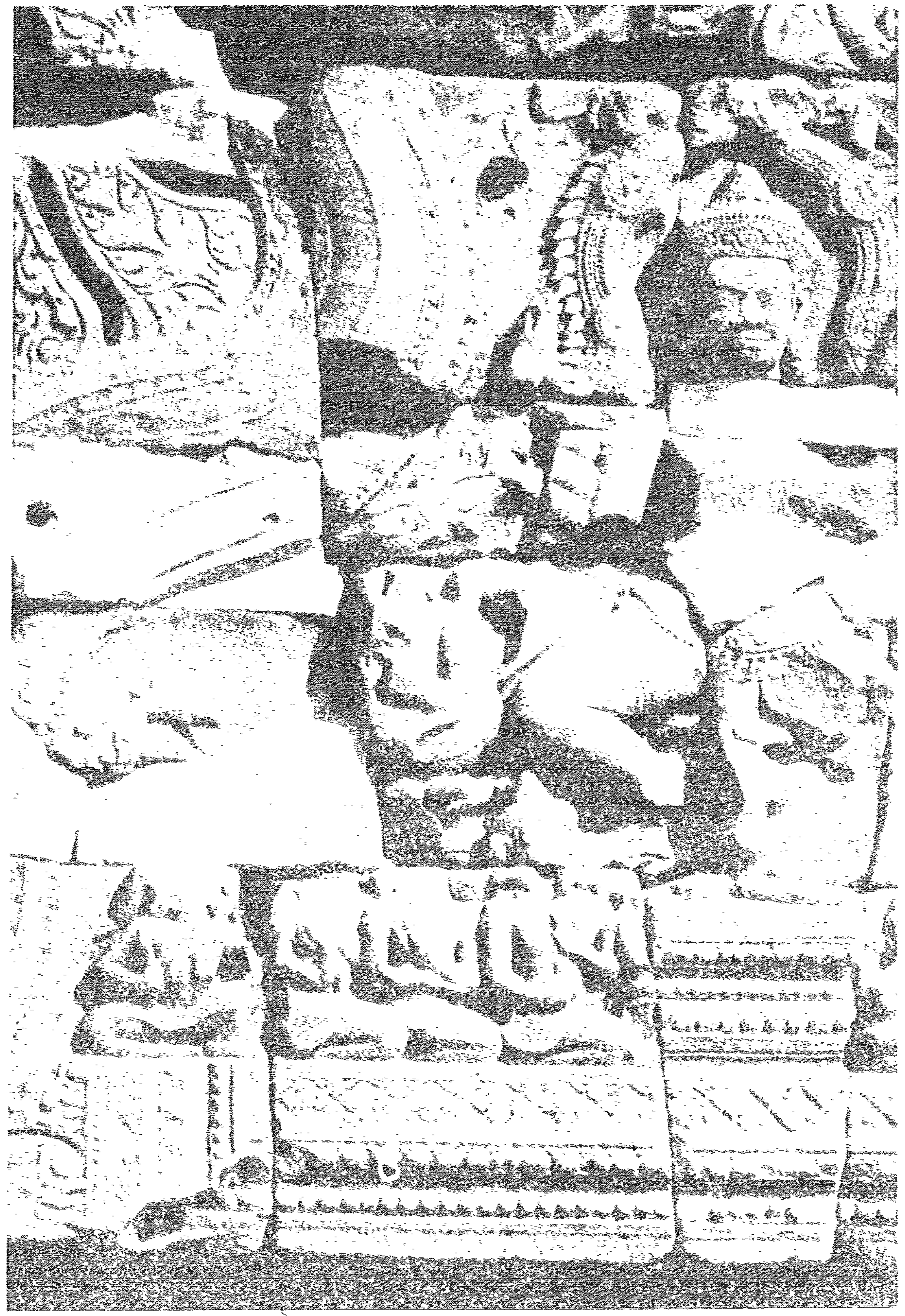
10. Naṭarāja. A l'arrière-plan: Kālī dansant; aux pieds de Śiva: Kāraikkālammaiyār. Gangaikoṇḍacōḻapuram. Façade Sud.



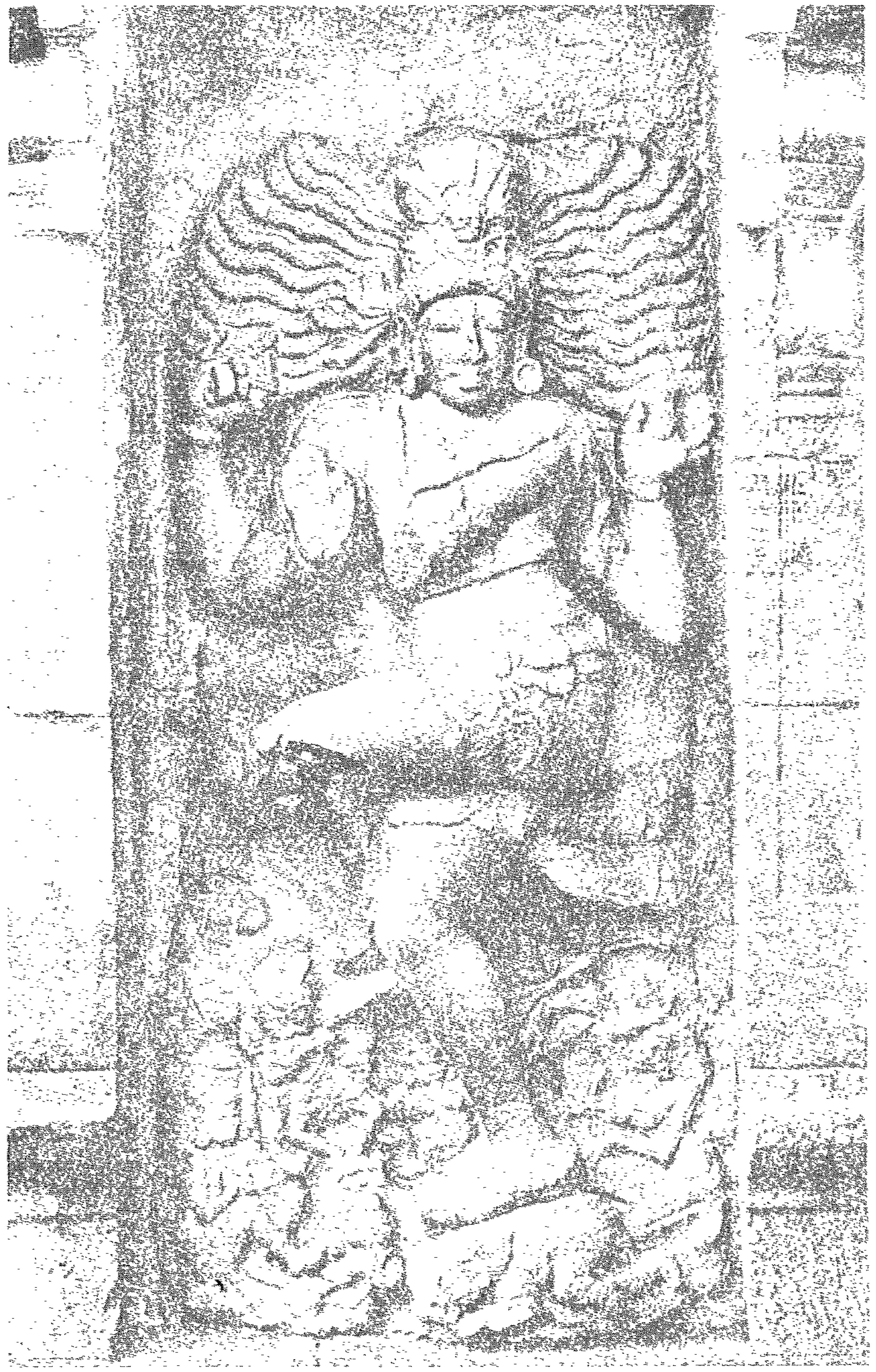
11.a. Kāraikkālammaiyār montant au Kailāsa. Dārācuram. Frise des Nāyaṉmār.



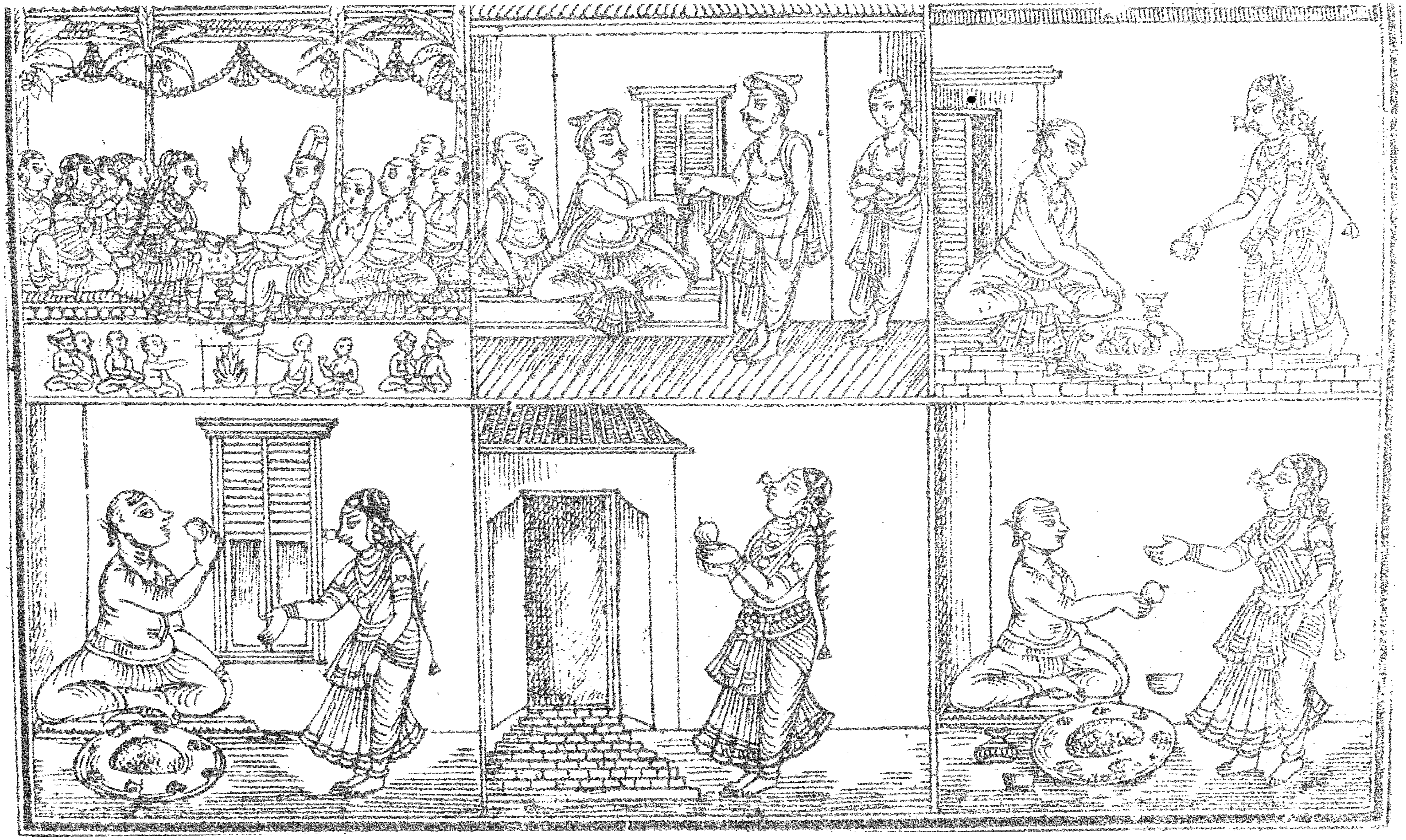
11.b. Même représentation. Mēlakkaḍambūr. Frise des Nāyaṉmār.



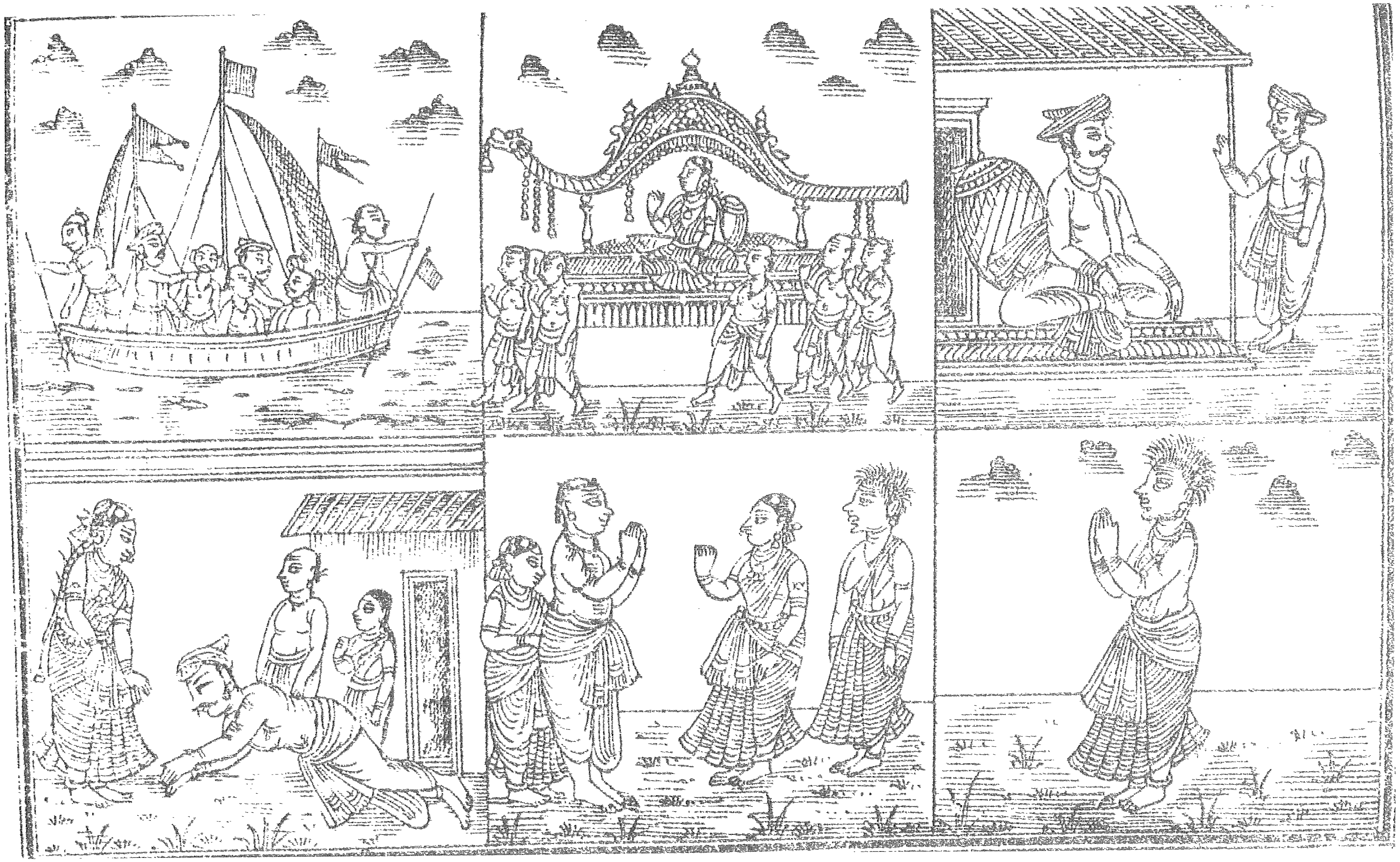
12.a. Naṭarāja. Kāraikkālammaiyār dans l'angle inférieur gauche. Pimāy. Façade principale (Sud).



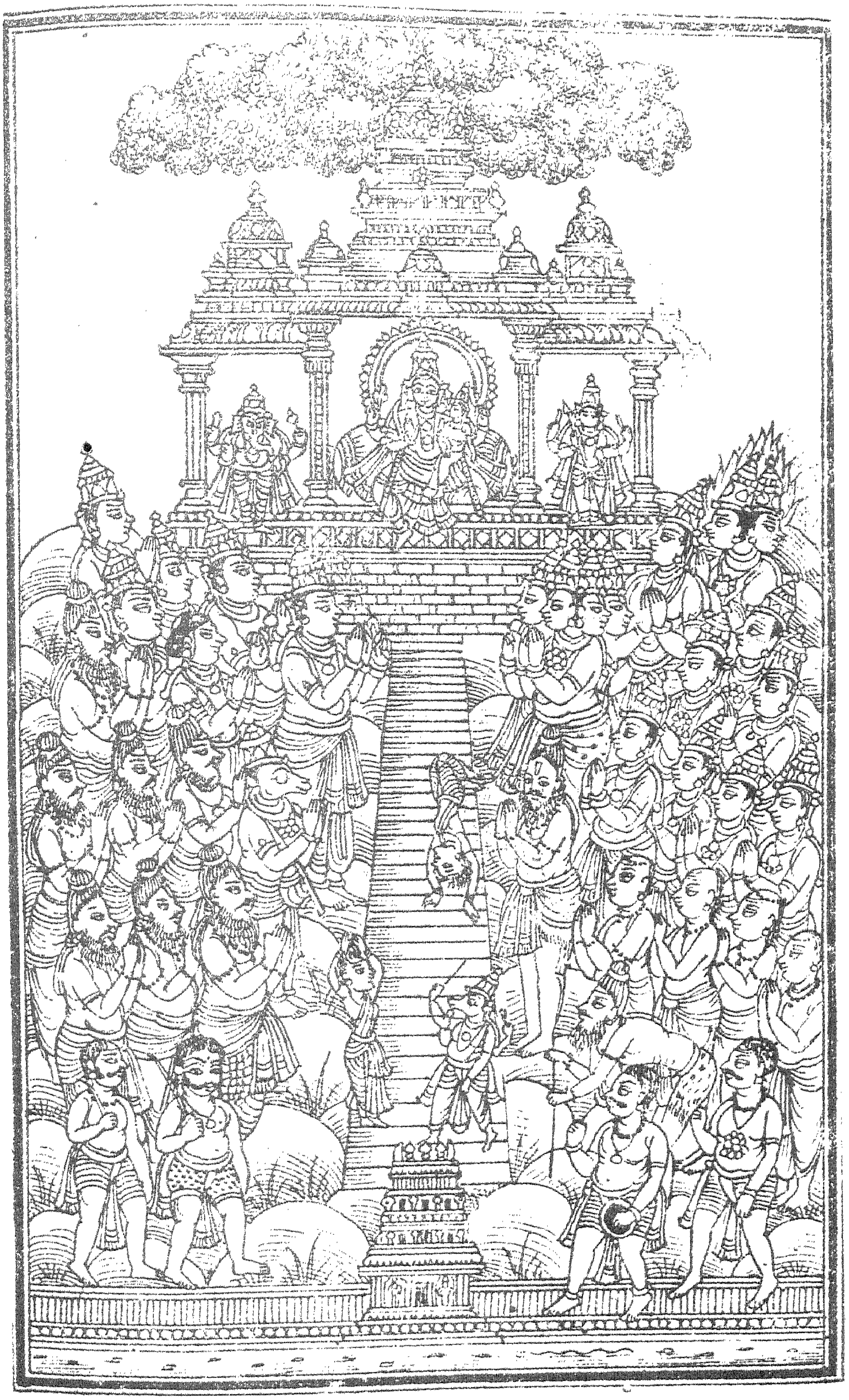
12.b. Naṭarāja. Kāraikkālammaiyār dans l'angle inférieur droit. Karandai. Façade Sud.



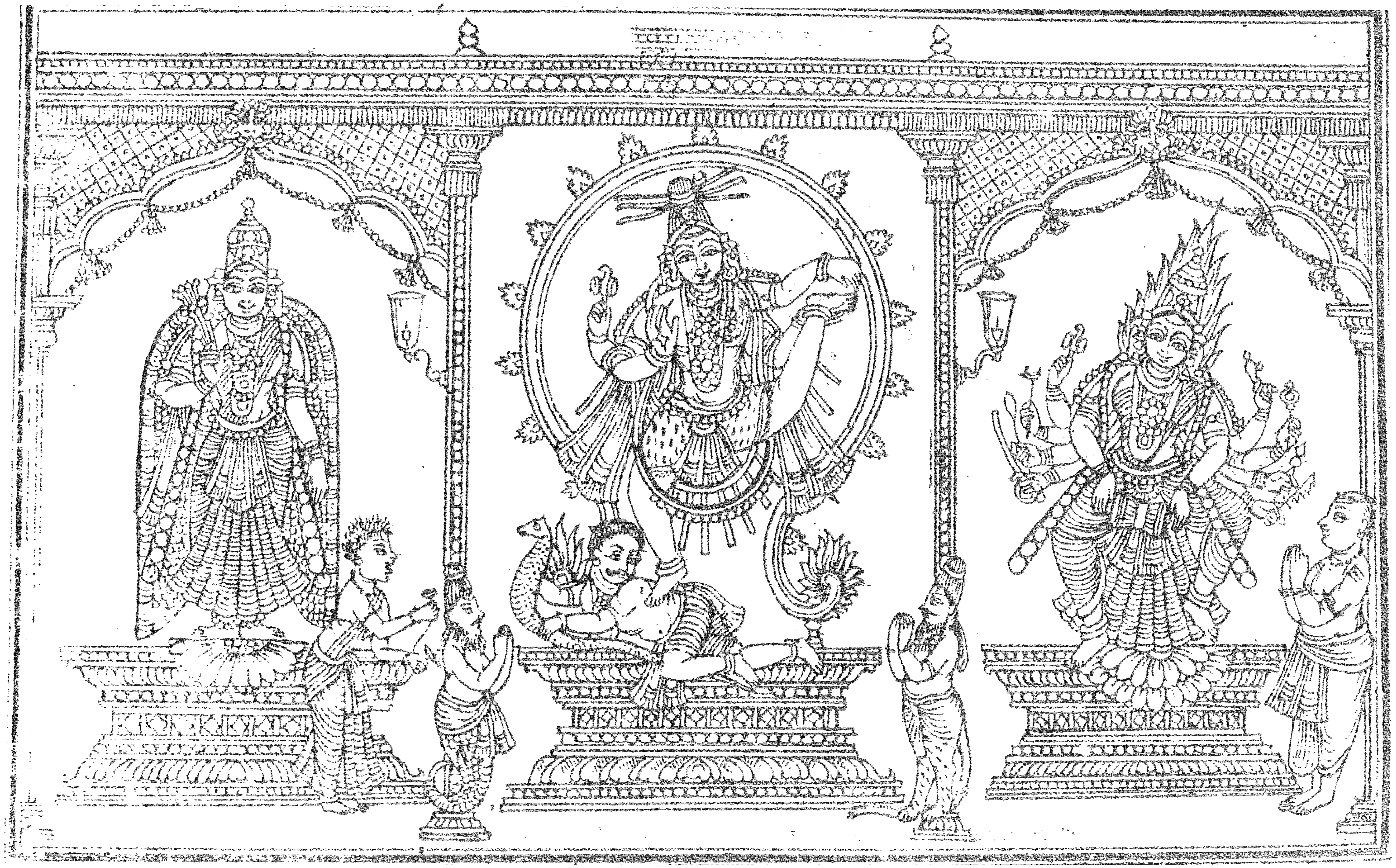
13. Gravure sur bois (*Periyapurāṇam*, éd. Kiruṣṇacuvāmimutaliyār, Madras 1890). Mariage de Kāraikkālammaiyār avec Paramadattaṉ; divers épisodes du miracle des mangues.



14. Gravure sur bois (*ibidem*). Retour de Paramadattaṉ; sa rencontre en compagnie de sa nouvelle épouse et de sa fille avec Kāraikkālammaiyār qui revêt sa nouvelle apparence de *pēy*.



15. Gravure sur bois *(ibidem)*. Kāraikkālammaiyār monte au Kailāsa la tête en bas et les pieds en l'air.



16. Gravure sur bois (*ibidem*). Kāraikkālammaiyār à Tiruvālangāḍu devant Naṭarāja encadré de Śivakāmī et de Kālī.

TABLE DES PLANCHES

FRONTISPICE.
Kāraikkālammaiyār devant Naṭarāja. Tiruvālangāḍu. Bronze; ht. 52 cm.
PLANCHES.
1. Naṭarāja. (Ūrdhvatāṇḍava). Tiruvālangāḍu. Dans le pavillon de danse dit "ratna sabhā". Bronze; ht. 130 cm.
2. Kālī dansant. Tiruvālangāḍu. Bronze; ht. 96 cm.
3. Śivakāmī (Pārvatī) accompagnant Naṭarāja. Tiruvālangāḍu. Bronze; ht. 98 cm.
4. Kāraikkālammaiyār. Karivalamvandanallūr. Bronze.
5. Kāraikkālammaiyār. Uṭṭattūr. Bronze; ht. 35 cm.
6. Kāraikkālammaiyār. Nāgapaṭṭiṉam. Bronze; ht. 38 cm.
7. Kāraikkālammaiyār. Tirutturaippūṇḍi. Bronze; ht. 48 cm.
8.a. Kāraikkālammaiyār. Tiruvāymūr. Bronze; ht. 48 cm.
8.b. Kāraikkālammaiyār à la mangue. (Inscription du socle: Kāraikkālammaiyār). Pērūr. Granit.
9. Naṭarāja. A ses pieds: Kāraikkālammaiyār et Nandikeśvara. Tiruccirāppaḷḷi. Bronze; ht. 103 cm.
10. Naṭarāja. A l'arrière-plan: Kālī dansant; aux pieds de Śiva: Kāraikkālammaiyār. Gangaikoṇḍacōḻapuram. Façade Sud.
11.a. Kāraikkālammaiyār montant au Kailāsa. Dārācuram. Frise des Nāyaṉmār.
11.b. Même représentation. Mēlakkaḍambūr. Frise des Nāyaṉmār.
12.a. Naṭarāja. Kāraikkālammaiyār dans l'angle inférieur gauche. Pimāy. Façade principale (Sud).
12.b. Naṭarāja. Kāraikkālammaiyār dans l'angle inférieur droit. Karandai. Façade Sud.
13. Gravure sur bois (*Periyapurāṇam*, éd. Kiruṣṇacuvāmimutaliyār, Madras 1890). Mariage de Kāraikkālammaiyār avec Paramadattaṉ; divers épisodes du miracle des mangues.
14. Gravure sur bois (*ibidem*). Retour de Paramadattaṉ; sa rencontre en

compagnie de sa nouvelle épouse et de sa fille avec Kāraikkālammaiyār qui revêt sa nouvelle apparence de *pēy*.

15. Gravure sur bois *(ibidem)*. Kāraikkālammaiyār monte au Kailāsa la tête en bas et les pieds en l'air.
16. Gravure sur bois *(ibidem)*. Kāraikkālammaiyār à Tiruvālangāḍu devant Naṭarāja encadré de Śivakāmī et de Kālī.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION par Jean Filliozat (1956) . . . 1
    Note additionnelle par Jean Filliozat (1981) . . . 13
AVANT-PROPOS par Kārāvēlane . . . 17

LE POÈME DE L'ADMIRABLE . . . 22
அற்புதத் திருவந்தாதி . . . 23
    Notes . . . 48
LE DOUBLE COLLIER DE GEMMES . . . 50
திருவிரட்டை மணிமாலை . . . 51
    Notes . . . 58

LES DEUX DIZAINS

  LE VIEUX DIZAIN DE TIRU ĀLAṄGĀḌU . . . 60
  திருவாலங்காட்டு மூத்ததிருப்பதிகம் . . . 61
  LE DIZAIN DE TIRU ĀLAṄGĀḌU . . . 66
  திருவாலங்காட்டுத் திருப்பதிகம் . . . 67
    Notes . . . 72
LA VIE DE KĀRAIKKĀLAMMAIYĀR traduite de Cēkkiḻār
    par Julien Vinson (1906) . . . 74
காரைக்காலம்மையார் புராணம் . . . 75
    Notes . . . 94

POSTFACE: Kāraikkālammaiyār entre son œuvre et ses légendes,
    par François Gros (1982) . . . 95
NOTE BIBLIOGRAPHIQUE . . . 114
LISTE DES ABRÉVIATIONS . . . 117
INDEX-GLOSSAIRE par François Gros (1982) . . . 118
PLANCHES . . . 153
TABLE DES PLANCHES . . . 169
TABLE DES MATIÈRES . . . 171

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE

Nos.

1. *Kāraikkālammaiyār — Chants dévotionnels tamouls.* Edition et traduction par Kārāvēlane. Introduction par Jean Filliozat. Nouvelle édition avec postface et index-glossaire par François Gros. 1982.
2. Jean Filliozat — *Les relations extérieures de l'Inde* (1)
   1. *Les échanges de l'Inde et de l'Empire Romain aux premiers siècles de l'ère chrétienne.*
   2. *La doctrine brahmanique à Rome au IIème siècle.* 1956.
3. Madeleine Biardeau — *Le Tattvabindu de Vācaspatimiśra.* Édition critique, traduction et introduction. 1956. 2ème tirage, 1979.
4. J. Monchanin, J. Filliozat, A. Bareau — *Entretiens* 1955. 1956.
5. Louis Renou — *Etudes sur le vocabulaire du Ṛgveda.* Première série. 1958.
6. Suzanne Siauve — *La voie vers la connaissance de Dieu* (*Brahma-Jijñāsā*) *selon l'Anuvyākhyāna de Madhva.* 1957.
7. Dev Raj — *L'esclavage dans l'Inde ancienne d'après les textes palis et sanskrits.* Avec une préface du Dr. Jean Filliozat. 1957.
8. Alain Daniélou — *Tableau comparatif des intervalles musicaux.* 1958.
9. Alain Daniélou — *La musique du Cambodge et du Laos.* 1957.
10. André Bareau — *La vie et l'organisation des communautés bouddhiques modernes de Ceylan.* 1957.
11. Alain Daniélou et N.R. Bhatt — *Textes des Purāṇa sur la théorie musicale.* Vol. I, Édition critique, traduction française et introduction. 1959.
12. Charlotte Vaudeville — *Kabīr Granthāvalī* (*Dohā*). Avec introduction, traduction et notes. 1957.
13. Madeleine Biardeau — *Sphoṭa Siddhi* (*La Démonstration du Sphoṭa*) *par Maṇḍana Miśra.* Introduction, traduction et commentaire. Texte sanskrit établi par N.R. Bhatt avec la collaboration de T. Ramanujam. 1958.
14. Suzanne Siauve — *Les noms védiques de Viṣṇu dans l'Anuvyākhyāna de Madhva* (*Brahma-Sūtra* I, 1, *adhikaraṇa* 2 *à* 12). Texte avec traduction et notes. 1959.
15. Charlotte Vaudeville — *Etude sur les sources et la composition du Rāmāyaṇa de Tulsī-Dās.* Traduction en hindi par J.K. Balbir. तुलसीदास रचित रामचरितमानस का मूलाधार व रचनाविषयक समालोचनात्मक एक अध्ययन, fasc. I. 1959, fasc. II. 1965.
16. Alain Daniélou et N.R. Bhatt — *Le Gītālaṃkāra.* L'ouvrage original de Bharata sur la musique. Édition critique, traduction française et introduction. 1959.
17. Rasik Vihari Joshi — *Le rituel de la dévotion kṛṣṇaïte.* Préface par Jean Filliozat. 1959.

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE

(*suite*)

Nos.

18. N.R. Bhatt — *Rauravāgama*, édition critique, Vol. I. Introduction : Les Āgama çivaïtes, par Jean Filliozat. 1961. Vol. II, 1972.
19. R. Dessigane, P.Z. Pattabiramin et J. Filliozat — *La légende des jeux de Çiva à Madurai d'après les textes et les peintures*. Vol. I Texte — Vol. II Planches. 1960.
20. Claude Jacques — *Gayāmāhātmya*. Introduction, édition critique et traduction française. 1962.
21. Charlotte Vaudeville — *Les duhā de Dhola Mārū*. Avec introduction, traduction et notes. 1962.
22. Sayida Surriya Hussain — *Garcin de Tassy, Biographie et étude critique de ses œuvres*. 1962.
23. N.R. Bhatt — *Mṛgendrāgama* (*Kriyāpāda et Caryāpāda*) *avec le commentaire de Bhaṭṭa Nārāyaṇakaṇṭha*, édition critique. 1962.
24. N.R. Bhatt — *Ajitāgama*, édition critique. Vol. I. 1963. Vol. II. 1967.
25. Hélène Brunner-Lachaux — *Le rituel quotidien dans la tradition śivaïte de l'Inde du Sud selon Somaśambhu — Somaśambhupaddhati*, Introduction, traduction et notes. Vol. I : Le Rituel quotidien. 1963. Vol. II : Rituels occasionnels I. 1968. Vol. III : Rituels occasionnels II. 1977.
26. Pierre-Sylvain Filliozat — *Le Pratāparudrīya de Vidyānātha* — avec le commentaire *Ratnāpaṇa* de Kumārasvāmin. Traduction, introduction et notes. 1963.
27. Dessigane, P.Z. Pattabiramin et J. Filliozat — *Les légendes çivaïtes de Kāñcipuram*. 1964.
28. Ch. Vaudeville — *Bārahmāsā*. Les chansons des douze mois dans les littératures indo-aryennes. 1965.
29. J. Filliozat et P.Z. Pattabiramin — *Parures divines du Sud de l'Inde*. 1966.
30. Michèle Lupsa — *Chants à Kālī de Rāmprasād*. Introduction, texte bengali, traduction et notes. 1967.
31. R. Dessigane et P.Z. Pattabiramin — *La légende de Skanda*. 1967.
32. M.E. Adicéam — *Contribution à l'étude d'AiyaNār-Śāstā*. 1967.
33. J. Filliozat — *Un catéchisme tamoul du XVI^e^ siècle en lettres latines*. 1967.
34. P. Joshi — *Industrialisation et Société dans l'Inde du Nord*. Introduction par J. Filliozat : Observations sur l'étude des sociétés et de l'économie de l'Inde. 1967.
35. F. Gros — *Le Paripāṭal*, Texte tamoul, introduction, traduction et notes. 1967.

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE

(*suite*)

Nos.

36. P.S. Filliozat — *Œuvres poétiques de Nīlakaṇṭha Dīkṣita.* I. Texte, traduction et notes. 1967.
37. *Index des mots de la littérature tamoule ancienne*, Vol. I. 1967; Vol. II. 1968; Vol. III. 1970.
38. Suzanne Siauve — *La Doctrine de Madhva.* 1968.
39. François Gros et R. Nagaswamy — *Uttaramērūr.* Légendes, Histoire, Monuments, avec le *Pañcavaradakṣetramāhātmya* édité par K. Srinivasacharya. 1970.
40. B. Dagens — *Mayamata.* Traité sanskrit d'architecture. Édition critique, traduction et notes. 1ère partie 1970. 2ème partie 1976.
41. N.S. Shukla — *Le Karṇānanda de Kṛṣṇadāsa.* Édition et traduction annotée. 1971.
42. P.Z. Pattabiramin — *Sanctuaires rupestres du Sud de l'Inde.* Vol. I. Andhra. 1971. Vol. II. Tamilnad et Kerala. 1975.
43. Suzanne Siauve — *Les hiérarchies spirituelles selon l'Anuvyākhyāna de Madhva.* 1971.
44. Capitaine de Vaisseau Cordier — *Historique et Statistique de Karikal.* Texte rédigé en 1825. Présentation par François Gros. Vol. I. 1971.
45. Jean Filliozat — Un texte tamoul de dévotion vishnouïte. *Le Tiruppāvai d'Āṇṭāḷ.* 1971.
46. Marie-Claude Porcher — *Rāghavayādavīya* par Veṅkaṭādhvarin. Texte sanskrit édité par M.S. Narasimhacharya. Etude et Traduction. 1972.
47. Neelakanta Sarma — *Textes sanskrits et tamouls de Thaïlande.* Introduction par Jean Filliozat. 1972.
48. Marie-Claude Porcher — Un poème satirique sanskrit, la *Viśvaguṇādarśacampū.* Introduction, traduction et notes. 1972.
49. Jean Filliozat — Un texte de la religion kaumāra, le *TirumurukāRRuppaṭai.* 1973.
50. Association Internationale des études Tamoules. Compte rendu de la IIIème Conférence Internationale (Proceedings of the Third International Conference Seminar, Paris 1970) édité par François Gros et X.S. Thani Nayagam. 1973.
51. *Mahābhāṣyapradīpavyākhyānāni*, Commentaires sur le Mahābhāṣya de Patañjali et le Pradīpa de Kaiyaṭa, édition critique par M.S. Narasimhacharya. Présentation par P.S. Filliozat. Vol. I. : Adhyāya I, Pāda I, Āhnika 1-4. 1973. Vol. II. : Adhyāya I, Pāda I, Āhnika 5-7. 1975. Vol. III. : Adhyāya I, Pāda I, Āhnika 8-9. 1976. Vol. IV. : Adhyāya I, Pāda 2-4. 1977. Vol. V. : Adhyāya 2. 1978. Vol. VI. : Adhyāya 3. 1979. Vol. VII. : Adhyāya 4. 1980. Vol. VIII. : Adhyāya 5. 1981.

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE

(*suite*)

Nos.

52. Alix Raison — *La Hārītasaṃhitā* : Texte médical sanskrit avec un Index de nomenclature âyurvédique. 1974.
53. Tara Michaël — Le joyau du Śiva-yoga, *Śivayogaratna* de Jñānaprakāśa. Édition, traduction et notes. 1975.
54. *Le Mahābhāṣya de Patañjali* avec le Pradīpa de Kaiyaṭa et l'Uddyota de Nāgeśa. Traduction par Pierre Filliozat. Vol. I. : Adhyāya I, Pāda I, Āhnika 1-4. 1975. Vol. II. : Adhyāya I, Pāda I, Āhnika 5-7. 1976. Vol. III. : Adhyāya I, Pāda I, Āhnika 8-9. 1978. Vol. IV. : Adhyāya I, Pāda 2. 1980.
55. Vasundhara Filliozat — *Le Temple de TirumaṅkaiyāLvār à Haṃpi*. 1976.
56. N.R. Bhatt — *Mataṅgapārameśvarāgama*, avec le commentaire de Bhaṭṭa Rāmakaṇṭha, Édition critique, Vol. I. : *Vidyāpāda*, 1977.
57. B. Dagens — *Les Enseignements architecturaux de l'Ajitāgama et du Rauravāgama, Études sur les āgama śivaïtes*, I. 1977.
58. S. Siauve — *Aṣṭādaśabhedanirṇaya*, Explication des dix-huit différences entre les deux branches de l'École de Rāmānuja, de Śrī Vātsya Raṅganātha, Édit. critique, traduction et notes, 1978.
59. F. L'Hernault — *L'Iconographie de Subrahmaṇya au Tamilnad*, 1978.
60. B. Dagens — Le florilège de la doctrine śivaïte, *Śaivāgamaparibhāṣāmañjarī* de Vedajñāna, Édit. critique, traduction et notes, 1979.
61. N.R. Bhatt — *Sārdhatriśatikālottara* avec le commentaire de Rāmakaṇṭha, édition critique, 1979.
62. J. Filliozat — *Yogaśataka*, Texte médical attribué à Nāgārjuna, textes sanskrit et tibétain, traduction française, notes, indices, 1979.
63. Michel Hulin — *Mṛgendrāgama*, Sections de la Doctrine et du Yoga, avec la *vṛtti* de Bhaṭṭanārāyaṇakaṇṭha et la *dīpikā* d'Aghoraśivācārya. Traduction, introduction et notes, 1980.
64. Charlotte Vaudeville—कबीर-वाणी *Kabīr-Vāṇī*, recension occidentale/ western recension, Introduction & concordances. 1981.
65. N.R. Bhatt—*Mataṅgapārameśvarāgama*, avec le commentaire de Bhaṭṭa Rāmakaṇṭha. Vol. II: *Kriyāpāda, Yogapāda et Caryāpāda*, Édition critique. 1982.